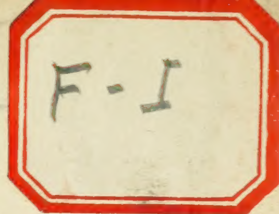
L'abbé H.-R. Casgrain

Les Héros de Québec

Éditions Mame, Tours

684-3416


F - I

LES

HÉROS DE QUÉBEC

(N° 78)



Lévis passait en ce moment devant sa ligne de bataille, tenant son chapeau au bout de son épée.

MONTCALM ET LÉVIS

LES

HÉROS DE QUÉBEC

PAR

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN

DOCTEUR ÈS LETTRES, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE QUÉBEC
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS



LES

HÉROS DE QUÉBEC

I

ÉTAT DE LA NOUVELLE-FRANCE

Le succès de nos armes, sur un ennemi incomparablement plus fort en ressources de tout genre, durait depuis cinq ans. Quelques poignées d'hommes avaient défendu, presque toujours victorieusement, les frontières canadiennes contre des voisins quinze fois plus nombreux. L'ère des revers, commencée avec la prise de Louisbourg, se continua bientôt par la destruction des forts Frontenac et Duquesne, défendus par de trop faibles garnisons.

Le fort de Frontenac était sous le commandement de M. de Noyan, gentilhomme de Normandie, âgé et infirme, mais conservant dans sa vieillesse toute son énergie et sa liberté d'esprit, capable de faire honneur à un poste qu'on lui donnerait à défendre avec des forces suffisantes.

Averti par le chef iroquois de la Présentation que le puissant corps d'armée du lieutenant-colonel Bradstreet n'était plus qu'à quelques jours de Frontenac, il dépêcha courrier sur courrier à M. de Vaudreuil pour lui demander du secours. L'alarme à Montréal fut alors aussi grande qu'elle avait été tardive. On battit la générale et on ordonna une levée de quinze cents hommes de milice, dont le commandement fut confié à M. Duplessis-Fabert, major de la ville.

Bradstreet, qui était en marche sur Frontenac, avait médité cette revanche pendant la déroute de l'armée anglaise après la journée de Carillon. Cet officier, qui tenait du major Rogers pour la hardiesse, avait déjà soumis ce projet à lord Loudon, qui l'avait accepté, puis à Abercromby, qui, malgré les instances de lord Howe, l'avait ajourné. Bradstreet profita du moment où ce général dévorait en silence la honte de sa défaite à la tête du lac George pour relever par cette entreprise le moral de l'armée. Il en montra l'opportunité plus grande que jamais, par le fait, reconnu de tous les éclaireurs, que les milices canadiennes accouraient en masse au secours de Montcalm. Frontenac, dont les fortifications ne valaient rien, ne devait renfermer en ce moment qu'un petit nombre de défenseurs. Le conseil de guerre réussit à vaincre l'opposition d'Abercromby, et Bradstreet partit avec trois mille hommes, la plupart miliciens, et quarante-deux sauvages conduits par Tête-Rouge, chef onontagué. Il remonta la rivière Mohawk, et le 21 août ses tentes étaient dressées dans le même désert morne et désolé de Choua-

guen, où peu de jours auparavant M. de Longueil avait replié les siennes en prenant congé d'une ambassade iroquoise.

La flottille de bateaux et de berges longea, sans rencontrer un seul ennemi, la rive sud du lac Ontario, et vint aborder le 25 dans la baie de Cataracoui, à moins d'un mille du fort Frontenac. Ce fort, bâti autrefois par le comte de Frontenac, qui lui avait donné son nom, n'était qu'une misérable bicoque formée de quatre bastions carrés, armés de quelques canons et reliés par des courtines de cent vingt pieds chacune, percées de meurtrières. Les murs, qui en étaient vieux et ruinés, n'étaient protégés ni par des fossés ni par des palissades.

Lors de son expédition contre Chouaguen, le fort Frontenac avait servi de base d'opérations à Montcalm, qui avait fait élever, sous la protection du canon des remparts, un camp retranché donnant sur le lac. Ce camp retranché existait encore; mais il était plus nuisible qu'utile, faute de troupes pour le défendre. La garnison se réduisait à une trentaine de soldats de la marine et quelques Canadiens, en tout quatre-vingts hommes. La négligence de M. de Vaudreuil à fortifier et à protéger ce poste était d'autant plus impardonnable, qu'il était l'entrepôt de toutes les fournitures destinées aux postes de l'ouest. Ses magasins étaient en ce moment remplis de marchandises, de vivres et de munitions de guerre.

Toute la flotte du lac Ontario se trouvait réunie dans le port; mais des neuf vaisseaux qui la composaient, il n'y avait d'armées que deux barques : *la Marquise-de-Vaudreuil*, de seize canons, et *la Hurault*,

de huit, avec dix ou douze hommes d'équipage chacune. Les autres étaient sans agrès.

Dès que M. de Noyan avait appris l'approche des Anglais, il s'était employé jour et nuit avec sa garnison à faire les réparations les plus urgentes et à mettre en état de service le peu de pièces d'artillerie qui se trouvaient sur les remparts.

Le 25 au soir, le colonel Bradstreet avait terminé le débarquement de ses troupes et de ses munitions. Dans la journée du 26, plusieurs canons, débarqués dès l'aurore, commencèrent à battre le fort en brèche. M. de Noyan répondit aussi bien qu'il le put avec la poignée d'hommes dont il disposait. Les pièces étaient tellement détériorées, que quelques-unes crevèrent et tuèrent des canonniers.

Durant la nuit, une trentaine de berges anglaises avaient tenté de s'emparer des deux barques armées ; mais elles avaient été vaillamment repoussées par les équipages. Les Anglais avaient profité de la même nuit pour élever, à deux cents verges de la place, deux retranchements ouverts d'embrasures armées de canons, qui commencèrent au jour à faire feu sur les remparts. Ils vinrent alors en colonne, soutenus de quatre pièces de 12 et de deux mortiers, s'établir dans le camp retranché, dont ils firent aisément une parallèle, et d'où ils tirèrent à une courte portée.

Le matin du 27, une batterie érigée durant la nuit précédente fit un feu écrasant sur la place. Les barques s'approchèrent pour la démonter ; mais elles furent si cruellement maltraitées, qu'elles durent se retirer.

Avant midi, la brèche était devenue praticable au bastion de la droite ; une partie des canons avaient été démontés, et la poudrière découverte.

Une plus grande résistance en de telles conditions eût été insensée, et M. de Noyan arbora le drapeau parlementaire. Toute la garnison, dont le chiffre total, en y comprenant les voyageurs, les artisans et les journaliers, ne s'élevait qu'à cent cinquante hommes, fut faite prisonnière de guerre et renvoyée immédiatement à Montréal, à la condition que le même nombre de prisonniers anglais, y compris le colonel Schuyler, captif depuis la prise de Chouaguen, seraient mis en liberté et conduits sous bonne escorte aux avant-postes du général Abercromby. Toute la flotte du lac Ontario tomba au pouvoir des Anglais. Les équipages avaient eu le temps de s'échapper avant la signature de la capitulation. Pas un Anglais n'avait été tué durant le siège. Le colonel Bradstreet se fit honneur par ses bons procédés à l'égard des prisonniers français. Il n'y eut qu'un blessé, dont la jambe avait été emportée par un boulet, qui fut scalpé par Tète-Rouge. M. de Noyan fut blâmé de ne pas avoir brûlé et rasé le fort à la première nouvelle de l'approche de trois mille Anglais, et de n'avoir pas pris le large et regagné Niagara avec les barques qu'il aurait pu armer, après avoir mis le feu aux autres.

Bradstreet, conformément aux ordres qu'il avait reçus d'Abercromby, fit sauter le fort et incendier les magasins avec les approvisionnements, toutes les constructions qui se trouvaient à l'intérieur et à l'extérieur du fort, ainsi que les vaisseaux, à l'excep-

tion de la *Marquise* et d'un brigantin, dont il se servit pour le transport du butin. Quand, après sa facile victoire, son escadrille, chargée de dépouilles, sortit de la baie de Cataracoui, il ne restait plus du fort Frontenac et de sa petite bourgade que des monceaux de ruines fumantes.

L'expédition ne séjourna à Oswégo que le temps de décharger les deux vaisseaux et d'y mettre le feu ; puis elle reprit la route d'Albany.

La perte de Frontenac était presque aussi désastreuse dans ses conséquences que celle de Louisbourg. Outre que les frontières du Canada se trouvaient désormais ouvertes à l'ouest aussi bien qu'à l'est, le lac Ontario ne lui appartenant plus, les communications avec les pays d'en haut étaient interrompues, et du même coup était anéantie notre puissance sur les tribus sauvages. Celles qui inclinaient de notre côté allaient devenir neutres, et celles qui chancelaient, lever la hache contre nous. Le fort Duquesne, plus faible encore que Frontenac et privé de tout secours, devait forcément être abandonné à l'approche de l'armée formidable qui le menaçait. Il ne resterait plus à la France, dans toutes ces immenses solitudes, qu'un seul appui important : le fort Niagara, qui allait être défendu, il est vrai, par un officier d'intelligence et de cœur, le capitaine Pouchot, mais à qui il aurait fallu de puissants secours que Vaudreuil, complètement abandonné par Versailles, était absolument incapable de lui fournir. Un officier français, écrivant à sa famille à la fin de la campagne, résumait en un mot ce qui se disait tout bas d'une extrémité à l'autre de la colonie, et ce que

l'on criait bien haut au delà de la frontière : *Finis novæ Franciæ.*

M. Duplessis-Fabert n'était encore qu'au village de la Présentation lorsqu'il apprit la reddition du fort Frontenac. Le messager qu'il dépêcha à Montréal pour demander de nouveaux ordres trouva M. de Vaudreuil tout déconcerté, appréhendant avec raison que Bradstreet, fier de sa victoire, n'eût remonté le lac Ontario et mis le siège devant le fort Niagara. Il fit dire à M. Duplessis d'y envoyer à marche forcée cinq cents hommes d'élite, sous le commandement de M. de Montigny, le même officier que Montcalm qualifiait d'admirable, mais pillard.

Quoique les habitants de Québec et des Trois-Rivières fussent en pleine récolte, le gouverneur en fit monter quinze cents, qu'il dirigea sur la Présentation. Un autre corps de milice de deux mille hommes allait bientôt grossir la petite armée de Montcalm, menacée d'une nouvelle attaque.

La nouvelle de la perte de Frontenac arriva à Carillon le même jour qu'un courrier de Québec confirma la prise de Louisbourg (6 septembre). Ces deux coups de foudre éclatant à la fois trouvèrent Montcalm aussi impassible que Lévis. On verra par quelques-unes de leurs lettres combien peu le courage de ces deux hommes en fut ébranlé.

Vaudreuil manda Montcalm en toute diligence, pour conférer avec lui sur les mesures à prendre.

« Le médecin après la mort ! » s'écria le général en partant. Le soir même, à 9 heures et demie, le canot qu'il montait, suivi de quelques-uns de ses officiers, parmi lesquels Pontleroy et Bougainville,

glissait silencieusement dans l'ombre projetée par le promontoire de Carillon, et disparaissait vers le nord dans les vapeurs que les fraîcheurs de septembre faisaient monter du lac Champlain. Les voyageurs pouvaient encore voir en se retournant les lumières qui brillaient aux casernes du fort Carillon, où les officiers ignoraient le départ de leur général. Montcalm avait ordonné le secret sur son voyage, de crainte que les ennemis, toujours en nombre supérieur à la tête du lac George, apprenant son absence, n'en profitassent pour descendre à l'improviste et essayer de prendre une revanche du 8 juillet.

Montcalm présenta au gouverneur trois mémoires sur la défense des trois points principaux par où le Canada pouvait être attaqué : le lac Ontario, le lac Champlain et Québec. Ses vues s'accordèrent en somme avec celles de Vaudreuil et avec les mesures que celui-ci venait de prendre. Leurs relations parurent moins tendues, et les amis de l'union et de la concorde eurent quelque espoir d'un rapprochement. Le premier à s'en réjouir, le chevalier de Lévis mandait au prince de Beauvau : « M. de Montcalm a demandé son rappel au mois de juillet par un mécontentement avec M. de Vaudreuil ; depuis ce temps ils sont de meilleure intelligence, et il a demandé à rester... Quant à moi, j'ai trouvé le moyen de bien vivre avec tout le monde. »

Sur l'avis de Montcalm, l'ingénieur Pontleroy alla immédiatement examiner ce qui restait du fort Frontenac, afin de juger s'il était susceptible d'être réparé.

Quelques travaux y furent faits, et deux barques

destinées à porter du canon furent mises sur les chantiers.

Montcalm, se croyant toujours sur le point d'être attaqué, avait précipité son retour à Carillon, où il était arrivé dans la nuit du 16, après dix jours d'absence seulement. Le chevalier de Lévis avait fait ériger une seconde ligne de retranchements en arrière de la première, afin de protéger l'embarquement de l'armée en cas d'une retraite. L'arrivée à New-York de plusieurs régiments amenés de Louisbourg par le général Amherst, dont un déserteur révéla la marche vers le camp d'Abercromby, acheva de convaincre Montcalm d'un prochain retour de l'ennemi ; mais il était si bien préparé à le recevoir derrière les nouvelles fortifications, auxquelles il n'avait cessé de faire travailler avec une activité incroyable, qu'il fit arrêter à Saint-Frédéric les deux mille miliciens que lui avait envoyés le gouverneur. « Je ne doute pas, écrivait de son côté Lévis, le 8 septembre, que si les ennemis viennent nous attaquer de vive force, en quelque nombre qu'ils puissent être, nous ne les battions comme nous avons déjà fait. »

Les berges anglaises, qui sillonnaient le lac George et venaient quelquefois faire le coup de fusil jusqu'aux avant-postes français, tenaient l'armée dans de continuelles alertes.

« Notre situation est critique, écrivait Montcalm à sa mère, le 16 octobre, et plus nous irons, plus elle doit le devenir ; mais nulle inquiétude. Dieu surtout et l'honneur seront toujours conservés de ma part en tout événement. Comme je resterai en campagne jusqu'au 15 novembre, et que les vaisseaux partiront

de Québec, qui est à cent vingt lieues d'ici, du 4 au 6, voici ma dernière lettre de cette année. J'ai toujours cru que l'ennemi viendrait m'attaquer une seconde fois; mais je commence à croire, vu la saison avancée, qu'il n'en sera rien.

« Je viens de recevoir, il n'y a que quelques jours, vos deux lettres du 18 mai et 26; j'en ai reçu une de seize pages de mon fils, bien écrite, un peu style du siècle; les détails militaires bien.

« M. de La Bourdonnaye m'écrit que le chevalier est grand comme un chêne, un peu effilé. Croyez-vous que je ne suis pas un peu inquiet de n'avoir aucune nouvelle? Ma santé assez bonne, malgré des fatigues grandes.

« Bougainville passe en France; Dieu veuille qu'il y arrive! En ce cas, il nous écrira; M. Doreil, commissaire-ordonnateur, y passe aussi. Dans les circonstances, il fallait des lettres vivantes. Parviendront-elles?

« J'ai grand besoin de repos, je dois dix mille écus, et je vieillis bien. Je compte n'être à Montréal qu'avec les glaces, du 20 au 25 novembre. Je vais me reposer jusqu'à Noël; de là à Québec, janvier et février; mars, avril, à Montréal; sans doute revenir ici, où une affaire qui sera décisive. Les Anglais sont au moins six contre un. Quelle différence de moyens!...

« J'embrasse tendrement la très chère, que j'aime au delà de toute expression. Je ne vous envoie rien cette année; je n'ai pas eu le temps d'y songer. J'embrasse ma fille et suis entièrement à vous, ma mère, avec autant d'attachement que de respect. »

Le 27, il ajoutait à sa femme : « Enfin, ma très chère et bien-aimée, les ennemis commencent à abandonner leur camp à la tète du lac Saint-Sacrement et défilent pour leurs quartiers, suivant quelques déserteurs. Je me dispose à commencer de faire défiler nos bataillons, troupes de la colonie, etc., du 1er au 8 que je ferai l'arrière-garde, et je laisserai mes deux forts de Carillon et de Saint-Frédéric, que j'ai couverts toute la campagne avec des forces bien inégales, avec leurs garnisons bien approvisionnées et de bons blindages. En voilà, Dieu merci, jusqu'aux premiers jours de mai ; car, si Dieu n'y met la main, il faudra se battre courageusement la campagne prochaine.

« Nous avons, le 13 septembre, battu une avant-garde de neuf cents hommes à la Belle-Rivière. C'est à trois cents lieues d'ici ; mais nous sommes inquiets que les six mille n'aient pris leur revanche.

« Adieu, mon cœur, aimez-moi ; je songe fort à vous, je vous aime beaucoup et ma mère. J'embrasse ma fille. Quand reverrai-je mon Candiac ? Il faut que ma santé soit bonne ; mais elle s'use par le travail, car il faut être ici tout et de tout métier. Je t'aime plus que jamais. »

Au moment où Montcalm, rassuré sur « la partie de Carillon », reportait sa pensée inquiète du côté de la Belle-Rivière, le commandant du fort Duquesne, M. des Ligneris, un des héros de la Monongahéla, venait de faire revivre le souvenir de cette glorieuse journée par un coup d'éclat accompli sur les bords de cette même rivière, où blanchissaient sans sépulcre les ossements des soldats de Braddock. Le marquis

de Montcalm, à qui la première annonce de ce succès était parvenue, s'en réjouissait, sans toutefois se faire illusion sur la position de M. des Ligneris.

Quand on a visité le site où la rivière Monongahéla se jette dans l'Ohio, on n'est pas surpris que les Français aient donné à ce dernier cours d'eau le nom de Belle-Rivière. Dans cette partie de son cours, elle longe à droite une chaîne de montagnes fort élevées, abruptes, dont l'aspect est presque aussi sauvage aujourd'hui qu'au siècle dernier. C'est à l'endroit même où s'élève la grande et industrieuse ville de Pittsburg que le marquis Duquesne avait fait élever, en 1754, un petit fort auquel il légua son nom. Ce gouverneur avait eu un double but en choisissant ce point statégique et en y entretenant une garnison avec des comptoirs : c'était d'abord de tenir en échec les Anglais, qui commençaient à descendre le versant des Alléghanys pour y faire des établissements; ensuite d'accaparer le commerce des nombreuses tribus sauvages de cette région contre les trafiquants anglais qui essayaient de s'en emparer, avec moins d'influence sur les Indiens, il est vrai, mais avec beaucoup plus de ressources matérielles.

Le fort Duquesne, dont la construction fut commencée le 8 avril, était « en bois équarri d'une épaisseur de douze pieds du côté de terre; l'épaisseur remplie de terre, avec un fort parapet et trois bastions garnis chacun de quatre canons, avec un fossé profond en dehors[1] ».

Les successeurs de M. de Contrecœur, MM. Dumas

[1] *Voyage au Canada fait l'an 1751 à 1761*, par J.-C. B.

et des Ligneris, complétèrent les premières fortifications et commencèrent des ouvrages extérieurs qui n'étaient pas encore finis lors de l'abandon de la place.

L'assassinat de Jumonville, survenu peu de temps après la fondation du fort Duquesne, et la revanche qu'en prit son frère Coulon de Villiers, sur Washington, furent le signal des incursions des sauvages, qui ensanglantèrent les frontières jusqu'à la fin de la guerre, et dont le récit seul fait frémir.

La défaite du général Braddock à Monongahéla par une troupe de milice et d'Indiens, commandés par un brave Canadien, le capitaine de Beaujeu, en fut le principal épisode.

Il y avait trois ans que duraient ces déprédations, quand Vaudreuil écrivait à M. de Massiac, alors ministre de la Marine : « M. des Ligneris, conformément à mes ordres, a toujours la plus grande attention à faire harceler les Anglais. » Il énumérait ensuite le nombre de prisonniers emmenés et de chevelures levées par divers partis de guerre, puis il ajoutait : « Les Loups des montagnes vinrent avertir, le 10 juin, l'officier que M. des Ligneris avait au village de la Fourche, que les Anglais devaient se mettre en marche vers le temps de la récolte pour venir assiéger le fort Duquesne... Il résulte du rapport des prisonniers, continue-t-il, qu'ils ont une quantité prodigieuse de sauvages qui se rassemblent au fort Cumberland, et qu'ils ont ouï dire que les Anglais se mettraient bientôt en marche.

« J'ai prévu, malgré notre triste situation, à la sécurité de la Belle-Rivière. Le convoi des Illinois y

est heureusement arrivé. Du reste, j'ai envoyé à M. des Ligneris environ trois cent cinquante Canadiens; il recevra tous les secours des postes qui sont à proximité, tant en Français que sauvages. Je m'attache actuellement à faire passer abondamment des vivres dans cette partie. »

L'armée qui marchait sur le fort Duquesne était composée de troupes levées dans les Etats de Pensylvanie, de Virginie, du Maryland et de la Caroline du Nord, d'une partie du régiment de Royal-Américain et de douze cents montagnards d'Écosse, formant un effectif de six à sept mille hommes. Le général Forbes, qui commandait cette armée, avait des traits de ressemblance avec le général Wolfe. Ruiné de santé comme lui, il était comme lui impétueux, irascible et d'une fermeté de caractère qui lui avait valu le surnom de Tête-de-Fer (*Head of Iron*). Il fit cette campagne au milieu de souffrances qui le réduisaient parfois à l'« agonie », et d'une faiblesse qui l'obligeait à se faire transporter dans une litière.

La lenteur des mouvements de son armée, due au défaut d'organisation et à la mauvaise qualité des milices provinciales; cette lenteur, qui avait été auparavant une cause de défaite, fit précisément le succès de cette expédition, qui, au reste, se réduisit à une simple marche à travers la forêt.

Pendant que Forbes, à Philadelphie, s'occupait d'organiser l'expédition, et que Washington, au fort Cumberland, rassemblait ses Virginiens, le lieutenant-colonel Henry Bouquet, officier suisse d'un courage et d'un mérite éprouvés, qui commandait l'un des quatre bataillons du Royal-Américain, s'était

avancé jusqu'au petit village de Raystown, aujourd'hui Bedford, où il formait l'avant-garde de l'armée. Ce ne fut qu'en juillet que Forbes, toujours en proie à d'atroces souffrances, atteignit Carlisle, lieu de ralliement assigné à ses divers corps. Il trouva là tous les éléments d'un désastre : des miliciens de la plus grossière espèce, au dire de Forbes lui-même, dont plusieurs n'avaient jamais tiré un coup de fusil, n'ayant pas la moindre idée de la discipline militaire, encore moins de la guerre d'embuscade et de surprise qu'ils allaient entreprendre ; des officiers dont la plupart ne valaient pas mieux, choisis parmi les hôteliers, les maquignons, les trafiquants ; point ou presque point de sauvages pour éclairer la marche de ces masses toutes prêtes pour une panique, et dont la discipline allait se réduire à peu près à se frayer une route à travers un pays de montagnes[1]. Il est certain que si elles se fussent présentées à cette date sous les murs du fort Duquesne, M. des Ligneris aurait eu quelque chance de renouveler la journée de Monongahéla. Mais Forbes, instruit par le désastre de Braddock, se garda bien de s'aventurer avec la même témérité. Étranger comme lui aux guerres d'Amérique, il sut mieux profiter des conseils du jeune mais sage Washington, dont le nom et l'expérience commençaient à faire autorité. Il ne crut cependant pas devoir suivre l'avis qu'il lui donna de prendre la route tracée par Braddock, et préféra en frayer une plus courte par la Pensylvanie. Au lieu de se faire suivre d'une longue traînée de bagages,

[1] Cf. *Bouquet to Forbes*, 25 mars 1758, Carlisle : *British Museum, Bouquet Papers.*

aussi encombrants que dangereux pour le moment du combat, il établit de distance en distance des postes fortifiés, munis de tous les besoins de l'armée, afin qu'arrivé à proximité du fort Duquesne, il pût y pousser une pointe vigoureuse et décisive. Ces opérations lentes, mais sûres, lui donnaient de plus le temps de s'aboucher avec les tribus sauvages, qui jusque-là avaient répandu tant de carnage et de dévastations sur les établissements anglais, mais que les derniers événements commençaient à faire vaciller.

Par une claire journée du mois d'août, un groupe d'Indiens et de blancs gravissaient une hauteur connue depuis sous le nom de Grant's Hill, voisine du fort Duquesne. C'était un détachement d'éclaireurs du général Forbes, aux ordres d'un officier virginien. Cachés derrière d'épais buissons, ils purent observer à loisir la place et le camp qui l'environnait. Le drapeau de France flottait au-dessus d'une enceinte de remparts de très petites dimensions, mais paraissant bien fortifiés et armés. En face du fort et à sa gauche, les rivières Ohio et Monongahéla traçaient deux traits de lumière sur le fond obscur du paysage. En deçà des fossés, sur les glacis et dans l'éclaircie du terrain, plusieurs tentes entourées d'un village de wigwams étoilaient le gazon. Au delà du fort Duquesne, en remontant l'Ohio, s'échelonnaient le long de la berge une soixantaine de maisonnettes, tandis que sur l'autre rive une espèce de parallélogramme indiquait quelques travaux de fortifications. Dans l'intérieur du camp indien, d'où s'élevaient de légères colonnes de fumée, grouillaient des attroupements d'enfants et de squaws, et tout un peuple de

guerriers et de blancs, voyageurs, soldats ou officiers, circulant dans le voisinage et dans l'enceinte du fort. Tout auprès, en arrière, et comme servant de cadre à ce coin de terre animé, se dressaient à pic et immobiles, dans leur majesté primitive, les escarpements de la rivière, drapés dans leur vert manteau de feuillage chatoyant au grand soleil d'été.

Il parut évident aux éclaireurs que les troupes dont disposait M. des Ligneris étaient beaucoup moins considérables que ne l'avait imaginé le général Forbes, d'après les rapports presque toujours mensongers des sauvages. Un agent du général, envoyé auprès des tribus de l'Ohio, avait appris à son passage qu'elles ne comptaient que quatorze cents hommes, ce qui était encore au-dessus de la vérité. Il est vrai que Bigot avait écrit à la cour qu'il se livrait trois mille cinq cents rations par jour au fort Duquesne ; mais là, comme ailleurs, l'intendant laissait souvent les gardes-magasins gonfler le chiffre des dépenses pour en partager avec eux les profits.

Forbes avait rencontré dans sa marche des difficultés qui lui avaient fait presque regretter de n'avoir pas suivi l'avis de Washington. Au commencement de septembre, son avant-garde était encore à seize lieues du fort Duquesne, à un endroit nommé Loyalhannon, où Bouquet faisait construire un camp retranché pour y mettre le dernier dépôt des provisions.

Le major Grant, du régiment des montagnards d'Écosse, qui faisait partie de l'avant-garde, officier aussi brave que Braddock et non moins téméraire, impatient de se distinguer, arracha plutôt qu'il

n'obtint du colonel Bouquet l'autorisation d'aller faire une reconnaissance et tenter un coup de main contre le fort Duquesne[1]. Il partit le 10 septembre de Loyalhannon avec huit cent cinq hommes et trente-sept officiers tirés des régiments des montagnards, du Royal-Américain et des troupes de milice, et suivit en bateau le cours du Kiskiminitas, un des affluents de l'Ohio. Après trois jours de marche, il arriva à onze milles du fort Duquesne, où il fit halte jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Parvenu à deux milles du fort, il laissa ses bagages à la garde de cinquante-deux hommes aux ordres du capitaine Bullet, et s'avança jusqu'à un demi-mille à peu près du fort. A 11 heures du soir il était établi sur l'éminence qui, à partir de ce jour, allait s'appeler Grant's Hill. L'obscurité de la nuit et les vapeurs légères qui, s'élevant des deux rivières, enveloppaient le promontoire avaient complètement dérobé sa marche aux Français. Le silence le plus profond régnait dans le fort aussi bien que dans le camp indien. Grant rassembla ses officiers et leur communiqua son plan d'attaque. Le major Lewis, du corps des Virginiens, devait descendre dans la plaine avec quatre cents hommes et faire une brusque incursion sur le camp sauvage, y répandre la terreur et le désordre. Pendant ce temps, Grant, avec son corps de troupes, se mettrait en embuscade sur la hauteur. Lewis soutiendrait le premier choc des Indiens revenus de leur panique et se replierait ensuite lentement vers la hauteur, où, réuni à Grant, ils accableraient

[1] *British Museum, Bouquet Papers*, lettre de Bouquet à Forbes, 17 septembre 1758.



Le capitaine de Beaujeu, surnommé le héros de Monongahéla.

ensemble les assaillants par une attaque simultanée.

Le corps de Lewis descendit la côte et se perdit bientôt dans la brumeuse obscurité. Peu après les derniers bruits de pas et de froissements des broussailles s'éteignirent, et Grant avec ses compagnons attendit, au milieu d'un silence mêlé de confiance et d'anxiété. Les heures s'écoulèrent, et aucune rumeur ne rompit le calme de la nuit. Les premières blancheurs de l'aube commençaient à dessiner la cime des arbres, et pas un coup de fusil, pas un cri n'avaient retenti. Enfin de nombreux bruits de pas parurent monter de la plaine en se rapprochant, sans qu'on pût rien voir, car les vapeurs de la nuit s'étaient condensées en une épaisse brume. Au grand désespoir de Grant, c'était le corps de Lewis qui revenait après s'être égaré au milieu des taillis ensevelis dans les ténèbres et après avoir erré de droite et de gauche dans un état de confusion tel, qu'il avait fallu à la fin renoncer à l'attaque. L'éveil n'avait pas même été donné aux sauvages ni aux sentinelles. Le coup était manqué ; du moins Grant, le crut. Il eût bien mieux valu renouveler la même tactique que d'exécuter le plan insensé qu'il adopta. Il commença par envoyer cinquante montagnards, sous la conduite de deux officiers, mettre le feu à un grand magasin bâti dans la clairière, à quatre arpents du fort. Il détacha ensuite deux cents hommes, moitié du Royal-Américain, moitié des Virginiens, avec le major Lewis, pour aller se mettre en embuscade à l'endroit où il avait laissé ses bagages, s'imaginant que les Français seraient tentés d'aller en faire le pillage. Pendant cet intervalle, l'aurore avait paru et

le brouillard s'était en partie dissipé. Grant commit alors l'imprudence de subdiviser sa petite armée déjà affaiblie, comme s'il eût cru que les Français n'étaient qu'une poignée dans le fort. Peu de jours auparavant, il y était arrivé un renfort de deux cent quarante hommes, conduits par un officier d'une grande intelligence et d'une plus grande valeur, le capitaine Aubry, des troupes de la Louisiane. Le chiffre total de la garnison était en ce moment de mille Français.

Le capitaine Mackenzie fut envoyé avec quatre cents hommes, la plupart montagnards, pour côtoyer à gauche la rivière Monongahéla, en s'avançant vers le fort, tandis que le capitaine Macdonald, avec un faible détachement, marcherait à droite, au bord de l'Ohio, en faisant battre la générale, afin d'attirer l'attention des Français et leur faire croire que la principale attaque venait de ce côté. Grant espérait par cette ruse faire évacuer le fort et donner le temps à son principal corps de s'y avancer, et, sinon de le surprendre, du moins de faire beaucoup de prisonniers. A peine les premiers coups de tambours eurent-ils éclaté, que d'immenses cris de guerre retentirent dans tout le camp indien et dans l'intérieur du fort, dont la garnison, dit M. du Vernys, fut sur pied et prête à marcher « en moins de six minutes ». Mais les sauvages, saisis de panique, ne songèrent d'abord qu'à se sauver de l'autre côté de la rivière avec leurs effets. Il fallut tous les efforts de M. du Vernys et de quelques autres officiers pour les amener au combat. Les Canadiens qui logeaient dans le village échelonné près de l'Ohio, réveillés par la lueur de

l'incendie, étaient accourus pour l'éteindre et avaient découvert l'ennemi. Une troupe de deux cents d'entre eux essayèrent de couper la retraite au détachement de Macdonald, qui eut beaucoup de peine à se replier vers Grant, resté sur l'éminence avec une centaine d'hommes. Macdonald tomba raide mort, pendant cette fuite, avec plusieurs de ses soldats.

Le capitaine Aubry était sorti du fort avec un détachement de cinq cents hommes, et, sans se laisser tromper par le bruit du tambour et des fifres, marcha droit contre le corps de Mackenzie, en suivant le bord de la Monongahéla. Plusieurs des Français s'étaient armés si précipitamment, qu'ils étaient sortis en chemise.

L'engagement de ce côté fut des plus vifs. Les Écossais, n'ayant jamais combattu en guérillas, soutinrent le choc dans la plaine ouverte avec leur intrépidité ordinaire. Les Canadiens, se dispersant sur la lisière de la forêt, les décimèrent avec une effroyable rapidité.

L'étrangeté de cette situation, toute nouvelle pour les montagnards; les hurlements des Indiens, qui faisaient retentir les échos; la vue de ces monstres nus, à panaches de plumes, assommant les blessés et leur levant la chevelure, les glacèrent d'épouvante. Ils lâchèrent pied et s'enfuirent vers l'éminence, dans un désordre indescriptible. Grant accourut pour les rallier et donna l'exemple du courage; mais ni les ordres ni les exhortations ne furent écoutés. L'imprudent major vit alors qu'il était perdu. Il reprit le chemin coupé dans la forêt qu'il avait suivi la nuit précédente, espérant rejoindre ses bagages avec son

arrière-garde, fortifiée du détachement du major Lewis. Mais quelle fut sa consternation de n'y trouver, en arrivant, que les cinquante hommes de Bullet! Lewis, entendant une fusillade prolongée qui se rapprochait, avait compris que le corps de Grant était en danger et battait en retraite. Il fit alors volte-face pour courir à son secours, et, afin d'y arriver plus vite, il marcha en ligne droite à travers la forêt au lieu de suivre le détour que faisait le chemin, ne soupçonnant pas que les deux détachements allaient ainsi se croiser sans se voir. Il fut bientôt arrêté et assailli de front et de côté par des escouades de Canadiens et de sauvages.

Son détachement, culbuté en désordre, fut acculé à l'Ohio, où une partie de ses gens se précipitèrent affolés et se noyèrent; quelques-uns réussirent à atteindre la rive opposée et s'échappèrent; le reste prit la fuite vers les bagages. Ils y trouvèrent les débris du corps de Grant et le piquet de Virginiens de Bullet, qui se défendait vaillamment et protégeait la retraite. La plus grande partie de ce piquet se laissa abattre sans vouloir se rendre, et donna ainsi aux fuyards le temps de regagner les bateaux. Grant et Lewis furent faits prisonniers. Leurs ingénieurs étaient au nombre des morts. Des Ligneris avait dirigé l'action générale avec le même sang-froid qu'il avait montré devant l'armée de Braddock.

L'auteur du *Voyage au Canada*, qui prit part à l'action, dit « qu'on fit trente-cinq prisonniers, dont sept par les sauvages, qui les donnèrent au commandant du fort. Les Français n'eurent qu'un homme de tué et cinq blessés. Le motif de ce peu de perte de

la part des Français, ajoute-t-il, c'est qu'ils combattaient derrière les arbres, tandis que l'ennemi, particulièrement les Écossais, était à découvert ». Les Anglais, qui mettaient toujours au plus bas le chiffre de leurs pertes, avouèrent qu'ils avaient eu deux cent soixante-treize hommes tués, blessés ou disparus.

Dans cette affaire, il n'y eut d'égale à la témérité de Grant que l'intrépidité des Canadiens. Surpris à l'improviste, ils ne perdirent pas un instant leur présence d'esprit, ne se contentèrent pas de la garder défensive, mais « foncèrent » sur leurs assaillants, qu'ils mirent en déroute. Les Anglais purent se convaincre une fois de plus que les Canadiens n'avaient pas de rivaux dans ce genre de guerre.

Les sauvages, selon leur coutume, regagnèrent leurs villages « après avoir fait leur coup sans que l'on pût les arrêter[1] ».

Forbes, qui n'avait pas été prévenu de l'expédition, en fit des reproches à Bouquet, se bornant à ajouter que son ami Grant avait dû certainement perdre la tête.

M. des Ligneris profita de l'entrain imprimé à ses troupes par ce succès pour lancer de nouveaux partis de guerre afin de s'assurer de la marche de l'armée anglaise. Celui dont les exploits eurent le plus d'éclat fut un corps de six cents hommes, Canadiens et Loups, qui, sous la conduite du capitaine Aubry, se porta sur le camp retranché de Loyalhannon. Il commença par enlever une énorme quantité de chevaux et tuer deux cents bestiaux ; il défit ensuite un

[1] *Lettre de M. du Vernys.*

détachement envoyé à sa rencontre, le poursuivit jusqu'à une première ligne de défense dont il s'empara après en avoir chassé deux mille hommes, et tint bloqué pendant deux jours le camp retranché lui-même. Il ne se retira que devant les régiments soutenus de l'artillerie, après avoir enterré ses morts. qui, au reste, étaient peu nombreux, et emporté ses blessés. Ils avaient fait douze prisonniers. Les Anglais s'étaient imaginé avoir affaire à douze cents Français et deux cents sauvages. Les troupes de l'expédition s'en retournèrent presque toutes à cheval.

Un peu plus tard, une autre bande de quarante-cinq Canadiens et sauvages. sous M. de Corbière, fit aux environs de Raystown une centaine de chevelures et sept prisonniers.

« Ces événements, remarque le capitaine Pouchot, doivent paraître extraordinaires ; mais on en concevra la possibilité si on considère que les Anglais ne se portaient en avant qu'en tremblant ; que, lorsqu'ils étaient attaqués, ils ne pouvaient presque pas juger du nombre de leurs ennemis, parce que nos gens étaient toujours dispersés et cachés derrière les arbres. Les Anglais, au contraire, n'osant s'éparpiller dans un pays inconnu, demeurant toujours en corps, étaient écrasés par le peu d'hommes qui tiraient très juste. »

Les deux expéditions de Grant et d'Aubry donnent la mesure des qualités respectives des deux armées. Grant, avec huit cents hommes des meilleures troupes anglaises, est abîmé et mis en complète déroute devant le fort Duquesne ; Aubry, avec six cents Canadiens et deux cents sauvages, va bloquer Loyalhan-

non, défendu par des forces écrasantes, tue ou enlève une grande quantité d'animaux et se retire triomphant, sans être entamé ni poursuivi.

Forbes venait alors de convoquer à Easton, de concert avec le gouverneur de la Pensylvanie, William Denny, un grand conseil des sauvages, auquel assistaient les délégués des Cinq Nations, d'une partie des Loups ou Mohicans et de plusieurs autres tribus. Le déploiement des forces que le général poussait devant lui avait produit son effet sur l'imagination des Indiens, qui, rôdant sans cesse du fort Duquesne au camp anglais, se rendaient plus que jamais compte de la faiblesse des Français et sacrifiaient leurs sympathies à leurs intérêts. Durant les séances interminables du conseil, il y eut force discours, force protestations d'amitié, acceptation de branches de porcelaine.

Les craintes qu'avait exprimées Vaudreuil au ministre[1] peu de temps auparavant s'étaient réalisées. Le général Forbes avait attendu, pour paraître devant le fort Duquesne, que les sauvages, ennuyés d'un trop long séjour, s'en fussent retirés. Les vivres et les munitions, seuls moyens de les retenir, avaient commencé à manquer depuis la prise de Frontenac. Le brave capitaine Aubry venait, lui aussi, de repartir avec son convoi pour les Illinois.

M. des Ligneris, qui n'avait d'autre défaut que celui de s'enivrer quelquefois, s'était montré aussi actif qu'intrépide. Mais que pouvait-il maintenant

[1] *Vaudreuil à M. de Massiac, ministre de la Marine,* 15 octobre 1758.

avec les trois ou quatre cents soldats qui lui restaient contre une armée de six à sept mille hommes, munie d'une puissante artillerie?

Le soir du 14 décembre, la petite garnison du fort Duquesne, entassée sur des bateaux et des canots d'écorce, remontait la Belle-Rivière, gonflée par des pluies torrentielles. Au-dessus de la flottille passaient des bandes de gibier d'automne, jetant par intervalles leurs cris stridents aux cimes des deux rives tachetées de blanc par les premières neiges. Tout à coup d'épouvantables détonations firent trembler les échos. Des Ligneris avait chargé, en partant, M. de Corbière de mettre le feu à toutes les constructions et de faire sauter le fort, puis de venir le rejoindre par terre. Il fit rebrousser chemin à l'un de ses canots, pour s'assurer que l'œuvre de destruction avait été bien accomplie. Son dessein était d'hiverner au fort Machault, en échelonnant ses troupes sur la ligne des forts qui reliaient ce poste avec Niagara.

L'avant-garde de Forbes, qui n'était guère qu'à trois lieues de Duquesne, entendit distinctement les coups de tonnerre des mines. Les éclaireurs indiens vinrent avertir ce général que le fort était abandonné et incendié, et que des nuages de fumée flottaient au-dessus du promontoire. Telle était la terreur qu'inspirait encore le souvenir de la défaite de Braddock et celle de Grant, que le général n'en voulut rien dire à l'armée et continua sa marche avec un redoublement de circonspection. Le soir, la tête de la colonne, composée des miliciens, s'engagea dans la trouée ouverte dans la forêt par où Grant avait opéré sa retraite quelques semaines auparavant, et

déboucha dans l'éclaircie au delà de laquelle fumaient encore les ruines de ce qui avait été le fort Duquesne. Quelques Indiens fouillant parmi les décombres étaient les seuls êtres animés sur ce coin de terre que les Anglais avaient eu tant de peine à conquérir.

M. des Ligneris s'était bien donné garde de renouveler la faute commise par M. de Noyan à Frontenac, en laissant quoi que ce fût derrière lui qui pût servir à l'ennemi : il avait distribué aux sauvages tous les vivres et toutes les munitions qu'il n'avait pu emporter.

Le général Forbes avait épuisé le reste de ses forces dans cette expédition. Il ne s'arrêta que deux jours au fort Duquesne, pour donner ses derniers ordres et confier les deux cents hommes de garnison qu'il y laissait au commandement du lieutenant-colonel Mercer. Toujours étendu dans sa litière portée entre deux chevaux, il reprit péniblement la route de Philadelphie, où il languit tout l'hiver et mourut dans les premiers jours du printemps. Sa conquête n'avait pas été plus brillante que celle de Bradstreet; mais elle avait porté un coup plus décisif, en ralliant à la cause britannique les tribus sauvages. Depuis l'origine de la guerre, le fort Duquesne avait été l'épine la plus cruelle dans le flanc des colonies.

Quand Forbes l'eut arrachée, un immense soupir de soulagement partit des bords de l'Hudson et se répéta jusqu'aux sources du Roanoke. Le nom de Forbes, rendu plus cher par une fin prématurée, fut béni dans toutes les familles et n'a pas été oublié.

La campagne de 1758 se termina avec la journée du 25 novembre. La petite armée française s'était

noblement défendue sur toute la ligne des frontières, depuis Louisbourg jusqu'à Duquesne; mais, écrasée par le nombre, elle avait été enfoncée sur les deux ailes; le centre seul avait résisté, par un prodige de bravoure et un bonheur inespéré. Les trois portes par où l'Angleterre pouvait pénétrer au Canada n'en étaient pas moins ouvertes. Les petits forts de Carillon et de Niagara, abandonnés à eux-mêmes, ne pouvaient qu'arrêter quelques jours les masses qui allaient s'y porter. La défense n'était possible qu'au centre même de la colonie, en réunissant autour de Québec toutes les forces du pays. Montcalm et Vaudreuil, séparés désormais par des haines invétérées, s'accordaient sur un point et poussaient le même cri : La paix! seul moyen de sauver la colonie. Sa situation leur paraissait tellement grave, qu'ils avaient décidé d'un commun accord d'envoyer un exprès à Versailles, pour réveiller, si c'était possible, le roi et ses ministres de leur torpeur, et leur faire comprendre que, s'ils n'envoyaient pas les secours que demandait le marquis de Vaudreuil, la colonie était perdue. Leur choix tomba sur Bougainville. Le commissaire des guerres Doreil, rappelé en France pour des affaires de famille, fut chargé d'appuyer ses demandes à la cour. Bougainville et lui devaient partir sur des vaisseaux différents, afin que, si l'un était pris, l'autre au moins eût la chance d'arriver. Montcalm et Vaudreuil avaient, outre les motifs d'intérêt général, des raisons particulières d'envoyer un émissaire en France : le premier, pour se justifier des plaintes portées contre lui par Vaudreuil; le second, pour dégager sa responsabilité des concussions commises par Bigot



Le colonel de Bougainville.

et ses complices, et détourner de sa tête l'orage qui s'amoncelait sur eux à Versailles.

Bougainville acceptait en apparence ce double rôle; mais en réalité il allait se faire l'avocat de son ami Montcalm. Vaudreuil, en annonçant sa mission à M. de Massiac, disait à ce ministre : « Dans la vue de condescendre aux désirs de M. le marquis de Montcalm et de me servir de toutes les voies pour maintenir l'union avec lui, j'ai accordé à MM. Doreil et Bougainville une lettre de créance; mais je dois avoir l'honneur de vous observer, monseigneur, que ces messieurs ne connaissent point assez parfaitement la colonie et ses vrais intérêts pour pouvoir avoir l'honneur de vous en parler pertinemment. Vous pourrez cependant, monseigneur, être persuadé que, sous quelque couleur qu'ils vous dépeignent notre situation, ils ne pourront assez vous exprimer combien elle est triste et à tous égards critique, par le manque d'hommes, de vivres et de munitions de toute espèce.

« Je dois d'ailleurs, monseigneur, vous prévenir que ces messieurs, étant créatures de M. de Montcalm, abondent entièrement dans ses sentiments. Je m'attends qu'ils tâcheront d'éteindre, ou du moins de diminuer les actions de la colonie, dans l'unique vue d'attribuer aux troupes de terre tous les avantages que nous avons eus sur l'ennemi. »

Dans la lettre de créance remise à Bougainville lui-même, Vaudreuil taisait toute réserve : « La situation actuelle de la colonie m'ayant paru exiger que j'envoyasse un officier capable d'en bien représenter toutes les circonstances, j'ai choisi, de concert avec

M. le marquis de Montcalm, M. Bougainville, aide-maréchal des logis de cette armée… Il est à tous égards plus en état que personne de remplir cet objet. »

« Quant à M. Doreil, tout le monde l'aime ici, » disait le gouverneur en lui prodiguant les mêmes éloges.

« Je suis parti, écrivait Bougainville, le 3 novembre de Montréal, dans un bateau conduisant cinq officiers anglais à Québec, où je suis arrivé le 6 au soir, après avoir fait naufrage au-dessous des Écureuils. J'y ai passé la nuit, échoué au large sur une roche élevée de plus de six pieds au-dessus de l'eau à marée basse. J'ai été contraint d'abandonner le bateau que la haute mer a brisé, et de gagner la côte au point du jour, faisant plus de trois quarts de lieue dans l'eau, attendu que la mer commençait à monter. Il y avait déjà des bordages de glace… Quel pays! quel voyage! il faut être citoyen! »

Bougainville, retardé par les dernières dépêches du gouverneur, n'avait pu faire voile que le 12 novembre. Malgré son extrême impatience de revoir la France, les jours d'attente qu'il avait dû passer à Québec ne lui avaient pas paru trop longs, grâce aux prévenances dont il était entouré chez son cousin de Vienne : « Lui, sa femme et sa belle-fille m'ont gâté en me donnant trop mes aises, écrivait-il auparavant. Il est fort bien ici : sa maison est une des plus jolies et des mieux meublées de Québec[1]. » En même temps que Bougainville, était parti, sur la

[1] *Lettre de Bougainville à son frère*, 4 juin 1756.

flûte *l'Outarde*, Doreil, accompagné de MM. de La Bretèche et de Carlan, officiers blessés à la bataille de Carillon.

Dans les dernières notes tracées par Bougainville sur son carnet avant son départ, il semble avoir emprunté le fouet de Juvénal pour flageller les ennemis intérieurs du Canada, plus fatals à ce pays que ceux du dehors.

« ... Malgré l'exigence d'un péril extrême, dit-il, au lieu de composer les convois des articles relatifs à la défense de la frontière, la Grande Société, plus puissante que le gouverneur général, fait passer de préférence à Niagara et à Toronto les objets nécessaires à son commerce. Tout le monde le voit, le sait; le cri est général. Qu'importe à ces concussionnaires qui se jouent de l'autorité? Séparés du trône par un intervalle de quinze cents lieues, sûrs jusqu'à présent de l'impunité, parce qu'ils avaient osé se faire des complices jusque dans le sanctuaire de la suprême puissance, ils ont accoutumé le commerce, les particuliers, le peuple, à tout voir, à tout souffrir, à être l'instrument de leur fortune. Depuis dix ans, le pays a changé de face. Avant ce temps on y était heureux, parce qu'avec peu on avait en abondance toutes les choses nécessaires à la vie; on ne désirait pas d'être riche, on n'avait pas même l'idée des richesses; personne n'était pauvre.

« Verrès arrive; en construisant l'édifice d'une fortune immense, il associe à ses rapines quelques gens nécessaires à ses vues ou à ses plaisirs. La masse d'argent augmente, et conséquemment le prix des denrées dans la colonie. La simplicité première

rougit d'abord, parce qu'elle trouve à se comparer avec un superflu plus recherché; le luxe s'introduit, et avec lui la corruption des mœurs et des sentiments, l'avarice, l'avidité, l'esprit de rapine. Le moyen de faire sa cour est de paraître désirer de faire fortune. La délicatesse sur les moyens est publiquement bafouée, traitée de sottise. L'exemple du chef produit son effet ordinaire, c'est-à-dire beaucoup d'imitateurs. Tout le monde veut commercer; les états sont confondus; le commerce, écrasé par les privilèges exclusifs et par les privilégiés tout-puissants, gémit, se plaint; mais sa voix impuissante, étouffée, ne peut se faire entendre. Il faut qu'il subisse une loi qui va l'anéantir... La concussion a levé le masque; elle ne connaît plus de bornes. Les entreprises augmentent, se multiplient; une société seule absorbe tout le commerce intérieur, extérieur, toute la substance du pays qu'elle dévore. Elle se joue de la vie des hommes. Les habitants, écrasés par des travaux excessifs, consomment en pure perte pour eux leurs forces, leur temps, leur jeunesse. L'agriculture languit, la population diminue, la guerre survient, et c'est la Grande Société qui, par des attentats utiles à ses intérêts seuls, fournit aux vues ambitieuses des Anglais le prétexte d'en allumer le flambeau. Une colonie épuisée n'en peut soutenir la fatigue et les frais.

« Les concussionnaires seuls ne se lassent point. Le péril du Canada, qui devient celui de l'État, ne change rien à leur système. Cette terre desséchée ne peut plus rien fournir à leur avidité. Eh bien! c'est aux richesses de l'État même qu'ils en veulent. Tout

est mis en œuvre pour voler le roi ; des moyens auxquels on ne peut donner de noms, parce que jusqu'à ce jour on n'en a pas eu l'idée. Enfin, chose inouïe, cette Société, juge et partie, se rend munitionnaire général ; c'est elle-même qui fait son prix. On trafique notre subsistance, notre vie. N'y a-t-il donc aucun remède à ce mal qui est extrême ? et faudra-t-il qu'un seul homme épuise les finances de la France, insulte à nos dangers et à notre misère, et compromette la gloire de la nation ? »

A la veille de quitter Carillon, Montcalm épanchait dans son *Journal* les mêmes imprécations. Le peuple, l'armée, officiers et soldats, n'étaient pas moins exaspérés que Moncalm, sans pouvoir plus que lui trouver de remède au mal.

Pour arrêter le torrent des abus, il aurait fallu ici une main de fer, fortement appuyée par le roi et ses ministres. Mais que pouvait le faible Vaudreuil contre le tout-puissant Bigot, soutenu par ses parents, à la cour, par Mme de Pompadour elle-même ?

Vaudreuil était obsédé et compromis par certains membres de sa propre famille. Son frère Rigaud, propriétaire du poste de la Baie-Verte, avait présenté à lui seul à l'intendance (1758) pour cinq cent mille livres de certificats de dépenses. Vaudreuil n'avait voulu signer cette année que pour cent mille écus de certificats. Montcalm, en rendant ce témoignage au gouverneur, lui lâche à la fin la flèche du Parthe : « Il se laissera gagner. »

Quand Vaudreuil apprenait les accusations que portait contre lui Montcalm, parce qu'il n'extirpait pas ces abus, il répondait : « Que n'arrête-t-il lui-

même le jeu effroyable auquel se livrent les officiers de son armée? » Si Vaudreuil ne fut pas enveloppé dans la condamnation qui frappa les plus grands coupables à leur retour en France, c'est que, comme Montcalm, il était resté pauvre au milieu de cette course effrénée à la fortune.

A Carillon, l'activité de l'armée ne s'était pas ralentie jusqu'à la levée du camp. Les courses à l'ennemi n'avaient pas fait trêve. Aux yeux des Anglais, le camp de Carillon devait ressembler à un de ces nids de guêpes assailli, dont les essaims exaspérés partent comme la foudre et vont piquer leurs dards de tous côtés. La seule énumération des partis lancés à la fin de la campagne est fabuleuse. Durant les trois dernières semaines d'octobre seulement, on compte l'expédition de M. de Langy au fond du lac Champlain; celle des sauvages domiciliés sur le corps de Bradstreet; celle de M. de Saint-Rome par le nord du lac George; celle d'Hotchig, le fameux chef népissing, qui va faire un prisonnier sous les murs même d'Albany; celle de M. de Florimond, qui surprend les traînards de l'armée d'Abercromby en retraite; celle de M. Marin vers le Massachusetts; celle de M. de Charly sur le camp déserté de William-Henry; celle de M. de Lapause pour en trouver les caches et en ramener les provisions et les munitions qu'on y avait découvertes.

« Il ne fera pas bon sous la toile dans un mois, » écrivait le 29 septembre M. Le Mercier au chevalier de Lévis. L'armée de Carillon y était encore la veille de la Toussaint. Il était tombé de la neige dès le 4 octobre, et l'hiver s'annonçait précoce. Sous les

nuages ternes qui planaient au-dessus du lac et s'enroulaient autour de la montagne du Serpent à sonnettes, passaient de longues bandes de barnaches et d'outardes, qui rasaient le promontoire, en jetant par intervalles leurs cris rauques auxquels répondaient les coups de fusil des chasseurs. Les sentinelles grelottaient sous les froides rafales qui balayaient les feuilles mortes ; et quand, le matin, le soldat sortait de sa tente ou de la caserne, il trouvait le sol couvert de givre et le bord du lac blanchi par une frange de glaçons. Un murmure de joie passa dans tous les rangs de l'armée quand, le jour de la Toussaint, le général annonça la levée du camp. La garnison de Carillon devait se composer de trois cents hommes de la ligne et de cent de la colonie, aux ordres du vigilant et brave d'Hébécourt, à qui échéait encore cette année ce poste avancé. M. de Lusignan commandait cent quatre-vingts hommes à Saint-Frédéric.

Dans la rade déserte de Québec, un dernier navire, *la Sérieuse*, attendait à l'ancre pour aller à tout risque porter en France les adieux des exilés, avant que les glaces de l'hiver les eussent séparés pour sept à huit mois du reste du monde. Le 14 novembre, Montcalm écrivait à sa femme : « Quoique nos troupes soient parties de meilleure heure, ma très chère et bien-aimée, qu'en 1755 et 1756, nous avons éprouvé, sur le lac Champlain, un coup de vent qui a dispersé notre flotte de bateaux comme ceux de Saint-Cloud. Cela a été suivi d'un froid qui nous a fait craindre de rester dans les glaces ; mais, Dieu merci, avec beaucoup de misères, d'embarras, tout

est rentré dans ses quartiers, et la misère oubliée. J'ai tâché de remédier, autant qu'il m'a été possible, au mal-être de l'officier et du soldat; il ne m'en coûte que quatre soldats et quelques frais d'équipage, mais l'objet n'en vaut pas la peine. Le chevalier de Lévis a couru personnellement quelque risque; pour moi, j'avais, au milieu de la tempête, le bateau qui portait César et sa fortune... En vérité, il semblait que mon bateau eût quelque avantage sur les autres. J'ai toujours été, malgré la violence du vent, et ai devancé de quarante-huit heures mon chevalier avec qui je suis parti; mais nous voici enfin tranquilles jusqu'en mai.

« Nous avons fait de notre mieux en 1756-1757-1758. Ainsi soit en 1759! Dieu aidant, si vous ne faites la paix en Europe... Je souhaite que mon fils se soit bien tiré, que le chevalier étudie bien, que mes filles se portent à merveille, ma mère et vous tous, ma très chère, que j'aime tendrement pour toujours... Quand irai-je en carrosse, au lieu de bateau et de traîneau, et quand vous verrai-je[1]? »

Montcalm avait hâte de quitter Montréal pour être débarrassé de la présence de Vaudreuil, et aussi pour retrouver le petit cercle de familles canadiennes qui l'avaient captivé; car, disait-il à Bourlamaque : « Je suis attaché sans réserve à toute la rue du Parloir. »

Il était de retour à Québec dans les derniers jours de décembre et recommençait ses promenades habituelles de la rue des Remparts à cette petite rue, où

[1] *Lettres à Mme la marquise de Montcalm et à M. de La Bourdonnaye.*

il oubliait une partie de ses déboires dans les amusements qu'il se reprochait parfois à lui-même, car ils ne seyaient ni à son âge ni à sa position, encore moins à l'heure présente. Il reprit en même temps avec son ami Lévis cette correspondance où, sans y songer, il a tracé un tableau si vivant de la société qui gravitait autour de lui.

Pendant que la grande société se livrait à tous les divertissements, le peuple mourait de froid autant que de faim. Le thermomètre était descendu à vingt-six degrés et demi, et le pont de glaces était pris devant Québec.

La conduite chrétienne et rangée du marquis et de la marquise de Vaudreuil à Montréal était une censure de ce qui se passait à Québec. Montcalm avait quelques remords de s'y voir compromis. Il n'aurait pas voulu donner cette arme à Vaudreuil. Celui-ci était alors occupé d'un plus grave sujet : il faisait faire le recensement de tous les hommes, depuis seize ans jusqu'à soixante, en état de porter les armes. Le gouvernement de Québec en compta sept mille cinq cent onze; celui de Montréal, six mille quatre cent cinq; et celui des Trois-Rivières, mille trois cent treize, formant un total de quinze mille deux cent vingt-neuf. Une levée de grains fut faite en même temps dans le gouvernement de Montréal. On espérait qu'elle rapporterait trente mille minots.

« On aura de la peine, remarque Lévis en constatant ce résultat, de pouvoir primer l'ennemi en campagne, faute de vivres. »

Les derniers bruits de fêtes échappés du palais de

l'intendant ne s'éteignirent qu'au bruit du canon. Cette société insensée, qui jusqu'aux derniers moments avait jeté un insolent défi à la misère publique, allait avoir un terrible réveil. Elle était restée aussi sourde aux leçons des événements qu'aux avertissements de l'Église.

L'évêque de Québec l'avait dénoncée par des mandements si énergiques, qu'ils avaient soulevé des protestations. Dans celui de cette année il empruntait des accents prophétiques :

« Ce qui doit nous faire craindre, disait-il, ce sont les divertissements profanes auxquels on s'est livré avec plus de fureur que jamais ; ce sont les excès intolérables dans les jeux de hasard, ces déguisements impies en dérision, ou pour mieux dire, en haine de la religion ; ce sont les crimes plus que jamais multipliés dans le cours de cet hiver. Voilà ce qui nous oblige à tout craindre et à vous annoncer que Dieu lui-même est irrité ; que sa main est levée pour nous frapper, et qu'en effet nous le méritons. Oui, nous le disons à la face des autels et dans l'amertume de notre cœur, ce n'est pas le nombre de nos ennemis, ce ne sont pas leurs efforts qui nous effrayent et qui nous font envisager les plus grands malheurs, tant pour l'État que pour la religion. Voilà la dix-huitième année révolue que le Seigneur nous a appelé, quoique indigne, à la conduite de ce vaste diocèse. Nous vous avons vus avec douleur souffrir souvent de la famine et de la maladie et presque toujours en guerre ; mais cette année nous paraît à tous égards la plus triste et la plus déplorable, parce que, en effet, vous êtes plus criminels. Avait-on

jamais entendu parler de tant de rapines honteuses? Avait-on vu dans cette colonie des maisons consacrées, pour ainsi dire, publiquement au crime? Avait-on vu tant d'abominations? Dans tous les États la contagion est presque générale[1]. »

Mgr de Pontbriand ne tarda pas à voir fondre sur son diocèse les fléaux qu'il avait prévus, et il en mourut de chagrin.

Après le départ de Bougainville, toute la population, dont le sort dépendait de son voyage, l'avait suivi en imagination, se demandant avec anxiété s'il éviterait les croisières anglaises et parviendrait en France. Son vaisseau faillit périr avant de prendre la haute mer et essuya une succession de tempêtes qui le mirent plusieurs fois à deux doigts de sa perte. Bougainville ne s'imaginait pas devenir le grand navigateur connu du monde entier quand il écrivait :

« Oh! qu'Horace avait raison de dire : *Illi robur et æs triplex, circa pectus erat*... Je serais bien tenté de pardonner à Énée les larmes qu'il verse dans les tempêtes. Un héros peut bien l'être et avoir peur de se noyer... O trois et quatre fois heureux le jardinier qui plante ses choux! car il a toujours un pied à terre, et l'autre n'en est éloigné que du fer d'une bêche.

[1] *Mandement du 18 avril 1789*. Montcalm se sentit piqué à la lecture de ce mandement. « Le saint évêque de Québec vient de donner un mandement pour ordonner des prières publiques et demander à Dieu notre conversion. Le saint évêque aurait dû se dispenser d'y parler des mascarades indécentes qu'il prétend y avoir eu cet hiver à Québec. Il aurait dû aussi entrer en moins de détails sur le danger où est la colonie. » (*Journal de Montcalm*).

« Le vendredi (1er décembre), l'équipage fit un vœu et se cotisa pour une messe solennelle à l'arrivée de la première terre, afin d'obtenir changement de temps. Qu'on juge, par cette démarche de cette gent indévote, combien notre situation était mauvaise. »

Une dernière tempête fut sur le point de briser le vaisseau sur les côtes de France.

« L'équipage, dit-il, voua d'aller processionnellement nu-pieds et en chemise entendre la messe déjà promise... à la première terre où le vaisseau aborderait[1]. »

On aperçut les côtes de France en face du port d'Ouessant. Le 22 décembre, deux jours après son arrivée à Paris, Bougainville écrivit à la marquise de Saint-Véran :

« Madame, M. le marquis de Montcalm, duquel je me suis séparé le 20 octobre, jouissait d'une très bonne santé... Dans ce moment où je ne me reconnais pas encore, je n'ai que le temps de vous faire part de l'extrême joie que j'ai de voir que tout le monde (et j'en ai déjà vu beaucoup, et à la cour et à la ville) rend justice à monsieur votre fils. Il est ici aimé, respecté ; il étonne même. Que je le voudrais à portée de jouir lui-même ici de sa réputation et de ses succès !... Je vais aujourd'hui m'établir à Versailles. J'y suivrai tout ce dont M. le marquis de Montcalm m'a chargé, et j'aurai l'honneur de vous instruire de tout aussitôt que je l'aurai. »

Le 16 janvier, il ajoutait :

« Depuis le moment de mon arrivée je n'ai pas

[1] Bougainville, *Journal de navigation de Québec en France.*

quitté Versailles, et j'y ai suivi avec toute la chaleur et la patience dont j'ai été capable les affaires tant publiques que particulières dont mes généraux m'ont chargé. »

Bougainville déploya tout le zèle dont il se targuait; mais il fut complètement berné à la cour, et il devait l'être avec les dispositions d'esprit qu'il y apportait. Au lieu d'un émissaire passionné et partisan comme lui, il aurait fallu un homme froid et impartial comme Lévis, ou du moins, puisque Lévis était indispensable au Canada, un homme de sa trempe, qui se fût mis au-dessus des querelles de partis pour n'envisager que le bien général. Bougainville songea avant tout à se faire l'avocat de l'armée au détriment de la colonie. Il commença par épouvanter la cour par l'exposé des dépenses et des concussions trop réelles qui s'y faisaient. La cour, qui ne cherchait qu'un prétexte pour abandonner le Canada, saisit avidement celui-ci. Qu'étaient-ce cependant que les dépenses? Qu'était-ce même que le péculat, quand il s'agissait de garder à la France un continent? Le budget de Mme de Pompadour était à lui seul plus considérable que celui du Canada[1].

Bougainville avait soumis aux ministres un exposé clair et concis, résumant les différents mémoires que

[1] Si on y comprend surtout ce qu'a coûté sa politique. L'Angleterre n'hésita pas à dépenser deux milliards de francs (quatre-vingt millions de livres sterling) pour l'acquisition du Canada. (*Lettre de lord Chesterfield*, 13 novembre 1762.) Il faut ajouter à ce chiffre les dépenses faites pour le même objet par chacune des colonies anglaises.

Montcalm l'avait chargé de présenter. Il faisait d'abord un parallèle entre les forces des deux parties belligérantes : d'un côté les Anglais, avec plus de trois cent cinquante lieues de côtes ouvertes aux secours d'Europe, allaient avoir sous les armes, au printemps, soixante à quatre-vingt mille hommes, dont vingt à trente mille de la vieille Angleterre, tous abondamment pourvus de munitions de bouche et de guerre ; de l'autre les Français, à peine accessibles par le Saint-Laurent, « avec trois mille quatre cents soldats de la ligne, douze cents de la marine, et au plus cinq à six mille miliciens » manquant de tout, même de poudre, « au point que si les Anglais viennent à Québec, on n'a pas de quoi tirer du canon six jours. »

Dans la seconde partie du mémoire, il exposait les besoins les plus impérieux pour continuer la guerre, recommandait l'incorporation de la milice dans l'armée régulière, et demandait au moins quinze cents hommes de recrues, en y comprenant des ingénieurs, des canonniers et des armuriers, avec autant de vivres et de munitions que possible. Enfin il suggérait, en prévision de l'abandon du Canada, un plan de retraite sur la Louisiane, pour conserver au moins un pied à terre en Amérique[1].

On répondit à ces demandes par des éloges et des compliments « aux braves soldats du Canada ». On prodigua les grades et de stériles honneurs. Bougainville eut des audiences du roi. Il se mit aux pieds

[1] *Collect. Lévis.* Bougainville, *Mémoires à la cour,* 12 janvier 1753.

de Mme de Pompadour ; mais il n'obtint aucun secours efficace.

Le ministre Berryer, ennuyé de ses sollicitations, lui adressa un jour cette incroyable boutade :

« Monsieur, quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries.

— On ne dira pas, du moins, que vous parlez comme un cheval, » répondit cavalièrement Bougainville.

Montcalm fut élevé au grade de lieutenant-général avec de beaux appointements, et décoré du cordon rouge ; Vaudreuil fut nommé grand-croix de Saint-Louis ; Lévis, maréchal de camp ; Bourlamaque et Senezergues, brigadiers ; Bougainville, colonel et chevalier de Saint-Louis. « On ne sait, disent les *Mémoires sur le Canada*, ce qui mérita au sieur de Bougainville le grade de colonel ; car il ne fit aucune action de remarque. On attribua son avancement à la faveur de Mme de Pompadour, ce qui tint lieu de mérite. »

La cour distribua beaucoup d'autres « grâces », fit un grand nombre de promotions ; mais elle oublia d'envoyer du pain aux colons affamés. On annonça un envoi de vingt-cinq mille quarts de farine et d'autant de lard ; mais tout se réduisit à six mille quarts, le reste était pour le compte de la Société. « Pour toutes troupes, on expédia trois cents hommes de recrues, quatre ingénieurs, vingt-quatre canonniers, ouvriers et armuriers, avec des armes et des munitions pour la campagne[1]. »

[1] *Lettres de la cour de Versailles. Bougainville à Montcalm*, p. 112.

Bougainville, grisé par les honneurs qu'il avait reçus, quitta Paris avec l'illusion d'un beau succès. De Blaye, où il s'était arrêté en se rendant à Bordeaux, il écrivit à Montcalm une lettre confidentielle chiffrée, où il lui annonçait le résultat de sa mission : « L'incorporation de la milice approuvée et recommandée, retraite à la Louisiane admirée, non acceptée... La magie des sauvages, leur caractère, celui des Canadiens, les âneries, jalousies, intérêts, friponneries bien développées. La cour furieuse de la dépense. Lettre forte à M. Bigot. M. Péan déconcerté[1]. M. Vaudreuil, connu sans talents, sera soutenu par la marine.

« Battez-vous jusqu'à extinction ; mais, si vous ne perdez pas tout, prétendez à tout ; vous êtes l'homme du jour... Doreil, arrivé un mois après moi, tout étant fini, est toujours le même, a eu la croix de Saint-Louis.

« Le roi nul ;. Mme la marquise toute-puissante, premier ministre. On lui avait dit que vous étiez trop vif ; j'ai détruit l'impression ; a toutes bontés pour moi.

« Toujours à la cour, j'ai peu vu les gens de Paris... Enfin ne perdez pas tout, et vous serez tout. Vous n'avez ni ennemi, ni même aucun jaloux... Je vous nommerais toute la France, si je voulais nommer toutes les personnes qui vous aiment et vous veulent maréchal de France. Les petits enfants savent votre nom, et le *Te Deum* chanté pour l'affaire de

[1] Le chevalier Péan avait passé en France l'automne précédent.

Carillon doit vous faire plaisir et aux troupes, car le roi dit dans sa lettre : *Mes braves soldats du Canada*...

« Le roi, en me faisant le même jour colonel et chevalier de Saint-Louis, a dit qu'il faisait là une chose extraordinaire, mais qu'il le faisait exprès. Vous portez bonheur à ce dont vous vous mêlez. »

Bougainville rédigea en même temps une autre lettre qui pouvait être communiquée au marquis de Vaudreuil.

Quant à son ami et son compagnon de jeux, M. Bigot, il aurait été rappelé immédiatement et mis en jugement, sans l'influence de M. de Puysieux et du maréchal d'Estrées, ses parents. M. Berryer envoya un commissaire, M. Querdisien-Trémais, examiner ses comptes, et lui écrivit : « On vous attribue directement d'avoir gêné le commerce dans le libre approvisionnement de la colonie. Le munitionnaire général s'est rendu maître de tout, et donne à tout le prix qu'il veut. Vous avez vous-même fait acheter pour le compte du roi, de la deuxième et troisième main, ce que vous auriez pu vous procurer de la première, à moitié meilleur marché. Vous avez fait la fortune des personnes qui ont des relations avec vous, par les intérêts que vous avez fait prendre dans ces achats et dans ces entreprises. Vous avez l'état le plus splendide et le plus grand jeu au milieu de la misère publique... Je vous prie de faire de très sérieuses réflexions sur la façon dont l'administration qui vous a été confiée a été conduite jusqu'à présent. Cela est plus important que peut-être vous ne le pensez... »

Le vaisseau du capitaine Canon, qui portait Bou-

gainville et convoyait la flotte du munitionnaire, fit une assez courte traversée, échappa aux poursuites des croiseurs anglais, mais fut retenu pendant dix-huit jours dans les brumes et les glaces du golfe. Avril, avec ses avalanches de pluie et de soleil, avec ses alternatives de giboulées et de chauds effluves, avait gonflé toutes les rivières et amené la débâcle du Saint-Laurent, pendant que les vaisseaux, impatiemment attendus, remontaient lentement le cours du fleuve. Enfin, le 10 mai, ils jetèrent l'ancre dans la rade de Québec. La nouvelle s'en répandit en quelques jours jusqu'à Montréal et Carillon. C'était le premier événement de cette fameuse campagne de 1759, dont le dernier devait changer la face du continent américain.

« Jamais joie ne fut plus générale, dit le capitaine de Foligné ; elle ranima le cœur de tout un peuple, qui, pendant le cours d'un hiver des plus durs, avait été réduit à un quarteron de pain et une demi-livre de cheval. »

Dans quelles dispositions d'esprit Montcalm reçut-il les messages de France? Il l'écrivait à sa femme peu de jours auparavant. « L'ennui ne tue pas, et je le vois bien ; ma santé a été médiocre cet hiver ; quelquefois mon estomac, fluxion sur un œil, mais ce n'a été que des misères. Je me flatte cependant de soutenir les fatigues d'une campagne où il y aura travail d'esprit et travail de corps. Je voudrais avoir un grain de foi suffisant pour multiplier les hommes et les vivres. Cependant j'espère en Dieu ; il a combattu pour moi le 8 juillet... Au reste, que sa volonté soit faite! Je mène ici une vie désagréable,

je me ruine. Et incertain toujours si les nouvelles de France me consoleront, je les attends avec autant d'effroi que d'impatience. Être huit mois sans en recevoir ! Et qui sait si nous en recevrons beaucoup cette année? Ah ! s'il m'arrive quelque récompense, et le triste avantage de figurer une ou deux fois par an dans les gazettes, que je l'achète cher !... On ne peut t'aimer plus tendrement, mon cœur ; et quand mon retour?... Le moment où je vous reverrai sera le plus beau de ma vie. »

L'impassible Lévis ne laissait paraître aucune de ces tristesses. L'extrémité du péril semblait, au contraire, le mettre en verve. C'est précisément à cette date qu'il priait sa grande amie et parente, la maréchale de Mirepoix, de lui choisir une femme si cela lui plaisait, quoiqu'il eût, dit-il, peu de goût pour le mariage.

« J'ai appris avec un très grand plaisir que vous m'aviez fait accorder le grade de maréchal de camp, ce qui me met à portée de prétendre à tout ; et je suis actuellement susceptible de plusieurs grâces, comme d'être lieutenant général, inspecteur, d'avoir un gouvernement et même d'être fait cordon bleu ; il y en a toujours eu dans ma famille, et malheureusement il n'y en avait plus. On pourrait bien s'aviser de me faire cordon rouge à la première occasion, sans que je le demande. Je vous supplie d'avance de prévenir les ministres que je n'en veux pas, parce que c'est comme une exclusion du cordon bleu. »

Au maréchal de Belle-Isle, Lévis annonçait avec une parfaite sûreté de coup d'œil :

« Quoiqu'il paraisse que nous allons être vivement attaqués, je ne crains pas que les ennemis

puissent nous réduire dans une seule campagne. Nous devons tout attendre de la valeur des troupes, de la bonne volonté des Canadiens et de la bonne disposition où les sauvages sont à notre égard. Je vis dans la meilleure intelligence avec MM. les marquis de Vaudreuil et de Montcalm ; ils font l'un et l'autre cas de mes avis. Je pense qu'il faudra nous défendre pied à pied et nous battre jusqu'à extinction. » .

Bougainville, en embrassant son général, espérait n'avoir à lui annoncer que des joies de famille ; mais, au moment de son départ, il avait appris la mort d'une de ses filles. Laquelle ? On n'avait pu le lui dire. « Je crois, écrivait le père désolé, que c'est la pauvre Mirette, qui me ressemblait et que j'aimais fort. »

Montcalm ne devait jamais éclaircir ce doute.

Le maréchal de Belle-Isle, dans la dépêche qu'il lui adressait, dissimulait mal son embarras en lui annonçant l'abandon de la France, que le petit nombre de troupes expédiées ne rendait que plus apparent.

« Outre, disait-il, qu'elles augmenteraient la disette des vivres, que vous n'avez que trop éprouvée jusqu'à présent, il serait fort à craindre qu'elles ne fussent interceptées par les Anglais dans le passage ; et comme le roi ne pourrait jamais vous envoyer des secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour vous en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables, pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans ce continent. »

« Le rouge ne vous monte-t-il pas au front en

lisant cette lettre, dit un écrivain français de nos jours, et croyez-vous qu'il ait pu se trouver, dans notre fier pays de France, un conseil de ministres pour la rédiger, un secrétaire d'Etat pour la signer[1]? »

« Comme il faut s'attendre, continuait Belle-Isle dans sa dépêche, que tout l'effort des Anglais va se porter sur le Canada, et qu'ils vous attaqueront par les différents côtés à la fois, il est nécessaire que vous borniez votre plan de défensive aux points les plus essentiels et les plus rapprochés, afin qu'étant rassemblés dans un plus petit espace de pays, vous soyez toujours à portée de vous entre-secourir, vous communiquer et vous soutenir.

« Il est de la dernière importance de conserver un pied dans le Canada, quelque médiocre qu'en soit l'espace que vous pourriez conserver; car, si nous l'avions une fois perdu en entier, il serait impossible de le ravoir.

« C'est pour remplir cet objet que le roi compte sur votre zèle, votre courage et votre opiniâtreté, et que vous mettrez en œuvre toute votre industrie, et que vous communiquerez les mêmes sentiments aux officiers principaux, et tous ensemble aux troupes qui sont sous vos ordres... J'ai répondu de vous au roi, et je suis bien assuré que vous ne me démentirez pas, et que pour le bien de l'État, la gloire de la nation et votre propre conservation, vous vous porterez aux plus grandes extrémités plutôt que de jamais subir des conditions aussi honteuses qu'on a faites à Louisbourg, dont vous effacerez le souvenir.

[1] X. Marmier, *Lettres sur l'Amérique.*

La confiance du roi est entière dans votre personne et toutes les qualités qu'il vous connaît. J'y ai bien confirmé Sa Majesté par les témoignages que je lui ai rendus. »

Dans la détresse où l'on était au Canada, qu'étaient-ce que les maigres approvisionnements qui accompagnaient les recrues amenées par Bougainville? Les vingt-trois navires arrivés à Québec n'avaient procuré que le tiers de ce qui avait été demandé. « Mais le peu est précieux à qui n'a rien, » répondait Montcalm au ministre. Et il concluait avec un courage qui ne devait pas se démentir : « J'ose répondre d'un entier dévouement à sauver cette malheureuse colonie ou à périr. » Le gouverneur protestait des mêmes sentiments et mandait à la cour que la colonie entière était prête à mourir les armes à la main. Il disait vrai ; car, malgré les vices de son administration, sa popularité était immense parmi les Canadiens, et il pouvait en obtenir tout ce qu'il voulait. Il était regardé avec raison comme le père du peuple. On savait qu'il était le seul de tous les gouvernants qui eût pris dans toutes les occasions la cause des colons, et que c'était en grande partie pour cela qu'il s'était attiré l'animadversion de l'armée. L'évêque et son clergé, dont l'influence était prépondérante, partageaient les mêmes sentiments. Mgr de Pontbriand et lui unirent leurs voix pour appeler aux armes. Tous les habitants devaient se tenir prêts à marcher au premier ordre avec leurs armes, leurs ustensiles et six jours de vivres. Un seul officier par compagnie devait rester à domicile avec les vieillards, les infirmes et les malades.

« Cette campagne, disait le gouverneur, donnera aux Canadiens grandement matière de se distinguer ; la confiance que j'ai en eux n'est point ignorée de Sa Majesté, que j'ai constamment informée de leurs services ; ainsi elle s'attend à ce qu'ils feront tous les efforts qu'elle peut espérer de ses plus fidèles sujets ; d'autant mieux qu'ils défendront leur religion, conserveront leurs femmes, leurs enfants, leurs biens et éviteront le cruel traitement que les Anglais leur préparent.

« De mon côté, ajoutait-il, je suis déterminé à ne consentir à aucune capitulation, convaincu des suites dangereuses qu'elle aurait pour tous les Canadiens. La chose est si certaine, qu'il serait incomparablement plus doux pour eux, leurs femmes et leurs enfants, d'être ensevelis sous les ruines de la colonie. »

Afin de connaître d'avance l'arrivée de la flotte anglaise, des sentinelles furent placées de pointe en pointe, depuis le bas du fleuve jusqu'à la Pointe-Lévis, avec ordre d'allumer des feux de signaux dès qu'elle apparaîtrait. Les habitants des paroisses des deux rives situées au-dessous de Québec devaient préparer des caches dans les bois, y bâtir des cabanes à la manière des sauvages pour abriter leurs femmes, leurs enfants, leurs malades, leurs bestiaux et même leur mobilier. Les curés avaient ordre, à l'approche de l'ennemi, d'enlever le saint Sacrement des églises, avec tous les vases sacrés et les objets précieux, de les transporter dans les lieux de refuge, et d'y continuer de remplir les offices de leur ministère auprès de leurs paroissiens.

La déportation des Acadiens, en 1755 ; l'enlèvement des habitants de l'île Royale et de l'île Saint-Jean qui venait d'avoir lieu ; l'incendie de toutes les habitations de ces îles ; celui de la côte de Gaspé jusqu'au Mont-Louis, d'où la flotte d'Amherst avait enlevé tous les habitants qui avaient pu être saisis : toutes ces drépédations faisaient craindre le même sort pour le reste du Canada. Les Canadiens se croyaient pris entre l'alternative ou de mourir en combattant ou d'être proscrits comme leurs frères de l'Acadie.

L'évêque de Québec, qui avait la réputation d'un saint et qu'on savait attaqué d'une maladie mortelle, avait publié un mandement qui avait été écouté comme le testament du vénérable prélat. Il ordonnait des prières publiques, et recommandait à ses diocésains de se battre avec la même vaillance que leurs pères. Ils accouraient en foule dans les églises, en attendant de courir sous les drapeaux.

Dès qu'on avait appris que les Anglais devaient envahir le Canada par trois côtés à la fois, en attaquant Québec à l'est, Carillon au sud et Niagara à l'ouest, on avait envoyé des ingénieurs mettre chacune de ces trois places dans le meilleur état de défense possible : Pontleroy à Québec, Desandrouins à Carillon, Pouchot à Niagara. Ce dernier avait ordre d'y relever de son commandement le capitaine Vassan.

Les séductions qu'exerçaient les Anglais dans l'ouest pour engager les tribus sauvages à se déclarer pour eux, ou du moins à rester neutres, avaient fait hâter le départ du capitaine Pouchot. Cet offi-

cier, qui prévoyait l'impossibilité de défendre le faible fort de Niagara contre les forces imposantes qu'il allait avoir à combattre, ne consentit à partir que sur les sollicitations réunies de Montcalm et de Vaudreuil. En prenant congé de Montcalm, Pouchot lui dit : « Mon général, il y a apparence que nous ne nous reverrons plus qu'en Angleterre. » Les deux soldats ne devaient jamais se revoir. Dans six mois Montcalm ne serait plus, et Pouchot, appelé après la guerre d'Amérique à se battre en Corse, irait tomber sous la balle d'un guérilla.

Il était parti de Montréal (27 mars) à l'époque la plus dangereuse de l'année, la fonte des glaces. Cent cinquante-sept Canadiens, aux ordres de M. de Repentigny, l'accompagnaient. « Les glaces, dit Pouchot, manquaient sous les pieds; plus de trente Canadiens s'enfoncèrent. Heureusement, en se retenant aux glaces, ils remontaient dessus. Il ne périt personne par une espèce de miracle. »

Cent cinquante Canadiens, commandés par M. Marin, et cent cinquante soldats de la ligne, aux ordres de M. de Villiers, les rejoignirent à la Pointe-au-Baril, trois lieues au-dessus de la Présentation, où le capitaine Pouchot hâtait l'achèvement de deux barques armées de dix canons, qu'on y avait commencées l'automne précédent, dans le but de reprendre la supériorité sur le lac Ontario. A Niagara, le commandant se trouva à la tête de sept cents hommes, avec lesquels il avait ordre de réparer le fort et d'observer les mouvements des ennemis. S'ils osaient se hasarder dans le Saint-Laurent sans l'attaquer, il devait tomber sur leurs derrières avec toutes les

forces réunies des différents postes échelonnés jusqu'aux Illinois, renforcés de tous les sauvages qui voudraient les suivre. On ne désespérait pas de rassembler à la tête du lac Ontario un effectif de trois mille hommes.

Le chevalier de La Corne commandait au pied du lac un poste d'observation de douze cents hommes, avec lequel il devait disputer le passage des Mille-Iles et tenir ensuite l'ennemi en échec aussi longtemps que possible, à la tête des rapides du Saint-Laurent.

Desandrouins était parti de Montréal un mois après Pouchot. Au fort Saint-Jean, il pressa la construction des quatre bateaux armés de canons, destinés à disputer aux Anglais la navigation du lac Champlain.

Lévis avait plus d'une fois attiré l'attention de Montcalm sur l'importance stratégique de l'île aux Noix, dans le cas d'une retraite de l'armée devant des forces supérieures. A quatre lieues au delà de Saint-Jean, « je reconnus, dit Desandrouins, suivant les ordres que j'en avais reçus de M. de Montcalm, la grande île aux Noix, qui est belle et bien boisée, et qui peut avoir de sept à huit cents toises de long sur cent cinquante de large. Elle est éloignée de cent toises de la côte est du lac, et de cent cinquante toises de celle de l'ouest. Les bords de cette île sont noyés actuellement; mais jamais l'eau n'arrive au milieu, qui est beaucoup plus élevé. »

Les observations de l'ingénieur Desandrouins confirmèrent Montcalm dans l'idée que lui avait inspirée Lévis de fortifier l'île aux Noix.

L'ouverture de la campagne amenait chaque jour des renforts à Carillon. M. de Langy venait d'arriver avec un parti de Canadiens et une centaine de sauvages. Les Anglais, toujours tardifs dans leurs mouvements, n'avaient pas encore pris pied à la tête du lac George. Desandrouins fut adjoint au parti de M. de Langy, fortifié d'une escouade de soldats aux ordres de M. de Louvicourt, commandant de l'artillerie, pour aller détruire ou emmener un grand nombre de berges et de bateaux qu'on y avait découverts.

Arrivé à la Chute, il fut impossible de faire avancer plus loin les sauvages, qui tinrent conseil sur conseil et s'amusèrent toute la journée « à tuer des loutres » le long de la rivière. Enfin le détachement franchit le lac, où il coula à fond une barque, brûla une grande quantité de rames et d'affûts, prit cinquante berges, vingt pierriers, beaucoup de fer et d'acier, enfin causa un dommage de plus de quarante mille livres, tout cela sous les yeux des éclaireurs ennemis. La hardiesse des Français ne se démentait pas sur ce champ de bataille, illustré par tant d'actes de bravoure. Les sauvages avaient découvert la piste d'un détachement de soldats anglais qu'ils n'avaient osé attaquer. Les Canadiens de Langy et les soldats de Louvicourt se mirent à leur poursuite, les cernèrent et les firent tous prisonniers, au nombre d'une quarantaine. Trois furent tués à la fin de l'action par les sauvages, malgré tous les efforts des Français.

L'arrivée de Bourlamaque, investi du commandement de l'armée de Carillon, forte de deux mille hommes, et dont l'arrière-garde faisait étape le long

du lac Champlain, accéléra les travaux de défense. Les ateliers furent organisés, et tous les bataillons de la ligne et de la milice fournirent des travailleurs. On y mettait la dernière main, quand arrivèrent les nouvelles de France apportées par Bougainville.

Québec paraissait le point le plus menacé. Bourlamaque reçut ordre de faire sauter les forts de Carillon et de Saint-Frédéric, si l'ennemi se présentait avec des forces trop considérables, et de se replier sur l'île aux Noix, où il devait sans délai faire commencer des retranchements.

A Québec, où les travaux de fortifications dirigés par Pontleroy avaient d'abord été poussés avec lenteur, la certitude d'une prochaine attaque avait mis toute la population sur pied. Soldats et citoyens, rivalisant de zèle, se mirent à l'ouvrage avec une furieuse activité. Du centre de la colonie où il se trouvait à Montréal, Montcalm suivait toutes les opérations, prêtant l'oreille à tous les bruits, prêt à se lancer, au premier signal, vers l'endroit où apparaîtrait la première des trois armées envahissantes.

II

SIÈGE DE QUÉBEC. — VICTOIRE DE MONTMORENCY

Le 16 février 1759, durant une de ces soirées froides et brumeuses qui pèsent habituellement sur la ville de Londres à cette époque de l'hiver, le général Wolfe était descendu à la résidence de William Pitt, qui venait de lui confier l'expédition prête à faire voile pour mettre le siège devant Québec. La veille de son départ, Pitt, qui voulait lui réitérer ses dernières instructions, l'avait prié à dîner en compagnie d'un seul autre convive, lord Temple. A la fin de la soirée, Wolfe, surexcité sans doute par ses propres pensées, par les grands intérêts en jeu et par la présence des deux hommes d'État avec qui il était en tête-à-tête, se laissa emporter à son impétuosité naturelle, et, quoiqu'il eût été très sobre de vin durant le repas, il finit par se livrer à d'étranges bravades. Il se leva, sortit son épée, en frappa du pommeau la table, la brandit en faisant le tour de la salle et en disant les grandes choses que cette épée allait accomplir. Les deux ministres restèrent confondus de cette sortie si inusitée chez un homme

de sens et de raison. Quand Wolfe fut parti, et que le bruit de sa voiture se perdit dans la rue, Pitt parut un instant ébranlé dans la haute opinion qu'il s'était faite du jeune général. Levant les yeux et les mains au ciel, et s'adressant ensuite à lord Temple :

« Grand Dieu ! s'écria-t-il, dire que j'ai confié le sort du pays et de mon administration à de telles mains ! »

Lord Mahon, qui rapporte cet incident dans son *Histoire d'Angleterre*, assure l'avoir appris de lord Grenville, son parent, homme doux et bienveillant, à qui lord Temple lui-même l'avait raconté... Ce trait, ajoute l'historien, confirme le propre témoignage de Wolfe, lequel avoue qu'il ne paraissait pas avec avantage dans les circonstances ordinaires de la vie. Parfois l'excès de la timidité fait tomber dans l'excès contraire ; aussi, conclut Mahon, faut-il être indulgent pour un écart momentané qui peut très bien s'allier avec une vraie habileté et un mérite réel.

Serait-ce la rumeur de cet incident qui aurait fait dire au duc de Newcastle, en présence de George II, que le nouveau général de Pitt était un fou enragé ?

« S'il est enragé, repartit le vieux roi, j'espère qu'il mordra quelques-uns de mes généraux. »

Quelques jours après son retour d'Amérique, Wolfe était allé prendre les eaux de Bath pour refaire sa santé plus que jamais compromise.

« Je me suis établi en face du square, écrivait-il à son père, pour avoir plus de tranquillité, plus d'air, et être plus près de la campagne. Les femmes n'ont rien de remarquable ici, les hommes non plus. Il

faut toutefois qu'un homme soit bien difficile à plaire pour ne pas trouver quelqu'un qui lui convienne. »

Wolfe ne tarda pas à aimer le séjour de Bath : c'est là, paraît-il, qu'il renouvela ses intimités avec Mlle Catherine Lowther. Il lui offrit sa main ; elle l'accepta. Elle lui donna son portrait, qu'il emporta en Amérique et qu'il porta sur lui jusqu'à la veille de sa mort.

Wolfe devait avoir sous ses ordres trois brigadiers : Monckton, Townshend et Murray. Chacun d'eux était plus âgé que lui, quoique dans la vigueur de la jeunesse. Pitt lui avait laissé le choix de ses principaux officiers ; mais Townshend, qui avait intrigué pour faire partie de l'expédition, lui avait été imposé. C'était un grand seigneur hautain, prétentieux, moqueur, passant une partie de son temps à faire la caricature de ses chefs. Il avait de la bravoure, du talent, ne manquait pas de bonnes qualités, mais se rangeait toujours du côté des mécontents. Walpole, dans ses Mémoires sur le règne de George III, prétend qu'il mit tout en œuvre pour traverser les plans de Wolfe. Monckton et Murray étaient d'un tout autre caractère. Monckton, esprit large, droit et modeste, passait pour un parfait gentilhomme. Il avait malheureusement joué un triste rôle lors de l'expulsion des Acadiens, en 1755. James Murray s'était attiré l'admiration et l'amitié de Wolfe par sa valeur et son activité au siège de Louisbourg. Il devint le second gouverneur anglais du Canada. Son plus bel éloge est dans la bouche des Canadiens français, à qui son nom est resté cher, malgré les temps difficiles qu'il eut à traverser. Un autre ami

de Wolfe, son premier officier d'état-major, le lieutenant-colonel Carleton, était destiné, après la conquête, à graver son souvenir en lettres d'or dans nos annales. Guy Carleton, plus tard lord Dorchester, sut si bien se faire aimer des Canadiens, les commanda avec tant de sagesse et de prudence, que l'Angleterre le nomma à quatre reprises différentes gouverneur du Canada.

Dans la soirée du 17 février, le vaisseau amiral *le Neptune*, de quatre-vingt-dix canons, sorti le même jour de Spithead, à la suite de la flotte anglaise, cinglait le long des côtes de l'Angleterre. Wolfe, debout sur le pont, cherchait à oublier la pensée du mal de mer qui commençait à le tourmenter, en regardant s'allumer l'un après l'autre les falots des navires qui bientôt étoilèrent tout l'horizon. Ce vaste armement : vingt-deux vaisseaux de ligne, cinq frégates, dix-neuf autres bâtiments de guerre et un nombre immense de transports, était aux ordres de l'invalide officier de trente-deux ans dont Pitt avait deviné le génie.

La destination de la flotte était Louisbourg ; mais, à son arrivée en face du Cap-Breton, elle trouva la rade fermée par des champs de glace, qui obligèrent l'amiral Saunders d'aller, en attendant qu'elle fût libre, chercher un refuge à Halifax. Deux autres escadres étaient parties d'Angleterre peu de jours auparavant : celle de l'amiral Holmes, en route pour New-York, d'où elle devait amener des renforts à Louisbourg ; celle de l'amiral Durell, qui venait croiser à l'entrée du Saint-Laurent, pour intercepter tout secours de France. Ce ne fut qu'au milieu de mai que la flotte put entrer dans le havre de Louisbourg.

A peine Wolfe y avait-il mis pied à terre, qu'il apprit la mort de son père.

« Je suis profondément affligé, écrivait-il à son oncle, qu'il n'ait pas été en mon pouvoir de l'assister dans sa maladie, et de consoler ma mère dans sa douleur. »

Dans la suite de la lettre où Wolfe annonça quel était son plan d'attaque sur Québec, on voit qu'il ne prévoyait pas la résistance qu'il allait y rencontrer, quoique peu de jours auparavant il eût écrit à Pitt que « au Canada chaque homme était soldat ».

« Nous avons ordre d'attaquer Québec : une très jolie opération. L'armée est de neuf mille hommes : dix bataillons, trois compagnies de grenadiers, quelques-unes de la marine,... et six des rangers de l'Amérique du Nord nouvellement levées, incomplètes et les plus mauvais soldats de l'univers. Les troupes régulières du Canada consistent en huit bataillons de vieille infanterie, environ quatre cents hommes par bataillon, et quatre compagnies de la marine ou troupes de la colonie, quarante hommes par compagnie. Ils peuvent réunir huit à dix mille Canadiens et peut-être mille Indiens. Comme ils sont attaqués du côté de Montréal par douze mille combattants effectifs, il faut absolument qu'ils divisent leurs forces ; mais, comme la perte de la capitale implique celle de la colonie, leur principale attention sera là. Par conséquent, je compte que nous trouverons à Québec six bataillons, quelques compagnies de la marine. quatre ou cinq mille Canadiens et quelques Indiens, en tout un nombre peu inférieur à celui de leur ennemi... La ville de Québec est pauvrement

fortifiée, mais le terrain autour est montagneux. Pour investir la place et couper toute communication avec la colonie, il sera nécessaire de faire camper notre droite sur la rivière Saint-Laurent, et notre gauche sur la rivière Saint-Charles. De la rivière Saint-Charles à Beauport, la communication devra être tenue ouverte par des postes et des redoutes fortement retranchés.

« L'ennemi peut passer cette rivière à marée basse, et il sera à propos de nous établir avec de petits postes retranchés, depuis la Pointe-Lévis jusqu'à la Chaudière. Ce sera l'affaire de nos forces navales de nous rendre maîtres de la rivière tant au-dessus qu'au-dessous de la ville. Si je trouve que l'ennemi est fort audacieux et bien commandé, je procéderai avec la dernière précaution et circonspection pour donner le temps à M. Amherst de faire usage de sa supériorité. S'ils sont timides, faibles et ignorants, nous les pousserons avec plus de vivacité, afin de pouvoir, avant que l'été soit fini, venir en aide au général en chef. Je compte que nous aurons un vif engagement au passage de la rivière Saint-Charles, à moins que nous puissions faire monter à la dérobée un détachement en haut de la rivière et le débarquer trois, quatre, cinq milles ou plus au-dessus de la ville, et avoir le temps de nous y retrancher si fortement qu'ils n'oseront nous attaquer[1]. »

Des brumes presque continuelles retardèrent la flotte à Louisbourg. Enfin, le 6 juin, les derniers transports levèrent l'ancre. Pendant qu'ils cinglaient

[1] Wright, *Life of Wolfe*, pp. 497 et suiv.

hors de la rade, les soldats attroupés sur le pont faisaient retentir les rochers voisins de leurs cris de joie; les officiers, non moins enthousiastes, échangeaient des santés entre eux en saluant d'avance « les couleurs britanniques sur tous les forts, ports et garnisons de l'Amérique[1] ».

Le 11, du haut des falaises de Gaspé, les sentinelles françaises reconnurent l'escadre aux blancheurs lointaines qui éclairaient l'horizon. Avant la fin du jour, les innombrables navires aux ailes éployées comme des vautours doublèrent le cap des Rosiers.

L'avant-garde, composée des dix vaisseaux de l'amiral Durell, venait alors de jeter l'ancre au mouillage de la Prairie, entre l'île aux Coudres et les Éboulements. Durell n'avait réussi à capturer que trois navires et quelques chargements de provisions.

Il avait à son bord un pilote français appartenant à une ancienne et honorable famille du Canada, dont le nom est resté flétri comme celui d'un traître. Jean-Denis de Vitré avait été pris en mer, et, s'il faut en croire son propre témoignage, forcé, sous peine de mort, de diriger l'escadre. Au reste, il n'était pas le seul à subir cette dure nécessité; car, en entrant dans le fleuve, l'amiral avait arboré le pavillon français et fait les signaux d'usage pour appeler les pilotes. Ceux-ci avaient aussitôt lancé leurs chaloupes à la mer et ne s'étaient aperçus de leur méprise que lorsque, montés sur les navires, ils avaient été faits prisonniers.

[1] *Knox's Journal*, p. 279.

A 7 heures du soir, le 22 mai, Montcalm était descendu à son hôtel de la rue des Remparts, harassé d'une marche de soixante lieues qu'il venait de faire tout d'une haleine, et irrité plus que jamais contre Vaudreuil, qui l'avait retenu malgré lui à Montréal, jusqu'à l'arrivée des dernières dépêches de la cour. « Il eut sur-le-champ une conférence avec l'intendant, dont il résulta qu'il n'y avait rien de prêt[1]. »

Dès l'automne de 1757, Montcalm avait fait, comme on l'a vu, en prévision d'un siège, l'inspection des environs de Québec, des deux côtés du fleuve jusqu'au cap Tourmente, car les fortifications de la ville n'étaient pas même « à l'abri d'un coup de main ». Sa situation, dit-il, « aurait dû inspirer à tout autre ingénieur que M. de Léry des ressources admirables pour en faire une bonne place; mais il semble qu'il s'est attaché, en dépensant des sommes immenses, à détruire les avantages que la nature avait prodigués à sa situation. »

Les remparts du côté de la campagne n'étaient formés « que d'un très faible mur » sans parapets, sans un seul canon qui pût battre la plaine. On n'avait pas même songé à les protéger à l'extérieur par des ouvrages avancés. Le plan de Montcalm avait été dès lors d'empêcher une descente de l'ennemi au seul endroit qui lui paraissait accessible, la côte de

[1] *Journal de Montcalm*. Montcalm en rejette à tort la faute sur Vaudreuil et en appelle aux témoignages de l'ingénieur Pontleroy, « qui, dit-il, n'a rencontré que des obstacles. » Or Pontleroy dit lui-même : « Le marquis de Vaudreuil m'a laissé le maître de faire ce que je jugerais nécessaire. Je vais, ajoute-t-il à M. de Moras, faire travailler à l'indispensable en attendant vos ordres. » (*Lettre au ministre*, 15 mai 1758.)

Beauport, où la rive nord s'allonge en pente douce, coupée à droite par la rivière Saint-Charles, à gauche par la rivière et la chute de Montmorency, d'y masser ses troupes et d'y établir un camp retranché.

Vaudreuil avait écrit à peu près dans le même sens au ministre, le 1er avril précédent :

« Suivant ce que j'aurai, tant en troupes, milices, sauvages et gens de mer, je ferai mes dispositions, soit pour m'opposer à une descente de l'ennemi à l'île d'Orléans, ou pour me réduire à l'attendre au passage de la rivière de Montmorency jusqu'à Québec, et depuis Québec jusqu'à la rivière du Carrouge...

« Quelques efforts que fassent les Anglais, je me flatte... que la valeur des troupes, les intérêts personnels des colons, leur attachement au roi, le nombre de sauvages que nous aurons, toutes ces forces réunies et animées du même désir, rendront la conquête de cette colonie bien difficile, pour ne pas dire impossible. »

Le 8 mai suivant, Vaudreuil ajoutait :

« Quelque triste et critique que soit notre situation, je n'ai pas moins de confiance en mes dispositions pour faire face à l'ennemi de tout côté, autant que nos moyens peuvent le permettre. Le zèle dont je suis animé pour le service du roi me fera toujours surmonter les plus grands obstacles. Je prends les plus justes mesures pour bien recevoir l'ennemi, quelque part qu'il veuille nous attaquer.

« Permettez, monseigneur, que je vous supplie de vouloir bien assurer Sa Majesté qu'à quelque dure extrémité que je puisse être réduit, mon zèle sera aussi ardent qu'infatigable ; que je ferai jusqu'à l'im-

possible pour que nos ennemis ne fassent aucun progrès nulle part, ou pour du moins le leur faire acheter extrêmement cher. »

Si Vaudreuil ne gardait pas devant l'ennemi la résolution qu'il avait dans son cabinet, il est certain du moins qu'il exprimait celle de la colonie entière.

Le lendemain de son arrivée, Montcalm convoqua au palais de l'intendant tous les capitaines de frégates et de navires, avec les officiers du port. A leur tête, on remarquait le capitaine Vauquelin, le héros de Louisbourg, aussi habile dans les conseils qu'intrépide au combat.

Là aussi se trouvait le vieux capitaine connu de tout le monde sous le nom du *bonhomme* Pellegrin, un peu sourd, mais encore actif et d'une expérience consommée. C'était lui qui avait servi de pilote à l'escadre sur laquelle étaient venus Montcalm et son corps de troupes. Toujours en mer depuis lors, il était devenu l'homme de confiance de tous les officiers, qui le chargeaient de leurs messages pour leurs familles, et qui en recevaient les réponses à son retour.

A la première demande qui fut faite par le général dans le conseil, tous décidèrent d'un commun accord de mettre trois cents matelots à la disposition du génie pour travailler aux lignes de défense tracées le long de la rivière Saint-Charles. Le capitaine Duclos se chargea de construire une batterie flottante, des carcassières et des bateaux armés chacun d'une pièce de canon. Quatorze cents marins feraient le service de cette petite flotte.

Il fut proposé de fermer le chenal le plus étroit du fleuve, celui de la Traverse, entre l'île d'Orléans

et l'île Madame, en y coulant bas dix des plus gros navires, et d'ériger aux environs deux batteries, l'une au cap Tourmente, l'autre au cap Brûlé; mais ni l'un ni l'autre de ces projets ne fut exécuté, parce que le capitaine Pellegrin, ayant été envoyé peu de jours après sonder le chenal de la Traverse, l'avait trouvé bien plus large qu'on ne le disait.

Le même jour, Montcalm écrivit au chevalier de Lévis :

« Nous venons d'apprendre par deux capitaines marchands qu'ils ont vu à Saint-Barnabé sept ou dix vaisseaux. Ce pourrait être l'avant-garde des Anglais. Cependant on n'a point fait de signaux, et nous n'avons point d'avis; ce qui m'empêche, vu la nécessité de ménager nos vivres, de faire avancer nos bataillons. Mais faites-les tenir prêts, car avant vingt-quatre heures vous recevrez peut-être un second courrier pour les mettre en mouvement. M. Rigaud aura la bonté de faire tenir prêts les Canadiens que M. de Vaudreuil destine à la défense de cette partie. J'envoie des ordres pour que le bataillon de Languedoc marche...

« Je compte M. le marquis de Vaudreuil parti; s'il ne l'est pas, vous lui communiquerez ma lettre. »

Vaudreuil était en marche, et Lévis devait le suivre de près.

Le soir du même jour, à minuit, toute la rive droite du Saint-Laurent fut illuminée de cap en cap jusqu'à Québec, d'où l'on répondit par les signaux convenus. Un courrier dépêché de la baie Saint-Paul apprit en même temps l'arrivée de l'avant-garde anglaise au mouillage de l'île aux Coudres.

Les derniers doutes étaient dissipés. Les optimistes, comme il s'en trouve toujours, s'étaient flattés que la flotte anglaise ne pourrait franchir les difficultés de navigation qu'elle rencontrerait dans le fleuve. L'escadre de l'amiral Walker s'était perdue, de leur vivant même, sur les rochers des Sept-Iles. Il fallut bien se rendre à l'évidence.

Une agitation et une activité fiévreuses régnaient dans la ville et dans les campagnes, d'où affluait vers la capitale la population en armes.

Un dernier billet de Montcalm trouva Lévis en route pour Québec.

Les troupes furent campées, à mesure qu'elles arrivaient, en arrière de l'Hôpital général, sur la rive droite de la rivière Saint-Charles, où elles furent employées d'abord à terminer cette ligne de défense, qui devait servir de retraite à l'armée au cas où elle serait forcée dans ses retranchements de Beauport. Le colonel de Bougainville se porta en avant avec les compagnies de grenadiers placées sous ses ordres, et les échelonna depuis la rive gauche de la rivière Saint-Charles jusqu'au ruisseau de Beauport, pour y travailler au camp retranché. Le nombre des travailleurs augmentait chaque jour par la rentrée des miliciens, qui accouraient en plus grand nombre qu'on n'avait osé l'espérer.

« On vit arriver au camp des vieillards de quatre-vingts ans et des enfants de douze à treize ans, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge[1]. »

[1] *Extrait du journal tenu à l'armée que commandait feu M. de Montcalm, lieutenant-général.*

Montcalm s'était senti soulagé en serrant la main à son cher chevalier, tant il avait de confiance dans son expérience militaire. Sa présence lui rendait moins importune celle du marquis de Vaudreuil.

Lévis, au reste, toujours en bons termes avec le gouverneur, adoucissait avec autant de tact que de prudence les rapports des deux ennemis. Montcalm et lui étaient montés à cheval dès le moment de leur réunion, et suivis de Pontleroy, avec quelques autres officiers du génie, ils avaient parcouru toute la rive du fleuve jusqu'au saut de Montmorency, et avaient fixé l'emplacement des batteries et des redoutes à construire de distance en distance.

M. Jacquot de Fiedmont se chargea de fortifier les têtes de ponts de la rivière Saint-Charles, pendant qu'un autre ingénieur, M. de Caire, arrivé de France depuis peu de jours, surveillait les travaux qui se poursuivaient le long de cette rivière. Deux autres ponts furent construits à son entrée et défendus par des ouvrages couronnés. On y éleva aussi, sur deux navires coulés à fond, deux batteries de dix pièces de canon. Enfin l'embouchure fut fermée par une forte estacade. Le palais de l'intendance allait être entouré d'une double enceinte de palissades, et le quai construit en face, armé de plusieurs pièces de campagne. Autour de la base du cap régnaient quatre grandes batteries, que le chevalier de Bernetz, nommé second commandant de la ville, faisait perfectionner. Une partie de ces batteries donnait sur la rade, le reste sur le cours du fleuve. Tous les édifices qui pouvaient en gêner le feu étaient démolis, tandis qu'on bouchait toutes les ouvertures

des maisons adossées au cap, et qu'on barrait toutes les rues montant à la haute ville, hormis celle du Palais. A partir de ce dernier endroit, le sommet du promontoire, dont les fortifications n'étaient pas terminées, fut couronné de palissades crénelées de trois en trois pieds, se prolongeant jusqu'au delà de la porte de la basse ville, et les différentes batteries réparées ou munies de nouvelles pièces d'artillerie. Deux batteries à barbettes, placées dans la côte de la basse ville, en défendaient l'accès. Le palais épiscopal avait été abandonné par l'évêque pour servir de redoute.

Durant cet intervalle, on voyait s'élever comme par enchantement, sur la côte de Beauport, les lignes du camp retranché. « Jamais, dit le capitaine de Foligné, ouvrages ne s'élevèrent plus vivement; de sorte que nos généraux avaient la satisfaction de se voir bientôt en état de recevoir les ennemis. »

Le capitaine Duclos reçut le commandement de la batterie flottante nommée *le Diable*, dont il avait donné le plan et surveillé la construction. Elle était de forme hexagonale, et ne tirait que trois ou quatre pieds d'eau, quoiqu'elle portât douze pièces de canon de gros calibre. Huit brûlots et cent vingt cajeux, chargés de matière combustible, devaient être lancés sur la flotte ennemie dès qu'elle paraîtrait devant la rade. Les navires chargés de vivres reçurent l'ordre de monter aux Trois-Rivières, d'où l'armée tirerait ses approvisionnements. Les deux frégates du roi, mouillées à l'anse des Mères, à une demi-lieue de Québec, y empêcheraient une descente. M. de La Ro-



Hôtel de Montcalm, rue des Remparts, à Québec.

chebeaucour formait un petit corps de cavalerie de deux cents hommes pour se porter aux endroits les plus menacés.

Montcalm, qui, malgré des occupations sans nombre, dictait ou écrivait lui-même son *Journal*, y mêlait des réflexions mordantes comme celle-ci :

« Les voitures manquent pour les fortifications, mais non pour voiturer les matériaux nécessaires pour faire une casemate chez Mme Péan. Quelque tragique que puisse et doive être le dénouement de tout ceci, on ne peut s'empêcher de rire. »

A la première visite de Vaudreuil aux travaux du camp retranché, il remarque ironiquement :

« M. le marquis de Vaudreuil, gouverneur général, et en cette qualité général de l'armée, a fait sa première tournée; il faut bien que la jeunesse s'instruise. Comme il n'avait jamais vu ni camp ni ouvrage, tout lui a paru aussi nouveau qu'amusant. Il a fait des questions singulières. Qu'on s'imagine un aveugle à qui l'on donne la vue. »

Une nouvelle source de discorde avait surgi depuis la verte réprimande que le ministre Berryer avait adressée à l'intendant. Bigot s'était senti desservi par Bougainville et faisait retomber sa colère sur ses amis aussi bien que sur lui. Le conseil était le principal théâtre où éclataient ces animosités. On s'y livrait à des altercations et à des violences qui obligeaient parfois à lever les séances.

L'intendant et le munitionnaire Cadet étaient allés s'établir à Beauport, d'où ils présidaient à l'approvisionnement de l'armée. Le peuple était dès lors réduit à deux onces de pain par jour; une partie

n'en avait même pas, et des familles mouraient d'inanition[1].

La Grande Société n'en vivait pas moins dans le luxe et l'abondance. Cadet faisait jeter le grain à des milliers de volailles destinées à sa table et à celle de ses amis.

L'amiral Durell avait trouvé l'île aux Coudres déserte : les habitants l'avaient abandonnée à l'apparition des voiles anglaises, par l'ordre de M. de Vaudreuil, et s'étaient retirés dans les bois de la baie Saint-Paul. L'amiral établit un camp sur les plateaux cultivés de l'île et y fit descendre une partie des troupes, pour les reposer des fatigues de la mer.

Une inspection de l'île d'Orléans, faite par Bougainville et Pontleroy, avait démontré l'impossibilité de protéger cette île contre une descente de l'ennemi, et ordre avait été donné aux habitants de l'évacuer. M. de Courtemanche s'y rendit avec cinq cents Canadiens et un parti de sauvages, pour dresser une embuscade et tenter de faire quelques prisonniers.

Des vents de nord-est très fréquents avaient favorisé la marche de la flotte anglaise : le 23 juin, elle était ancrée au pied des hautes montagnes de la baie Saint-Paul.

L'amiral Saunders était occupé en ce moment à faire sonder le dangereux passage de la Traverse, réputé infranchissable pour les grands vaisseaux de guerre, et d'où les Français avaient fait enlever les bouées et renverser les amers placés sur les rivages.

[1] L'armée, qui avait la ration régulière, était moins à plaindre que le peuple. De là le dicton : « Les habitants mangent maigre, les soldats mangent gras. »

« A 3 heures après-midi, le 25, raconte le capitaine Knox, un pilote français fut embarqué à bord de chacun des transports. Celui qui échut au *Good-Will* s'exclamait de la façon la plus extravagante, nous faisant entendre que c'était bien contre sa volonté qu'il était devenu pilote anglais. Le pauvre homme, s'exprimant avec une grande liberté, disait que sans doute quelques-uns des vaisseaux retourneraient en Angleterre, mais qu'ils auraient une triste histoire à raconter, parce que le Canada allait être la tombe de toute l'armée. Il espérait que dans peu il verrait les murs de Québec ornés de chevelures anglaises. N'eût été l'ordre de l'amiral de ne lui faire aucun mal, il aurait certainement été jeté pardessus bord. »

La traversée fut franchie sans incident.

« A l'île d'Orléans, continue Knox, nous avons devant nous une contrée claire et ouverte, parsemée de villages et d'églises innombrables. Vues de nos navires, les maisons blanchies à la chaux ont un air propret et élégant. »

A mesure que le capitaine Knox avançait, son admiration devenait plus vive. Quand, le matin du 26, le *Good-Will* jeta l'ancre devant la paroisse de Saint-Laurent, il écrivit sur son carnet :

« Ici, nous jouissons de l'aspect le plus agréable d'une contrée de tous côtés charmante : moulins à vent, moulins à eau, églises, chapelles, rangées de fermes toutes bâties en pierre et couvertes les unes en bois, les autres en chaume ; les terres paraissent partout bien cultivées, et à l'aide de ma lunette je puis distinguer qu'elles sont semées en chanvre, blé,

orge, pois, etc., et que les propriétés sont fermées de clôtures en bois. Aujourd'hui la température est agréablement chaude ; de légères vapeurs flottent çà et là sur les hauteurs, mais sur la rivière l'atmosphère est claire et pure.

« Pendant que nous montions à la voile, nous avons eu, au tournant du fleuve, une vue passagère de l'étonnante curiosité appelée la chute de Montmorency, dont j'espère, avant la fin de la campagne, donner à loisir une description. »

L'embuscade tendue par M. de Courtemanche à l'extrémité inférieure de l'île d'Orléans n'avait pas eu le succès qu'on en attendait, parce que, malgré ses recommandations, les sauvages s'étaient montrés trop tôt au moment où plusieurs berges anglaises s'approchaient du rivage. Une seule put être prise, avec quelques prisonniers.

Le 26, au coucher du soleil, le lieutenant Meech, avec quarante rangers, fit une première reconnaissance dans l'île. La croyant déserte, il s'engagea imprudemment dans un bois, où il tomba sur un parti de Canadiens qu'il crut occupés à faire une cache. C'était l'arrière-garde de M. de Courtemanche restée en observation, qui se mit à leur poursuite et fut sur la point de les envelopper. Meech n'eut que le temps de se jeter avec ses rangers dans une maison, sans même oser dans sa fuite ramasser un de ses hommes frappé d'une balle. Il s'y tint barricadé jusqu'au jour. L'armée débarqua sans obstacles.

Le lendemain, au soleil levant, par une journée claire comme celle de la veille, Wolfe prit avec lui l'ingénieur en chef Mackeller, se fit escorter par

quelques troupes légères, et remonta le fleuve jusqu'à l'extrémité de l'île d'Orléans, où il mit pied à terre. Il n'a pas écrit, mais il est facile de deviner quelle fut sa première impression. Il avait devant lui un des plus beaux points de vue et une des positions stratégiques les mieux choisies de l'Amérique du Nord : à sa droite, la rivière et la cascade de Montmorency, formant une ligne de défense naturelle ; à sa gauche, les falaises escarpées de Lévis ; en face, à une lieue de distance, s'avançant comme la proue d'un immense navire, le promontoire de Québec dominant les deux rives. Il distinguait parfaitement les lignes du camp retranché, se prolongeant en zigzags avec leurs batteries et leurs redans, depuis les cimes du Montmorency jusqu'à la rivière Saint-Charles ; et en arrière de cette première ligne, tout le long du coteau, la double rangée de jolies maisons blanches bordant le chemin. Il ne savait pas encore que le groupe de tentes qu'il apercevait sur son extrême droite était le camp de son plus habile ennemi, le chevalier de Lévis, avec les meilleures troupes régulières et ces fameux coureurs des bois de Montréal, redoutés de ses soldats presque autant que les sauvages ; qu'au centre de cette côte, le manoir seigneurial de Salaberry, entouré d'une multitude de tentes, était le quartier général de Montcalm ; et que plus loin, vers la Canardière, se trouvait celui de Bougainville, qu'allait bientôt occuper le marquis de Vaudreuil. Sur toute l'étendue de cette côte, il voyait les lignes blanches des régiments français et celles des troupes coloniales, qui allaient prendre leurs positions respectives. A l'entrée de la rivière Saint-Charles lui

apparaissaient les lignes confuses des ponts fortifiés, et au loin, dans la vallée, le clocher à peine visible de l'Hôpital général. A l'aide du plan de Québec, déroulé devant lui, il pouvait déterminer la position des principaux édifices de la ville, dont les flèches et les toitures dominaient les remparts : le séminaire et l'Hôtel-Dieu au bord du cap, la cathédrale, le collège des jésuites, les monastères des Ursulines et des Récollets disposés au centre en quadrilatère irrégulier ; sur la gauche, et couronnant le précipice, le château Saint-Louis vu de profil. Les deux grands bouquets d'arbres surgissant du milieu des toits indiquaient les jardins du séminaire et du collège.

Autour des crêtes palissadées de la montagne s'alignaient les batteries du château Saint-Louis, du séminaire, de l'hôpital; et au-dessous, allongeant leurs gueules à fleur d'eau, les batteries Saint-Charles, Dauphine, Royale et de Construction. Mais ce qu'il ne pouvait voir du point où il était, ce que lui cachait le cap Diamant qui fermait l'horizon à l'ouest, c'étaient les deux chaînes de rochers à pic entre lesquelles, à partir d'une distance de plusieurs lieues, le fleuve se fraye un passage. Sans les avoir vues, il savait, par es rapports les plus positifs, que du côté nord jusqu'au cap Rouge, trois lieues plus haut, la falaise est à peu près inabordable ; que, dans les rares endroits où elle est accessible, elle peut être facilement défendue par de petits corps d'armée, et qu'au delà la rivière du cap Rouge forme, par ses rives encaissées, un obstacle non moins difficile que celui de la rivière Montmorency. Aussi cette position n'entrait-elle dans ses plans d'attaque que comme un dernier

moyen auquel il ne devait pas songer qu'après avoir épuisé tous les autres.

Quand il eut examiné attentivement les positions formidables occupées par son ennemi, qu'il eut reconnu tous les obstacles que la nature y avait accumulés, tous ceux que des généraux habiles y avaient ajoutés et y ajouteraient encore, un sentiment de défiance s'empara de lui. Il comprit que, de loin, il ne s'était pas rendu compte des difficultés qui l'attendaient.

Si du moins les douze mille hommes qui s'avançaient contre Carillon avaient été commandés par un général aussi entreprenant qu'il l'était lui-même, il aurait pû espérer faire à temps sa jonction avec lui. C'eût été la meilleure chance de succès ; mais il connaissait trop bien le caractère d'Amherst, il avait trop souffert de ses lenteurs avant et après le siège de Louisbourg pour ne pas prévoir que ce général n'avancerait qu'à pas de tortue, et que la campagne serait finie avant qu'il eût descendu le Richelieu, d'autant plus que la tactique toute de prudence et de temporisation suivie par Montcalm lui disait d'avance quelle serait celle de Bourlamaque. Cette première impression avait suffi pour le désillusionner et renverser ses projets ; et, comme si la nature avait voulu refléter les nuages qui montaient dans sa pensée, le ciel si pur à l'aurore s'assombrit, un orage se forma au-dessus du cap Diamant, s'étendit sur les deux rives, éclata dans l'après-midi en pluie torrentielle accompagnée d'éclairs, de tonnerre et d'un vent qui fit chasser la flotte sur ses ancres, plusieurs des transports, des bateaux et des berges furent jetés au

rivage et mis en pièces. Heureusement pour les ennemis que cette tempête s'évanouit aussi vite qu'elle était venue, et qu'elle fit place à une nuit calme et sereine.

Wolfe, s'étant vu obligé de renoncer à une descente à Beauport, avait tourné son attention du côté de la rive sud, par où il pouvait s'approcher de Québec. Quelle résistance Montcalm lui opposerait-il sur les hauteurs de Lévis? Il l'ignorait encore; mais elle ne lui paraissait pas devoir être bien forte, car il n'avait remarqué de ce côté ni travaux de fortifications ni mouvement de troupes.

On voit encore aujourd'hui, en face du village de Saint-Laurent, la petite église de Beaumont, conservée telle qu'elle était à la date du siège de Québec. Le 29, à 5 heures du soir, l'infanterie légère, les rangers, un régiment et un corps d'Écossais avaient été transportés de l'île d'Orléans à la rive sud, et s'étaient emparés sans résistance du village et de l'église de Beaumont. La marée se trouvant trop basse, le reste de la brigade destiné à faire cette opération, sous les ordres de Monckton, ne put être traversé et fut obligé de passer la nuit au bivouac sur le bord de la grève, grelottant de froid; car à la chaleur du jour avait succédé un vent du nord si vif, qu'il gela en quelques endroits.

A 7 heures du matin, pendant que les troupes légères escarmouchaient avec un parti de Canadiens qu'elles refoulèrent jusqu'au bord du bois, Monckton mit pied à terre avec ses troupes et gravit les étroits sentiers bordés de broussailles qui conduisaient à l'église. Son premier soin fut de faire afficher sur

le portail une proclamation rédigée par le général Wolfe.

Cette proclamation était un appel très habile adressé aux Canadiens. Après leur avoir parlé des forces irrésistibles qu'il avait conduites jusqu'au cœur de leur pays, auxquelles allaient se joindre celles qui s'avançaient par le lac Champlain, il leur disait que l'Angleterre n'en voulait qu'à la France, qu'elle ne faisait pas la guerre au peuple industrieux du Canada, ni à sa religion, ni aux femmes ni aux enfants sans défense ; que les habitants pouvaient rester sans crainte sur leurs terres et rentrer dans leurs maisons ; qu'en retour de cet inestimable bienfait il espérait que les Canadiens ne se mêleraient pas au conflit engagé entre les deux couronnes ; mais que, s'ils osaient prendre les armes, ils verraient leurs moissons dévastées, leurs habitations réduites en cendres, leurs églises profanées par ses soldats exaspérés ; que la seule issue par laquelle ils pouvaient recevoir des secours était fermée par une flotte formidable, et que durant l'hiver ils seraient en proie à toutes les horreurs de la famine. Il terminait en disant que la France, impuissante à secourir le Canada, avait déserté sa propre cause ; que les troupes qu'elle avait envoyées n'avaient été entretenues qu'en faisant peser sur le Canada tout le poids d'une oppression sans frein ni loi.

Wolfe ne disait que trop vrai ; cependant pas un Canadien ne parla de se rendre. Ils ne comptaient plus leurs sacrifices, s'obstinant à rester attachés à cette mère-patrie qui n'avait plus d'entrailles pour eux.

Au reste, au moment même où le général anglais protestait qu'il venait faire contraster sa manière de

conduire la guerre avec celle des Français, ses propres soldats le démentaient par leur conduite. Quelques Canadiens, tombés le matin même sous les coups des rangers, furent scalpés par eux à la façon des sauvages. Des femmes et des enfants furent brûlés vifs dans une maison à laquelle ils mirent le feu, quoiqu'ils sussent bien que ces malheureux y étaient réfugiés.

Le parti de Canadiens resté en observation sur la lisière du bois descendit à l'église après le départ des Anglais, arracha la proclamation et envoya un des leurs la porter au marquis de Vaudreuil.

Vers midi, l'attention des officiers français stationnés au camp de Beauport fut attirée par le mouvement qui s'opérait sur les hauteurs de Lévis. Une longue colonne, au milieu de laquelle il était facile de distinguer les troupes régulières à leurs couleurs écarlates, débouchait par le chemin de Beaumont et montait vers l'église de Lévis. Aux petits nuages blancs qui se détachaient sur la verdure des coteaux, il était facile de juger qu'elle était harcelée par des tirailleurs canadiens. C'étaient, en effet, soixante coureurs des bois, qui, après s'être attachés à ses pas pendant deux heures, étaient venus prendre position au pied du rocher boisé que domine au sud l'église de Saint-Joseph de Lévis. M. de Vaudreuil, prévenu du débarquement des Anglais, au nombre de sept ou huit cents hommes, avait pris conseil du marquis de Montcalm et envoyé à leur secours trois cents Canadiens et marins, aux ordres de M. Dufils-Charest, seigneur du lieu, ainsi qu'une quarantaine d'Outaouais et d'Abénakis. Cette petite troupe se bat-

tit depuis 3 jusqu'à 6 heures du soir avec une vaillance et une obstination qui firent l'admiration des Anglais aussi bien que des habitants de la ville accourus sur les remparts. L'église et le presbytère, qui servaient de redoutes, furent pris et repris plusieurs fois. A la fin de l'action, Monckton ordonna à ses montagnards écossais de pénétrer dans le bois qui couvrait le coteau, pendant que l'infanterie légère en ferait le tour et que lui en personne attaquerait l'église et le presbytère.

« Nos gens, dit le capitaine de Foligné, qui avait suivi l'action, eurent le dessus et obligèrent les ennemis de leur laisser le champ de bataille, où les sauvages firent à loisir environ une douzaine de chevelures, ayant déjà un prisonnier. »

M. Dufils-Charest, ne voulant pas perdre le fruit de cet avantage, assembla les sauvages, toujours empressés de partir après un premier succès, et leur proposa de rester avec sa troupe. Il enverrait cinq ou six d'entre eux conduire le prisonnier au gouverneur, et lui demanderait un renfort d'un millier d'hommes, avec lesquels il forcerait les Anglais de se rembarquer. Les sauvages, qui n'avaient eu ni tués ni blessés dans le combat, donnèrent leur consentement. Malheureusement le prisonnier amené à Québec déclara que le camp de Beauport devait être attaqué du côté de la Canardière durant la nuit, et il ne fut pas jugé prudent de le dégarnir. Ce mouvement de retraite donna aux Anglais le temps de profiter de la connaissance du terrain et de s'y fortifier de telle sorte qu'il ne fut plus possible de les en déloger.

Le marquis de Montcalm, qui était allé le matin

même à la ville pour conseiller au gouverneur le mouvement qui venait d'avoir lieu à la pointe Lévis, annonça à son retour que le camp allait être attaqué sur la droite entre 10 heures et minuit. La batterie flottante de M. Duclos, *le Diable*, vint s'embosser à l'entrée de la rivière de Beauport. Ordre fut envoyé immédiatement au chevalier de Lévis de se replier un peu vers le centre. « Les Canadiens bordèrent les retranchements vis-à-vis de leur camp en s'étendant sur leur droite; nos troupes au centre, et le reste des Canadiens appuyant leur gauche au ravin de Beauport; la troupe à cheval dans la cour de la Canardière, pour être prête au besoin. M. le marquis de Montcalm parcourut toute la ligne avec M. de Bougainville et ses aides de camp, dont M. de Caire, ingénieur, faisait les fonctions suivant l'usage... Je passai la nuit à la batterie de la Canardière avec Le Mercier. Les troupes attendirent inutilement la descente des Anglais; on les fit rentrer au point du jour. » Une alerte eut lieu en ce moment au camp des Canadiens, d'où partit un feu de mousqueterie qui jeta l'alarme dans la ville. « On y battit la générale, croyant le camp attaqué. » Cette fusillade achevée, les troupes rentrées dans les tentes, tout fut tranquille, « et je vins me coucher à 7 heures du matin avec la fièvre, qui m'empêcha d'aller tracer la batterie Saint-Louis, comme je l'avais promis à M. le chevalier de Lévis. »

Montcalm prit à peine quelques heures de repos, car il croyait à une attaque imminente, et il n'était pas rassuré sur ses préparatifs. Il trouvait que sa petite armée était bien trop dispersée sur les deux

grandes lieues qu'embrassait sa ligne de défense ; car il n'avait cédé qu'en hésitant aux raisons du chevalier de Lévis, qui avait insisté pour que les retranchements fussent prolongés, au delà de la rivière de Beauport, jusqu'au saut Montmorency[1]. L'aile droite, formée des milices de Québec et des Trois-Rivières, commandées par MM. de Saint-Ours et de Bonne, s'étendait depuis la rivière Saint-Charles jusqu'à la Canardière ; le centre, composé des bataillons de la Sarre, Languedoc, Béarn, Guyenne et Royal-Roussillon, aux ordres du brigadier Senezergues, s'échelonnait depuis la Canardière jusqu'à l'église de Beauport ; enfin la gauche, formée des milices de Montréal, sous MM. Prud'homme et Herbin, se prolongeait jusqu'à la rivière Montmorency.

Après une nouvelle inspection des postes, le général craignit que, dans le cas d'une attaque dirigée sur son centre, il pût être enfoncé et coupé de sa ligne de retraite. Du camp de Royal-Roussillon il écrivit, le soir, à Lévis :

« Depuis vous avoir quitté, mon cher chevalier, je suis à cheval et je cours, et je suis effrayé de notre position, sur laquelle je vous conjure de réfléchir, sans opiniâtreté pour une première opinion. »

Il dissertait ensuite avec lui sur les chances d'une descente des Anglais au centre ou bien sur une des ailes du camp :

[1] Montcalm en était encore piqué lorsqu'il écrivait à Bourlamaque : « L'opiniâtreté, entre nous, du chevalier de Lévis, dont l'opinion prévaut à celle de l'armée et à la mienne, ne me déplait que pour le bien. » Au camp de Beauport, le 7 juillet 1759.

« Comment voulez-vous que l'on garde cet espace immense depuis le poste de Royal-Roussillon jusqu'à la Sarre? Languedoc et Béarn, trop loin ; si on peut, campons-les plus près, fût-ce dans les blés, et par séparation, même par demi-bataillon... Je resserrerais ma ligne de la Canardière à Beauport, et j'espérerais avec deux mille Montréalistes et sauvages garder la gauche, et je n'y mettrais rien de plus... Je vous écris de chez Poulariés, sans cependant m'en communiquer avec personne, afin que vous dormiez dessus, comme vous dites très bien. »

Montcalm donnait ensuite le chiffre exact des forces dont il disposait :

Cinq bataillons	2 900
Trois-Rivières	1 100
Montréal.	3 800
Québec, au plus.	3 000
Total	10 800

« Et avec les sinuosités de quatre à cinq lieues à garder : voilà le tableau, méditez-le ce soir...

« Je suis sûr que demain vous serez, la plume à la main, effrayé du détail des gardes. Il faut faire un habit suivant l'étoffe, qui est courte. Je vous écris avec ouverture ; je défère volontiers à votre avis. Mais tâchons de n'en avoir qu'un, mon cher chevalier ; l'amitié et l'intérêt nous y doivent porter. »

Montcalm ne s'imaginait pas en ce moment que son ami redoutait autant d'être attaqué dans ses positions que lui-même craignait d'y être forcé. Wolfe avait cependant plus d'hommes de terre et de mer à

opposer au général français, que celui-ci n'avait de soldats et de miliciens à sa disposition. Le premier pouvait mettre en ligne neuf mille hommes de troupes régulières, tandis que le second n'en avait que deux mille neuf cents sous la main. C'était trois contre un. Aux sept mille neuf cents miliciens le général anglais pouvait opposer un plus grand nombre de marins armés de toutes pièces, tandis qu'une grande partie des Canadiens n'avaient que des fusils de chasse sans baïonnettes. Il n'était paru à Québec que cinq ou six cents sauvages.

Pendant que Monckton se fortifiait à Lévis, quatre chaloupes canonnières se détachèrent de Beauport et vinrent s'aligner à une demi-portée de fusil de la pointe, comme pour faire une descente. Les capitaines Cannon et Le Sage, qui les montaient, avaient le soin de dissimuler la présence de leurs pièces d'artillerie, en groupant autour une partie de leurs soldats. Ils attendirent que les troupes anglaises qui venaient s'opposer à son débarquement se fussent rangées au bord de la grève, et ils ouvrirent à l'improviste sur elles un feu de mitraille qui, en moins d'une demi-heure, abattit une centaine d'hommes. Ils en auraient tué davantage, si une frégate anglaise, avertie par des signaux, ne se fût approchée. Les chaloupes se retirèrent alors à l'abri des canons de la place, sans qu'elles eussent perdu un seul homme.

Un petit nombre de sauvages micmacs envoyés par M. de Boishébert, qui rôdaient sur les coteaux et fusillaient avec les troupes légères, tombèrent dans une embuscade et perdirent neuf des leurs, auxquels les rangers, qui avaient pris leurs coutumes barbares,

enlevèrent la chevelure. Nos coureurs des bois, que les écrivains anglais ont tant de fois accusés d'être pires que les Indiens, ne se livraient pas à de pareils actes de férocité.

Wolfe, accoutumé aux guerres d'Europe, fut bientôt révolté de voir les rangers arriver de leurs courses avec d'horribles chevelures suspendues à leurs ceintures. Il défendit strictement la pratique inhumaine de scalper, excepté quand les ennemis seraient des Indiens ou des Canadiens habillés en Indiens ; ce qui n'empêcha pas les rangers de continuer à scalper indistinctement[1].

Wolfe avait ordonné dès le matin à Carleton d'aller établir un camp fortifié à l'extrémité occidentale de l'île d'Orléans, et il partit lui-même pour la pointe Lévis, précédé d'un nouveau corps de troupes, avec lequel il s'avança jusqu'en face de la ville. Le capitaine Knox, qui s'y trouvait le même jour, ne fut pas moins frappé que son général de l'aspect que présente de ce côté le cap Diamant.

Wolfe avait en face de lui le château séculaire des gouverneurs de la Nouvelle-France, auquel se rattachaient tant de faits importants de l'histoire d'Amérique. C'est de là qu'était partie l'impulsion qui avait poussé La Salle aux bouches du Mississipi, d'Iberville à la baie d'Hudson, La Vérendrye aux Montagnes-Rocheuses. C'est de là que Frontenac avait dit à l'envoyé de l'amiral Phipps cette fameuse parole :

[1] Les rangers ne se contentaient pas de scalper, ils déchiquetaient et mutilaient les morts. « On a trouvé, au delà du saut, des corps des nôtres mutilés d'une façon barbare. » *Lettre de Montcalm à Lévis*, 2 août 1759.

« Allez dire à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons. »

A sa droite, le général anglais avait une vue plongeante sur le camp de Beauport, où il voyait les troupes françaises occupées sur toute la ligne à compléter des retranchements bien plus formidables que les abatis derrière lesquels Montcalm avait repoussé à Carillon, l'année précédente, avec une poignée d'hommes, l'armée d'Abercromby. A la couleur des uniformes, il croyait remarquer qu'il n'y avait qu'un cinquième des soldats appartenant aux troupes régulières. Toutes les ouvertures des maisons de Beauport, formant une ligne ininterrompue le long du chemin, étaient barricadées pour servir à la mousqueterie. Le rideau d'arbres qui bordait le Montmorency, et qu'il avait en ce moment en pleine vue, paraissait rendre impraticable le passage de cette rivière.

Après ce dernier examen, Wolfe hésita plus que jamais à risquer une descente sur Beauport. Mais par quelle manœuvre dissimuler son inaction? Il n'en voyait d'autre que de bombarder la ville. C'était un moyen aussi inutile que barbare, qui, sans le rapprocher de son but, ne ferait qu'exaspérer la population; mais il satisferait ses soldats en les tenant occupés et en leur donnant l'illusion de quelques progrès. Il fixa donc l'emplacement des batteries et fit immédiatement couper des fascines, faire des gabions, élever des parapets et traîner du canon. Les Français, qui de leurs remparts suivaient ces mouvements, essayèrent de les inquiéter; mais leurs canons, d'un trop faible calibre, atteignaient à peine

les ouvrages et ne faisaient aucun mal à l'ennemi.

Montcalm, toujours préoccupé de sa position, dont il croyait le centre trop faible, avait incorporé trois cents Canadiens dans les bataillons de la ligne, qui en avaient déjà reçu un bon nombre. Il fit un corps de réserve du bataillon de Guyenne, qui dut se tenir prêt à se porter à droite ou à gauche, depuis le ruisseau de Beauport jusqu'à la rivière Saint-Charles. L'armée passait la nuit aux retranchements, et le marquis s'étonnait de l'activité du chevalier de Lévis, qui, robuste et plus jeune que lui, supportait sans paraître s'en apercevoir les fatigues et les veilles : « Vous êtes heureux d'être infatigable. C'est toujours au mieux... Avant de vous coucher, je serai bien aise d'avoir de vos nouvelles... Tout ce que vous faites, mon cher chevalier, est toujours très bien. S'il ne fallait que votre vigilance pour sauver le pays, la besogne serait sûre ; mais il faut autre chose. »

La flotte anglaise, qui à son arrivée s'étendait sur deux lignes immenses entre l'île d'Orléans et la côte du sud, s'était rapprochée chaque jour et ancrait maintenant à l'entrée de la rade de Québec. Le capitaine Knox, qui était très sensible au côté pittoresque des choses, en était dans l'admiration : elle avait, disait-il, une apparence superbe sur la rivière. L'impression que sa présence produisait sur les Canadiens était bien différente : pour eux, c'était comme un nuage sombre recélant la tempête. De ces casernes flottantes sortaient les hordes étrangères et les engins de guerre qui allaient porter parmi eux la destruction et la mort.

L'indécision de Wolfe tenait les généraux français

dans une incertitude qui, pour le moment, était leur principal embarras.

Plusieurs vaisseaux entourés de berges vinrent s'embosser en plein jour près du saut et canonnèrent le camp de M. de Lévis. La batterie flottante, échouée alors au rivage, rejointe bientôt par les chaloupes canonnières, leur répondit avec une vigueur qui les força de s'éloigner. Au soleil couchant, les berges, chargées de troupes, descendirent le long de l'île d'Orléans. On crut à une fausse attaque de ce côté, pour surprendre l'aile droite du camp; mais durant la nuit trois ou quatre mille hommes, sous les ordres de Townshend et de Murray, traversèrent l'île d'Orléans, et vinrent occuper la rive gauche de la rivière Montmorency, où ils commencèrent à se fortifier. De cette position, qui domine la rive droite, ils pouvaient inquiéter le camp du chevalier de Lévis. Montcalm cependant, contre l'avis de Vaudreuil, ne crut pas prudent de faire traverser un gros détachement pour les déloger. Dès le 7 juillet, il avait envoyé M. de Lapause explorer les gués de la rivière pour y élever des épaulements. Le brave capitaine de Repentigny, avec ses onze cents Canadiens d'élite, en eut la garde.

Quatre cents sauvages, la plupart Outaouais, commandés par M. de Langlade, avec quelques Canadiens, les franchirent, descendirent le long de la rive alors couverte de forêts, et se jetèrent, le casse-tête à la main, sur un détachement de quatre cents hommes qui protégeaient les travailleurs du camp anglais. Les hurlements de cette bande répandirent la terreur parmi les soldats, qui se replièrent en désordre sur

le gros de l'armée, après avoir perdu quatre-vingts à cent hommes tués ou blessés. Repoussés à leur tour par des forces supérieures, les sauvages perdirent une quinzaine de guerriers qui s'obstinèrent à lever des chevelures. Cette perte causa la mort de cinq prisonniers, qui furent immolés sur-le-champ. Les sauvages revinrent épuisés, avec trente-six chevelures. Les rangers rivalisèrent de cruauté avec eux. Ils avaient fait prisonniers deux enfants de la paroisse de l'Ange-Gardien. Ces petits malheureux pleuraient et se lamentaient, pendant que les soldats poursuivis par quelques Indiens les entraînaient avec eux : ils les tuèrent pour s'en débarrasser.

Les batteries de Québec produisaient si peu d'effet sur les ouvrages de la pointe Lévis, que Montcalm, qui craignait de manquer de poudre, ordonna d'en cesser le feu. L'alarme était déjà grande parmi les citoyens, à la veille de voir leur ville bombardée et réduite en cendres.

Déjà quelques bombes et boulets avaient été lancés sur la ville. A 9 heures du soir, sur un signal donné par une fusée partie du vaisseau amiral, les mortiers et les canons des batteries de la pointe Lévis commencèrent à tirer à la fois. Toutes les bombes étaient dirigées sur la haute ville, aux endroits où s'élevaient les plus grands édifices et les pâtés de maisons les plus compacts. Le dommage fut très considérable dès cette première nuit. Plus de trois cents bombes et pots-à-feu furent lancés en moins de vingt-quatre heures. Cette pluie de fer et de feu ne cessa que lorsque la malheureuse cité ne fut plus qu'un monceau de ruines et de cendres. La cathédrale, une

grande partie de la haute ville et toute la ville basse devinrent la proie des flammes. On pouvait compter les maisons qui n'avaient pas été trouées ou endommagées par les projectiles. Plusieurs personnes furent tuées. Les citoyens, dont un grand nombre étaient ruinés par cette mesure aussi cruelle que vaine, regardaient avec désespoir les nuages de feu et de fumée montant nuit et jour au-dessus de leurs remparts.

Le lendemain du bombardement, Montcalm écrivit dans son *Journal :* « M. de Pontleroy, sensible au sort des malheureux, a ouvert toutes les poternes aux femmes et aux enfants; et notre regret, à lui et à moi, était de n'avoir pas de pain à donner à tant de misérables. »

L'aile gauche de l'armée française se trouva dans une position inquiétante du moment que les Anglais se virent solidement retranchés sur la rive opposée du Montmorency. Les deux camps n'étaient séparés que par l'étroit chenal de la rivière.

L'infatigable et vigilant Lévis parcourait nuit et jour, d'un jarret aussi solide que celui d'un coureur des bois, la ligne qui s'étendait depuis son camp jusqu'à celui de M. de Repentigny, qu'il avait relié par un chemin de communication ouvert dans l'épaisseur du bois. Cette ligne étant devenue trop dangereuse pour être laissée à la garde des mêmes troupes, l'armée avait été divisée par détachements de quatorze cents hommes, qui se relevaient toutes les vingt-quatre heures.

Les bataillons de la Sarre, Béarn et Guyenne, avaient été rapprochés de la gauche, afin de border plus vite les retranchements dans le cas où les Anglais

tenteraient le passage de la rivière. Le bataillon de Languedoc et les milices de Québec et des Trois-Rivières, aux ordres de Bougainville, étaient restés à la garde de l'aile droite. De temps en temps un drapeau blanc, agité au-dessus de l'épaulement, faisait taire la mousqueterie et les canons, et, pendant quelques heures d'armistice, les parlementaires échangeaient des poignées de mains, des politesses ou des prisonniers.

Un des parlementaires français dit au général Wolfe :

« Nous ne doutons pas que vous ne détruisiez la ville ; mais nous avons résolu que votre armée ne mette jamais le pied dans ses murs. »

A quoi le général répliqua ;

« Je serai maître de Québec si je reste ici jusqu'à la fin de novembre. »

Un autre officier français disait à Knox que Lévis avait sollicité Montcalm de déloger Wolfe du saut Montmorency. Montcalm lui aurait répondu :

« Si nous les chassons de là, ils nous donneront plus de trouble ailleurs ; tant qu'ils seront là, ils ne peuvent pas nous faire de mal ; laissons-les s'y amuser. »

A mesure que les jours s'écoulaient, les hésitations de Wolfe devenaient plus apparentes. Les Français s'étonnaient de voir qu'un général aussi actif passât son temps à tâtonner. L'armée régulière ne s'en impatientait pas moins que les milices. Plus que tout autre, Montcalm avait peine à contenir son ardeur, et il avait besoin de toute sa raison et de l'avis des autres commandants pour continuer à se tenir sur la

défensive. « En général, disait-il, tout le monde désire la fin de tout ceci... L'ennemi hérisse de canons et de mortiers tous les points du saut qui en sont susceptibles... Ces travaux, de la part d'un ennemi qu'on disait extrêmement expéditif, nous font soupçonner qu'ils veulent nous épuiser à tous égards. Je le soupçonne actuellement de n'avoir d'autre but que de nous lasser et de nous faire quitter notre position. On doit envoyer ce soir un gros détachement de sauvages. Je crois qu'on ne peut trop en envoyer à la guerre : sauvages, Canadiens, soldats, Français, seul moyen de les tenir en haleine et d'empêcher les désordres qui naissent de l'oisiveté. On en tirerait encore un bon parti en harcelant l'ennemi et en augmentant la crainte qu'il a des sauvages. Car, ajoutait-il à Lévis, ils ont diablement peur des sauvages... M. de Lusignan me relève ce soir au camp, et je vais passer mes huit jours en ville. »

Chemin faisant, il remarquait le soin que prenait le général Wolfe d'organiser ses marins en armée régulière. « Quinze cents matelots, dit-il, descendent tous les jours à la pointe Lévis et y sont exercés au maniement des armes et à tirer ; le soir, ils retournent à bord. »

Les chaleurs étouffantes du mois de juillet amenaient de brusques changements de température : des orages chargés de tonnerre et d'éclairs montaient à l'horizon, jetaient un voile noir sur le disque du soleil et enveloppaient bientôt dans la même obscurité le cap de Québec, l'île d'Orléans et les deux rives du fleuve. Alors un singulier concert commençait entre le ciel et la terre : les coups de canon tirés entre la

pointe Lévis et la ville, et à deux lieues plus loin, d'une rive à l'autre du Montmorency, répondaient aux éclats de la foudre roulant au-dessus du bassin avec des éblouissements d'éclairs et des sillons de feu, coupant le ciel en deux, quand le tonnerre tombait quelque part. Les déluges d'eau qui éclataient ensuite faisaient taire les canons et rentrer les soldats sous leurs tentes menacées d'inondation. Le tonnerre s'éteignait peu à peu dans le lointain, et durant quelques heures le calme et la paix de la nature remplaçaient le tumulte de la guerre. Après ces orages, quand le soleil perçait les nuées et que l'atmosphère redevenait sereine, les montagnes semblaient s'être rapprochées, tant les objets y apparaissaient nets et distincts sous le ciel éclatant de l'été. Le bassin de Québec était devenu comme un amphithéâtre aux proportions gigantesques, avec ses coteaux pour gradins, où stationnaient des multitudes attentives aux divers combats qui se livraient, tantôt sur l'eau entre les canonnières et les vaisseaux anglais, tantôt sur terre, d'un côté ou de l'autre du littoral.

Les nuits ne faisaient que changer le genre du spectacle : la flotte, qui s'était encore rapprochée avec ses transports, illuminait la rade d'une multitude de falots; les bombes traçaient dans l'obscurité des courbes de feu, et les incendies, qui continuaient à consumer Québec, donnaient au cap Diamant l'apparence d'un volcan en éruption.

Les nouvelles qui arrivaient fréquemment de Carillon inspiraient peu d'inquiétude, car le général Amherst opérait avec la même lenteur qui avait désespéré Wolfe à Louisbourg. Mais celles venues de Nia-

gara au milieu de juillet furent des plus alarmantes. M. Pouchot s'y était cru trop peu menacé et avait eu l'imprudence de diviser ses forces, en envoyant un fort détachement à la Belle-Rivière. « Ainsi que je l'avais prévu, mon cher chevalier, malgré les raisonnements canadiens de Pouchot, les ennemis ont débarqué, le 6, trois mille hommes sans qu'il s'en soit douté. Il a envoyé des courriers pour ramener son armée du fort Duquesne. Va-t'en voir, Jean, s'ils viennent. Il était plus simple de ne pas les y faire aller. Je vois le Canada attaqué par six endroits : le saut Montmorency, la pointe Lévis, Carillon, la tête des rapides, Niagara et le fort Machault. Le bel *ex-voto* si nous en sauvons une partie cette campagne ! »

Dans la nuit du 18 juillet, les sentinelles en faction sur les remparts de Québec crurent reconnaître, à de vagues blancheurs glissant sur l'eau, l'approche de quelques vaisseaux anglais : c'étaient, en effet, le *Sutherland*, vaisseau de cinquante canons, une frégate et cinq autres voiliers, qui cherchaient à remonter le fleuve. A peine pouvait-on les distinguer, car la nuit était très obscure. Une fraîche brise de nord-est avait couvert le ciel de nuages. Toutes les batteries de la basse ville et des remparts firent feu ; mais, avant qu'elles eussent causé aucun dommage, les vaisseaux, favorisés par la marée montante et le vent, eurent dépassé la ville.

Le lendemain matin, les Anglais, stationnés à la pointe Lévis, purent remarquer deux cadavres suspendus à un double gibet, vis-à-vis la terrasse du château : c'étaient ceux de deux marins faisant partie de la « patrouille flottante », condamnés pour muti-

nerie et pour défaut de vigilance. Le châtiment avait été sommaire, mais le mal était fait. Jusque-là on avait espéré pouvoir arrêter tout vaisseau qui tenterait le passage.

Maintenant le siège entrait dans une nouvelle phase : pour la première fois, Montcalm se voyait contraint de diviser ses forces. La communication avec ses dépôts de vivres et de munitions de guerre était menacée, et son armée pouvait être prise à revers : « Nous serions serrés de trop près, disait-il, et hors d'état de tenir, si jamais l'ennemi s'établissait sur les hauteurs qui dominent du côté de la terre. »

Cette dernière manœuvre de Wolfe était un nouveau tâtonnement qui faisait dire à Montcalm : « Tout ceci devient tous les jours plus obscur. » L'armée anglaise, déjà dispersée sur trois points difficiles à secourir : le saut Montmorency, l'île d'Orléans et la pointe Lévis, se trouva occuper une quatrième position. Il fallait, pour se justifier, que Wolfe comptât sur la détermination bien arrêtée des Français de rester sur la défensive. L'extrémité où était la colonie leur imposait cette tactique.

Les vaisseaux anglais, ancrés à l'anse des Mères, mirent le feu à un brûlot et tentèrent de détruire les cajeux qu'on achevait d'y construire ; mais ils furent repoussés. M. Dumas s'y était porté avec six cents hommes, de la cavalerie, du canon et des sauvages. Un autre corps de troupes le rejoignit le lendemain, sur l'avis qu'un grand nombre de berges avaient été transportées par le chemin de Lévis et lancées à la Chaudière. Le colonel Carleton s'y était embarqué avec six cents hommes, et avait remonté le fleuve

jusqu'à sept lieues au delà de Québec. Il avait pour guide un ancien otage nommé Robert Stobo, qui cinq ans auparavant avait été livré par Washington à de Villiers, lors de la prise du fort Nécessité. Conduit d'abord au fort Duquesne, puis à Québec, où il avait séjourné longtemps, il avait abusé de la trop grande liberté qu'on lui avait laissée pour étudier la ville et ses environs. Il s'était échappé au mois de mai précédent par un coup d'audace combiné avec un autre prisonnier nommé Stevens, officier dans les rangers, et était descendu à Halifax, d'où il était revenu pendant le siège. Il s'était rendu important par les renseignements qu'il était en état de fournir. Carleton aborda sur la rive gauche du fleuve, non loin du village de la Pointe-aux-Trembles, où, d'après les rapports de certains prisonniers, on croyait trouver quelques-uns des principaux magasins de l'armée et des papiers importants. A l'aube du jour, il entoura le village, après avoir repoussé une quarantaine de sauvages qui lui tuèrent ou blessèrent quelques hommes. Il y passa le reste de la journée sans être molesté, mais ne trouva à peu près rien de ce qu'il cherchait, et se rembarqua, emmenant avec lui une centaine de personnes, vieillards, enfants et femmes, parmi lesquelles plusieurs dames de Québec qui s'y étaient réfugiées.

Une partie des troupes de Dumas, envoyées à la nouvelle de cette descente, n'arrivèrent que pour fusiller avec l'arrière-garde, dont ils blessèrent quelques soldats. Les Indiens, plus redoutables que les ennemis, retournèrent au village et pillèrent les maisons abandonnées. Wolfe, qui s'était rendu à bord des vais-

seaux mouillés à l'anse des Mères, accueillit les prisonnières avec une parfaite courtoisie, invita même les dames à souper, et les plaisanta beaucoup sur la circonspection des généraux français, à qui, disait-il, il avait donné des occasions bien favorables de l'attaquer : il était surpris qu'ils n'en eussent point profité. Le lendemain, il fit hisser un pavillon parlementaire et offrit quelques heures d'armistice, à la condition qu'on laissât passer devant Québec les berges chargées de ses blessés qu'il voulait faire conduire aux ambulances de l'île d'Orléans. Les officiers anglais, dit un chroniqueur du temps, poussèrent la galanterie jusqu'à inscrire leurs noms sur les carnets de leurs prisonnières, qui mirent pied à terre à l'anse des Mères, aussi surprises que satisfaites de la promenade forcée dont elles revenaient. Elles étaient loin de soupçonner en ce moment que peu d'années après elles feraient leur cour, dans le château Saint-Louis, au chef de cette expédition devenu, lord Dorchester et gouverneur du Canada.

Montcalm passait des nuits entières sur les remparts de Québec, pour veiller de plus près à ce qu'aucun vaisseau ne franchît le passage. Il choisit, parmi les meilleurs officiers, des gardes sur lesquels il pouvait compter comme sur lui-même. Plusieurs frégates mirent à la voile par un bon vent nord-est, et s'avancèrent jusqu'à la portée du canon; mais elles furent accueillies par une telle grêle de boulets, qu'elles virèrent de bord. Le marquis était sans inquiétude sur son aile gauche; car son *alter ego*, Lévis, était là toujours sur pied et prenant si peu de sommeil, que son ami s'en inquiétait. Il faisait dire à

M. de Senezergues « d'être très attentif et de n'avertir le chevalier que pour des choses importantes ».

Vaudreuil, malgré ses soixante ans, ne se montrait guère moins actif que Lévis. « Nous avons été sur pied jusqu'au jour, lui écrivait-il, ainsi que le bataillon de Languedoc et le détachement que nous avons formé pour se porter au secours de la partie qui aurait été attaquée. Nous comptions fort que ce serait vers Sillery ; il y avait effectivement toute apparence que l'ennemi y tenterait son débarquement ; mais M. Dumas m'écrit qu'il a passé une nuit très tranquille.

« Je n'ai pas reposé de la nuit, et vraisemblablement je n'en aurai pas le temps de la journée. »

Wolfe commençait à préparer une attaque vers la rivière Montmorency et y multipliait ses mouvements. Il tenta plusieurs fois de jeter un pont sur la rivière en se couvrant par une forte artillerie. Après une escarmouche, le marquis écrivait à son ami : « Les Anglais ont montré peu de vigueur, car tout avait pris la fuite, hors vingt Canadiens qui ont bien fait... » Quelques heures après il ajoutait : « Je suis bien convaincu qu'ils n'attaqueront pas la gauche. Je commence à croire qu'ils n'attaqueront nulle part, chercheront à intercepter nos vivres et à désoler le pays en courses. » Le soir même, Montcalm apprit qu'un détachement remontait vers les gués. « Ayez des postes de ce côté-là, pour donner un coup de peigne à ce petit corps, qui nous embarrasserait terriblement s'il avait l'audace de se fourrer sur nos derrières, malgré les risques qu'il courrait. »

Ce petit corps, entrevu à l'entrée de la nuit, était

une colonne de deux mille hommes, conduite par le général Wolfe en personne, qui venait examiner le gué, gardé seulement par onze cents Canadiens, et tenter de forcer le passage. Huit ou neuf cents sauvages, accourus à son approche avec l'intrépide Langlade, se jetèrent sans être aperçus sur la rive gauche du Montmorency, et s'y tinrent tapis ventre à terre, à une portée de pistolet de la colonne anglaise, qui s'était arrêtée et qui se préparait à passer le reste de la nuit au bivouac. Le silence de la forêt, qui n'était troublé que par le glouglou des rapides voisins et par le passage des brises nocturnes dans la cime des arbres, fit croire aux Anglais qu'il n'y avait pas d'ennemis de ce côté de la rivière. Le chevalier Johnstone, qui rapporte cet incident, s'étonne qu'un si grand nombre de sauvages aient pu se tenir cachés durant plusieurs heures si près d'un corps ennemi, sans que le moindre bruit ait trahi leur présence. C'était une des merveilles de la stratégie indienne. M. de Langlade, voyant son embuscade si bien préparée, fit signe aux chefs qui l'entouraient de l'attendre, puis se glissa furtivement en arrière, traversa la rivière, courut au camp du chevalier de Lévis, et lui demanda de l'appuyer par un gros détachement. Il l'assura que, s'il était soutenu, il envelopperait avec son détachement la troupe anglaise, et qu'un bien petit nombre retournerait à leur camp. L'occasion était belle et tentante; mais M. de Lévis ne pouvait ordonner une expédition qui exposait à entraîner une action générale sans y être autorisé par le commandant en chef, et le quartier général était trop loin pour qu'il pût en avoir une réponse à temps. Tout

ce que le chevalier put faire fut d'expédier un fort détachement, en écrivant à M. de Repentigny qu'il lui en confiait le commandement, laissant le reste à son habileté et à son expérience. Repentigny, aussi brave et non moins prudent que Lévis, se trouva dans le même embarras que lui. Les sauvages attendirent le retour de M. de Langlade. Ils avaient été cinq heures étendus à terre, immobiles, le casse-tête à la main, ne remuant que leurs yeux de lynx dans l'ombre. Aux premières lueurs de l'aube, ne voyant venir aucun secours, ils ne purent retenir plus longtemps leur ardeur. Un cri, poussé par huit cents poitrines sauvages, fit trembler les bois et tressaillir les soldats anglais, qui sautèrent sur leurs armes; mais les sauvages qu'ils craignaient tant étaient sur leurs talons, brandissant leurs tomahawks. Ils reculèrent en désordre. Wolfe et ses officiers empêchèrent une panique; mais la colonne dut retraiter précipitamment. M. de Repentigny n'osa jeter tout son monde de l'autre côte du gué; mais il détacha une forte escouade qui alla prêter main-forte aux Indiens. Wolfe, refoulé jusque dans son camp, dont tous les régiments avaient pris les armes, fit avancer du canon et marcher le gros de son armée contre les sauvages, qui revinrent triomphants au Passage-d'Hiver, après avoir tué ou blessé environ cent cinquante Anglais, sans presque aucune perte de leur part. Au bruit de la fusillade, le camp français fut sur pied, et M. de Lévis porta le bataillon de Royal-Roussillon sur le chemin du gué, pour appuyer au besoin M. de Repentigny. On se crut pendant quelque temps à la veille d'une action générale.

Il y avait un mois que le général anglais était débarqué devant Québec, et il n'était guère plus avancé que le premier jour. La ville ne présentait plus, il est vrai, qu'un monceau de cendres; mais elle n'en était pas moins hors de sa portée. Il espérait moins que jamais opérer sa jonction avec le tardif Amherst, tenu en échec par le prudent et méthodique Bourlamaque. Son espoir de lasser la patience des Canadiens ou d'obtenir leur défection avait eté déçu. Il ne vit plus d'autres moyens de les réduire que d'exercer contre eux les dernières rigueurs, comme il avait fait pour Québec. Le 25 juillet, les habitants de Saint-Henri-de-Lauzon avaient lu en pâlissant la proclamation suivante, affichée au portail de leur église :

« Son Excellence, blessée du peu d'égards que les habitants du Canada ont eus à son placard du 27e du mois dernier, a résolu de ne plus écouter les sentiments d'humanité qui le portaient à soulager des gens aveuglés dans leur propre misère. Les Canadiens se montrent, par leur conduite, indignes des offres avantageuses qu'il leur faisait. C'est pourquoi il a donné ordre au commandant de ses troupes légères et autres officiers de s'avancer dans le pays pour y saisir et amener les habitants et leurs troupeaux, et y détruire et renverser ce qu'ils jugeront à propos. Au reste, comme il se trouve fâché d'en venir aux barbares extrémités dont les Canadiens et les Indiens lui montrent l'exemple, il se propose de différer jusqu'au 1er août prochain à décider du sort des prisonniers qui peuvent être faits, avec lesquels il usera de représailles; à moins que pendant cet intervalle les Cana-

diens ne viennent se soumettre aux termes qu'il leur a proposés dans son placard, et par leur soumission toucher sa clémence et le porter à la douceur. »

Les malheureux Canadiens des environs de Québec se trouvaient placés dans la plus affreuse alternative : s'ils continuaient à rester fidèles à la France, leurs maisons allaient être incendiées. leurs champs dévastés, le peu qui leur restait détruit et eux-mêmes traqués comme des fauves ; s'ils faisaient la paix avec les Anglais, les sauvages seraient immédiatement déchaînés contre eux. Les habitants de la côte de Beaupré étaient déjà sous le coup de ce châtiment. Montcalm écrivait le même jour à Lévis : « Je crains que les gens de l'Ange-Gardien et de la côte de Beaupré ne fassent leur paix particulière... Il faudrait quelque gros détachement de sauvages et de Canadiens pour les corriger... Et, pour soutenir les Canadiens et les sauvages, nous enverrons, s'il le faut, des grenadiers et soldats volontaires avec des officiers, une centaine. »

Les habitants de Saint-Henri avaient eu à peine le temps de lire la proclamation de Wolfe et d'en porter la nouvelle à leurs familles, que leur principal groupe, caché dans les bois avec leur curé. fut cerné et fait prisonnier.

Wolfe était aussi sensible qu'aucun de ses officiers aux maux dont il était le témoin et le principal auteur ; mais il pensait y trouver le moyen de désarmer la population, d'affaiblir les forces de son ennemi, et peut-être même de le décider à sortir de ses retranchements. C'était là le but de ses efforts ; car, s'il pouvait l'amener à un engagement général, il se

croyait sûr de le battre, ayant trois fois plus de troupes régulières et mettant à peine en ligne de compte les milices canadiennes qu'il méprisait. Depuis qu'il avait réussi à franchir le passage de Québec, il avait examiné avec soin toute la falaise jusqu'au cap Rouge. Elle lui parut presque partout inaccessible, coupée à pic et baignée par les eaux du fleuve. Alors comme aujourd'hui, un rideau d'épinettes, de pins, de hêtres, de chênes et de sapins, en couronnait le sommet. Les rares endroits où la côte s'affaisse ou se creuse pour livrer passage à quelque torrent avaient été rompus et occupés par des corps de troupes. Il tint sa lunette braquée sur une coulée qui s'ouvre à un quart de lieue en deçà de la pointe de Sillery, au fond de l'anse à laquelle il a légué son nom ; mais ce point, comme les autres, parut trop bien gardé pour qu'il fût possible d'y faire une descente. On peut difficilement s'expliquer pourquoi il n'eut pas l'idée de s'établir fortement sur quelques points accessibles de la rive nord, sous la protection de ses vaisseaux : c'était, on l'a vu, ce que Montcalm redoutait le plus. Il lui aurait coupé toute communication avec ses dépôts d'approvisionnements, l'aurait forcé de venir à lui et de lui offrir le combat. Une bataille gagnée lui aurait livré Québec en peu de jours, sans coup férir, car la famine l'aurait réduit à capituler. La perte de Québec entraînait celle de la colonie. Quoi qu'il en soit, il revint au saut, convaincu plus que jamais de la difficulté de son entreprise. C'était encore le rivage de Beauport qui lui semblait le plus vulnérable. Après un long et dernier examen, il crut qu'il lui serait peut-être possible d'attirer Montcalm

hors de ses retranchements, en attaquant les redoutes qu'il avait fait construire sur le bord même de la grève.

A partir du saut Montmorency, la falaise s'incline graduellement et se divise en plusieurs coteaux d'un accès plus facile. Elle forme un ravin vers la rivière de Beauport et continue de s'abaisser jusqu'à Maizerets, où elle devient un plan doucement incliné qui va mourir à la ligne de la marée. Tout le long de la grève règne un vaste estuaire, qui a environ un tiers de lieue de largeur.

Sur cette grève, à moins d'un quart de mille du saut, se trouvaient la redoute de Johnstone, remarquée par Wolfe, et une autre plus importante située un peu plus à l'est, en face du gué de la rivière. Les retranchements qui longeaient la crête de la falaise étaient munis de redans dont les feux se croisaient. En arrière couraient plusieurs lignes de défense ou traverses, érigées pour mettre les troupes à l'abri des batteries anglaises de la rive gauche du saut, qui, dominant la droite, enfilaient la tranchée. Toute l'artillerie de cette aile consistait en vingt pièces, qui battaient d'un côté la rivière, de l'autre le fleuve.

Le plan de Wolfe était de diviser les forces des Français en menaçant leur camp sur trois points à la fois. Une fausse attaque serait dirigée sur la droite, et une autre sur l'extrême gauche : la première vis-à-vis la Canardière, la seconde vers le Gué-d'Hiver, tandis que l'attaque réelle se ferait en face du camp de Lévis. La masse de l'armée régulière marcherait sur deux divisions : celle de droite, sous Townshend, descendrait la falaise de l'Ange-Gardien

et déboucherait par le gué du saut; celle de gauche, sous Monckton, montée sur les berges, prendrait terre en deçà de la chute. Elles y opéreraient leur jonction, attaqueraient les deux redoutes et monteraient à l'assaut des retranchements. Toutes les embarcations de la flotte seraient réunies pour transporter les soldats et les marins. Chaque marin était armé d'un mousquet, d'une cartouchière, d'un pistolet et d'un coutelas ou épée courte.

Le général anglais avait commencé à préparer son attaque dès le 28 juillet, et il avait cherché à détourner l'attention du saut Montmorency en faisant bombarder et canonner nuit et jour la ville avec plus de violence que jamais. Chaque jour, il poussait vers les gués de forts détachements qui en venaient aux mains avec les Canadiens de M. de Repentigny et avec les sauvages. Un de ces détachements parut si considérable, qu'il causa une alarme dans le camp, dont les bataillons prirent les armes. Wolfe se rendit plusieurs fois de sa personne aux différents gués : partout il trouvait les Français en alerte. Il connaissait maintenant et appréciait le redoutable antagoniste qui gardait leur gauche. Sa personne même ne lui était pas inconnue. Le 19 juillet, pendant que l'un et l'autre faisaient à la même heure la visite des postes, le chevalier de Lévis se trouva face à face avec lui, et les deux commandants purent se toiser de près, n'étant séparés l'un de l'autre que par l'étroite rivière Montmorency.

Le matin fixé pour l'attaque, le régiment d'Anstruther, l'infanterie légère et les rangers avaient ordre d'avancer vers les gués en laissant à peine voir leur

marche à travers les arbres et en allongeant autant que possible leur ligne pour paraître plus nombreux. Parvenus aux gués, ils devaient se dérober à la vue de l'ennemi en s'enfonçant davantage dans la forêt et revenir à marche forcée, pour se mettre à l'arrière-garde de Townshend.

Quand l'aurore du 31 juillet éclaira les hauteurs des Alléghanys, une forte brise du sud-ouest soufflait sur le Saint-Laurent et favorisait le mouvement des vaisseaux anglais, dont quelques-uns commençaient à déployer leurs voiles. C'était une pareille journée que souhaitait Wolfe pour l'exécution de son projet. Dans le camp de M. de Lévis, les soldats sortaient déjà de leurs tentes. Plusieurs officiers stationnaient devant la maison qu'il avait choisie pour son quartier général. Le chevalier était sur pied, donnant des ordres pour expédier un renfort à M. de Repentigny, qui venait de lui faire dire qu'un corps de troupes très considérable apparaissait dans la direction du Passage-d'Hiver. Le bataillon de Béarn et une des brigades canadiennes montaient en ce moment la garde aux retranchements de la gauche. Les batteries anglaises du saut s'étaient tues depuis la veille, et trois cents travailleurs en profitaient pour continuer les ouvrages de défense. Pendant que M. de Malartic faisait la visite de ses ouvrages, il aperçut une douzaine d'officiers anglais qui examinaient attentivement les positions. Vers 11 heures, deux transports armés chacun de vingt canons mirent à la voile, et, louvoyant à la faveur de l'étale de la marée, vinrent se placer en face de la redoute de Johnstone, où ils se firent échouer à une portée de fusil. Peu après un

vaisseau de ligne de soixante-quatre canons, monté par l'amiral Saunders, vint s'embosser un peu plus bas, vis-à-vis la redoute de l'est. C'était le fameux *Centurion,* aussi connu dans la marine anglaise que devait l'être plus tard le *Victory,* qui portait Nelson à Trafalgar. Aussitôt ces trois vaisseaux, dont les feux se croisaient, ouvrirent une vive canonnade sur les redoutes, les batteries et les retranchements, pendant que les quarante gros canons braqués sur la rive gauche du saut les prenaient en flanc. Les Français n'avaient, comme on l'a vu, à opposer à ces cent quarante-quatre bouches à feu que vingt canons d'un moindre calibre. Toute la gauche, qui s'était mise en mouvement à l'approche des vaisseaux, descendit la déclivité et vint border la tranchée.

Une flottille de berges portant deux régiments, les grenadiers de cinq autres et un détachement du Royal-Américain avec le brigadier Monckton, se détacha de la pointe Lévis et descendit vers l'île d'Orléans, où une autre flottille, qui émergeait du milieu de la flotte avec les marins, vint la rejoindre. Elles y furent renforcées par une troisième, venue du camp de l'île. Ces trois ou quatre cents embarcations se rangèrent sur trois lignes à mi-chenal, et y restèrent immobiles jusqu'à de nouveaux ordres, laissant les Français dans l'incertitude du point qui allait être attaqué. Wolfe, durant cet intervalle, attendait l'effet de ses batteries. Il espérait que la pluie de boulets et de bombes qu'il faisait jeter sur les retranchements de la gauche ébranlerait les troupes régulières et ferait lâcher pied aux Canadiens ; mais ceux-ci tinrent aussi ferme que leurs compagnons d'armes. Montcalm était

en observation avec Vaudreuil au quartier général, prêt à se porter avec les bataillons qu'il avait sous la main à l'endroit où les ennemis se décideraient à aborder. Lévis, descendu aux retranchements, parcourait toute la gauche, prenant ses dispositions et encourageant les soldats par sa présence.

Les berges s'ébranlèrent et poussèrent une pointe vers la rivière Saint-Charles, comme pour y faire une descente. Elles revinrent ensuite et continuèrent à exécuter divers mouvements, menaçant tantôt le centre, tantôt la gauche, tantôt la droite. Un soleil éblouissant, une chaleur étouffante et quelques nuages à l'horizon présageaient pour la fin du jour un de ces violents orages accompagnés de foudre qui rafraîchissent l'atmosphère. La marée qui baissait rapidement découvrait les battures, laissant à sec les deux transports, et allait bientôt rendre guéable le passage du saut. A 1 heure et demie, le capitaine Duprat, qui commandait les volontaires stationnés au Gué-d'Hiver, vint avertir le chevalier qu'une colonne qui paraissait forte de deux mille hommes s'avançait pour attaquer M. de Repentigny. Lévis détacha aussitôt cinq cents Canadiens les mieux rompus à la guerre des bois, ainsi que les sauvages, pour aller porter secours à M. de Repentigny, avec ordre au capitaine Duprat de suivre la colonne ennemie avec ses volontaires et de lui donner avis de ses mouvements. Il fit avancer Royal-Roussillon à la droite des Canadiens, qui occupaient les retranchements entre les deux redoutes, à côté du bataillon de Béarn aligné sur l'escarpement de la gauche. Montcalm s'avançait en ce moment avec le bataillon de Guyenne, accueilli

partout aux cris de : « Vive notre général ! » Il rejoignit Lévis, qui lui rendit compte de l'apparition d'une colonne anglaise en arrière du saut, des ordres qu'il avait donnés pour la tenir en échec, et lui demanda quelques renforts qu'il fit placer derrière lui, sur le chemin de Beauport, afin de les porter au besoin, soit au secours de M. de Repentigny, soit aux retranchements. « Nous convînmes, écrit Lévis, que nous ferions la guerre à l'œil, et que, si la gauche était attaquée, il ferait avancer les troupes du centre pour la soutenir, et que j'en ferais de même si la droite était attaquée. Après cet arrangement, M. de Montcalm me quitta et me dit qu'il allait rejoindre M. le marquis de Vaudreuil et lui rendre compte de notre situation. »

Peu après, sur l'avis de Duprat que la colonne rétrogradait, Lévis dépêcha son aide de camp Johnstone pour faire revenir les renforts qu'il avait expédiés à M. de Repentigny. Les berges, qui jusque-là avaient monté et descendu le long de l'estuaire, menaçant surtout le centre et la droite, rentrèrent dans le chenal de l'île d'Orléans et vinrent se placer en arrière des deux transports échoués.

Il était alors 5 heures du soir ; la marée achevait de baisser, et le passage du saut était guéable. Dans le ciel, d'épais nuages chargés d'éclairs et de tonnerre avaient caché le soleil, et de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. L'armée, qui s'était tenue en ordre de bataille sur la falaise de l'Ange-Gardien, venait de la descendre et se formait en colonne sur le bord de la grève pour franchir le gué. Les batteries et les vaisseaux anglais n'avaient pas

cessé la canonnade, qu'ils dirigeaient avec habileté, mais sans produire beaucoup d'effet sur les travaux ni sur les troupes françaises. Les sauvages, revenus avec le détachement de Canadiens, furent disposés en tirailleurs entre la redoute de Johnstone et les retranchements. Le chevalier fit avertir Montcalm du mouvement des Anglais et descendre la réserve qu'il tenait sur le chemin de Beauport. A 6 heures, les berges s'approchèrent, après avoir eu quelque peine à franchir une chaîne de rochers à fleur d'eau.

A mesure que les troupes débarquaient, Monckton les rangeait en bataille à l'abri des transports, les grenadiers à l'avant-garde suivis du Royal-Américain. Au même instant l'armée de Townshend commença à franchir le gué, et la canonnade devint plus furieuse que jamais. Lévis, prévenu que la redoute de Johnstone manquait de boulets, ordonna à M. de La Perrière, qui y commandait, de l'évacuer après avoir encloué légèrement les canons. Les troupes de Monckton s'avancèrent « de bonne grâce », au dire de Lévis. Les grenadiers, impatients de se distinguer, prirent les devants et coururent à la redoute, qu'ils dépassèrent sans s'y arrêter. Là ils rencontrèrent un terrain spongieux qui retarda leur marche. Les Canadiens, qui se composaient de ce qu'il y avait de meilleurs tireurs parmi les coureurs des bois, ouvrirent un feu meurtrier, qui abattit les premiers rangs. Les grenadiers oscillèrent un instant, puis s'élancèrent de nouveau en avant et commencèrent à gravir la côte, qui était beaucoup plus raide que Wolfe ne l'avait supposé. Les plus hardis n'étaient pas arrivés à moitié de la déclivité, qu'ils furent fau-

chés par les balles et tombèrent sur ceux qui les suivaient, en les entraînant dans leur chute. Pendant que cette lutte désespérée se prolongeait, Townshend, qui venait de traverser le gué du saut, lança son corps d'armée sur l'autre redoute, où commandait le brave capitaine de Mazerac. En ce moment, les nuages, qui avaient enveloppé le bassin d'une demi-obscurité, crevèrent au-dessus des combattants avec des éclats de tonnerre qui couvrirent le bruit de la canonnade. La montée du coteau devint de plus en plus difficile, à mesure que la pluie qui tombait par torrents détrempait la terre et la rendait vaseuse et glissante. Les assaillants décimés reculèrent en désordre, enjambant par-dessus les rangées de cadavres, et vinrent se reformer en arrière de la redoute, pour se préparer à un nouvel assaut; mais Wolfe, qui de loin avait suivi l'action, en comprit l'inutilité et fit sonner la retraite. Le feu de la mousqueterie et du canon avait en partie cessé de part et d'autre; car la poudre, exposée à la pluie, était devenue humide.

Des cris et des hourras retentirent sur toute la ligne des remparts, quand les Français virent les assaillants reprendre le chemin de la grève en emportant leurs blessés. Montcalm, descendu en ce moment à la gauche, fut salué par les acclamations de : « Vive notre général! »

Les sauvages se répandirent sur l'estuaire pour faire des prisonniers et lever des chevelures. Un incident se produisit alors, qui donna lieu ensuite à quelques correspondances entre les généraux des deux armées. Le capitaine Ochternoly, blessé à mort,

épuisait le reste de ses forces pour échapper aux griffes des Peaux-Rouges. Un soldat de Guyenne l'aperçut au moment où un de ces barbares brandissait son couteau pour lui lever la chevelure ; le soldat saisit l'Indien à bras-le-corps et le retint, au risque de se faire tuer lui-même, jusqu'à ce que des officiers français venus à son secours eussent entouré le malheureux Anglais, qui fut transporté à l'hôpital général. La pluie tombait en si grande abondance, qu'elle empêchait de voir à distance. L'orage fut de courte durée, et, quand le ciel s'éclaircit, les Français aperçurent les derniers détachements de Monckton qui s'éloignaient du rivage dans la direction de la pointe Lévis, et l'armée de Townshend, repliée au delà du saut, remontant la falaise. Le fort du combat s'était livré autour de la redoute de Johnstone, où les pertes des Anglais avaient été des plus sensibles. La division de Townshend, qui avait été lente à s'engager, s'était avancée encore avec plus de lenteur et n'avait pas osé monter à l'assaut de la redoute. L'amiral Saunders, craignant que les Français ne s'emparassent des deux transports, ordonna aux équipages de les abandonner après y avoir mis le feu.

Le rapport officiel des Anglais avoua une perte de quatre cent quarante-trois hommes tués ou blessés, au nombre desquels étaient le colonel Burton, du 48ᵉ, huit capitaines, vingt et un lieutenants et trois enseignes. Le chevalier de Lévis l'estima bien plus considérable. Les Français n'eurent que soixante-dix hommes tués ou blessés.

Lévis écrivit sur-le-champ au ministre de la

Guerre : « On ne peut assez faire l'éloge des troupes et des Canadiens qui ont été inébranlables, et qui ont continuellement témoigné la plus grande volonté. »

De retour au quartier général, Montcalm adressa ce petit billet à son ami : « A l'entrée de la nuit, nous serons tous sous les armes à notre poste. Il y a du mouvement dans l'escadre vis-à-vis de nous. La démonstration qu'ils ont faite en plein jour me persuade que ce sera la fausse attaque. Vous avez le coup d'œil bon. Si ce qui vous occuperait ne vous paraissait pas considérable, il faudrait, mon cher chevalier, nous faire appuyer. »

Une heure après, Lévis avait rassuré son général, qui lui répondit : « Je doute d'une attaque pour ce soir, mon cher chevalier... Vous faites la guerre à l'œil, et il n'y a rien de mieux... Je veux vous laisser dormir, vous devez en avoir besoin ; j'irai cependant vous voir sur les 11 heures. » Lévis avait passé dix heures consécutives à cheval.

Le capitaine Ochterlony fut entouré de soins si délicats par les religieuses de l'hôpital général, qu'il en fut touché jusqu'aux larmes. Il l'écrivit au général Wolfe, qui manifesta sa vive reconnaissance et fit savoir aux sœurs hospitalières que, s'il s'emparait de leur monastère, elles pouvaient être assurées de sa protection. Son message, adressé à Vaudreuil, renfermait une somme de vingt livres sterling, qu'il priait de remettre au soldat de Guyenne qui avait empêché le capitaine d'être scalpé. Vaudreuil renvoya cette somme et répondit avec politesse et fierté que le soldat n'avait fait qu'obéir à son devoir et aux ordres des commandants.

La victoire de Montmorency avait relevé le moral de l'armée et ranimé l'ardeur guerrière de la population, malgré le spectacle des ruines qu'elle avait sous les yeux. Wolfe se vengeait, en effet, de sa défaite en accablant de projectiles ce qui restait de Québec et en ordonnant d'incendier les campagnes. On calcula que, du 13 juillet au 5 août, la ville ne reçut pas moins de neuf mille bombes ou pots-à-feu et dix mille boulets. Ces ravages n'avaient d'autre but que de satisfaire l'opinion publique en Angleterre, qui lui demanderait un compte sévère des énormes dépenses faites pour cette expédition, s'il retournait à Londres sans avoir rien accompli. S'il ne prenait pas Québec, il voulait du moins pouvoir dire qu'il n'avait laissé après lui que des ruines.

Des événements d'une extrême gravité se passaient en ce moment aux frontières. Lorsque la nouvelle en parvint au camp, dans la soirée du 9 août, la confiance se changea en consternation, et l'on craignit l'envahissement prochain de la colonie.

Bourlamaque avait évacué Carillon et le fort Saint-Frédéric, après les avoir fait sauter, et retraitait vers l'île aux Noix, faible et dernier rempart de la frontière sur le lac Champlain. Les trois mille hommes qu'il y ramenait y seraient bientôt forcés, si les douze mille d'Amherst étaient vigoureusement commandés. Les nouvelles de Niagara étaient plus désolantes encore. La petite armée rassemblée par des Ligneris et Aubry pour venir au secours de Pouchot était tombée dans une embuscade et avait été détruite ou dispersée. Niagara avait capitulé; sa garnison était faite prisonnière, et le chevalier de La Corne

écrivait que si l'armée victorieuse de Johnson se tournait contre lui, il était incapable de tenir à la tête des rapides. Le succès d'une des armées anglaises sur l'une ou l'autre frontière décidait de la campagne.

A 9 heures du soir, les généraux français étaient réunis en conseil de guerre au manoir seigneurial de Salaberry, transformé, comme on l'a vu, en quartier général. Montcalm et Vaudreuil, d'accord cette fois, convinrent qu'un seul homme était de taille à faire face au danger : c'était le chevalier de Lévis. Il partit la nuit même en chaise de poste, avec M. de Lapause. Huit cents hommes, distraits de l'armée, devaient le suivre dans les vingt-quatre heures. Il avait le pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait nécessaire pour organiser une défensive, visiterait les deux frontières, prendrait le commandement de celle qui serait la plus menacée, et disputerait le terrain pied à pied.

Lévis emportait avec lui la fortune ou, pour mieux dire, la sagesse de l'armée. Les deux antagonistes irréconciliables, restés seuls en présence, n'eurent plus le contrepoids dont ils avaient besoin pour conserver leur calme et la rectitude de leur jugement aux heures critiques. Les derniers jours du siège furent marqués par une suite de fautes et de désastres qui amenèrent la catastrophe finale.

III

PRISE DU FORT DE NIAGARA

Les opérations de la campagne, du côté du lac Champlain, s'étaient ressenties de l'effet moral produit par la victoire de Carillon. Le souvenir de cette journée, terrifiant pour les Anglais, les avait rendus lents et timides dans leurs mouvements, tandis qu'il avait soutenu la confiance et le courage des Français. La décision du conseil de guerre, enjoignant à Bourlamaque de faire sauter le fort de Carillon s'il était attaqué par des forces trop supérieures, avait été tenue secrète, et les troupes mises sous l'impression qu'elles attendraient l'ennemi sur le même champ de bataille que l'année précédente. Leur ardeur ne s'était pas ralentie, et la vue des lieux où elles s'étaient couvertes de gloire, ainsi que de nouvelles fortifications ajoutées aux anciennes, leur faisait espérer de nouveaux succès, malgré leur infériorité numérique. Les deux mille cinq cents hommes qui la composaient étaient continuellement occupés à perfectionner les travaux de défense, comme s'il eût été décidé d'y tenir jusqu'à l'extrémité.

Le 1er de juin. Bourlamaque escorté de deux compagnies, l'une de Berry, l'autre de la Reine, alla faire l'inspection de la rive gauche du lac jusqu'à Saint-Frédéric. La rivière à la Barbue lui parut présenter une ligne trop étendue à défendre pour que sa petite armée pût en disputer le passage. Le fort Saint-Frédéric, dominé par une hauteur, comme celui de Carillon, était encore moins tenable, car cette hauteur n'était pas défendue, et le temps manquait pour y élever des retranchements. Bourlamaque résolut de ne s'arrêter à la rivière à la Barbue, que le peu de jours nécessaires pour donner à la garnison de Carillon le temps de le rallier. Il ferait ensuite sauter le fort Saint-Frédéric et se replierait sur l'île aux Noix, où les travaux de défense étaient déjà commencés.

Chaque jour, les nouvelles des ennemis devenaient de plus en plus alarmantes. Le bruit de leur arrivée, d'abord éloigné, se rapprochait petit à petit, comme les grondements du tonnerre, qui, sourds au début, vont cesse grandissant; et leurs reconnaissances commençaient à se montrer autour de Carillon, pareilles aux éclairs avant-coureurs de l'orage.

Les patrouilles anglaises apparaissaient de jour en jour plus nombreuses et refoulaient nos éclaireurs jusqu'aux abords du Portage. Ces braves coureurs des bois, à la tête desquels se distinguait plus que jamais le brillant et infatigable Langy, comme s'il eût pressenti sa fin prochaine, ne s'étaient pas arrêtés depuis l'ouverture de la campagne. Ils avaient vu des légions de travailleurs ouvrir une large trouée de chaque côté du chemin qui conduisait du fort

Édouard à la tête du lac. Le général Amherst n'avait pas voulu y engager son armée avant qu'elle pût circuler en plaine ouverte sans le moindre danger d'embuscade. Ce général, dont la tactique consistait à élever des postes fortifiés partout sur son passage, en fit construire une chaîne ininterrompue. séparés seulement d'une lieue les uns des autres, entre le fort Édouard et la tête du lac. Il compromettait, par ses lenteurs et ses précautions exagérées, le succès de la campagne. C'était un homme d'un caractère diamétralement opposé à celui de Wolfe : il était flegmatique, taciturne et impassible, du moins en apparence. Les divisions et les rivalités qui s'agitaient autour de lui, les querelles, lui étaient si indifférentes, qu'il semblait ne pas s'en apercevoir. Il n'avait aucune initiative, mais une ténacité à toute épreuve. Quoique son armée fût quatre fois plus nombreuse que celle de son adversaire, il ne se mesura pas une seule fois avec lui durant toute cette campagne. Si les autres généraux anglais lui eussent ressemblé, le Canada n'aurait pas été conquis ; et s'il se fit un nom, c'est qu'il cueillit les fruits de la victoire que d'autres avaient gagnée.

A la fin de juillet, les onze mille hommes qu'il commandait, composés moitié de troupes régulières, moitié de milices coloniales, soutenus d'une puissante artillerie, n'avaient pas encore quitté les ruines du fort William-Henry. Ils perdaient le temps le plus précieux de la saison à faire des corvées, des manœuvres, des exercices à la cible, des voyages de découvertes, etc.

Les plus hardis de nos éclaireurs s'étaient appro-

chés si près de leurs retranchements, qu'ils avaient entendu aboyer leurs chiens. Ils avaient compté leurs berges, au nombre d'environ trois cents, mouillées à l'ancre au bord de la grève, outre plusieurs bateaux armés de canons. Quelques-unes de leurs berges sillonnaient continuellement le lac, fouillaient les anses et les îles pour débusquer nos partis de rôdeurs.

Enfin, le 21 juillet, la flottille des berges s'ébranla sur quatre colonnes, comme avait fait celle qui portait l'armée d'Abercromby. Elle renouvela le même spectacle grandiose, le même déploiement de drapeaux et d'uniformes éclatants entre les montagnes et les îles du lac, mais non plus la même présomptueuse exultation. La terrible leçon infligée l'année précédente inspirait, au contraire, aux troupes d'Amherst une défiance qui était une meilleure garantie de succès. La bise qui soufflait du sud favorisait leur marche. Une partie des équipages retirèrent leurs rames, en firent des mâtures auxquelles ils attachèrent des couvertures en guise de voiles. Après le coucher du soleil, pendant qu'ils faisaient halte pour la nuit, aux environs de la Montagne-Pelée, ils furent assaillis par une violente tempête, accompagnée de pluie, qui souleva le lac et ballotta les berges toute la nuit. Le lendemain, dès l'aube du jour, l'avant-garde, formée de l'infanterie légère, aux ordres du lieutenant-colonel Gage, débarqua sans obstacle au Portage et s'avança jusqu'au moulin de la Chute, suivi du reste de l'armée.

A 8 heures, Bourlamaque, averti de la descente des Anglais, faisait battre la générale et border les retranchements par les grenadiers, un détachement



Le général Amherst, d'après une gravure du *Britsih Museum.*

de volontaires, cent Canadiens et les ouvriers du génie. Ils reçurent peu après l'ordre de les franchir et de se porter à la Chute, pour retarder les ennemis au passage de la rivière ; mais les sauvages, qui étaient au nombre d'environ quatre cents, refusèrent de marcher, malgré les exhortations et les reproches de Bourlamaque. Alors, sur un ordre de Bourlamaque, les Canadiens et les volontaires de Bernard s'élancèrent et poussèrent jusqu'à une hauteur que venaient d'abandonner les sauvages. L'avant-garde de Gage et un corps de troupes régulières fort de quatre ou cinq mille hommes étaient déjà massés en face d'eux, de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis une passerelle qu'on n'avait pas eu le temps de couper. A peine deux hommes pouvaient-ils y passer de front. Les rangers la franchirent au pas de course, suivis des régiments, qui se mirent en ordre de bataille à mesure qu'ils avaient traversé, et s'avancèrent sur nos soldats. Ceux-ci, profitant du terrain coupé d'abatis jusqu'au camp, les tinrent en respect malgré l'extrême disproportion du nombre, fusillèrent jusqu'à la nuit avec un rare sang-froid, et rentrèrent en bon ordre derrière les retranchements, qu'ils bordèrent comme s'ils avaient dû être attaqués.

La pluie avait commencé à tomber en abondance. Une brume épaisse, qui montait du lac et envahissait la pointe, dérobait complètement à l'ennemi les mouvements de l'armée. A minuit elle s'embarqua dans un profond silence et s'éloigna non sans regret de ce promontoire, où elle avait inscrit en traits immortels le nom de Carillon.

D'Hébécourt était resté dans le fort avec cent

quatre-vingts soldats de la ligne, quatre-vingt-cinq de la marine, cent vingt Canadiens et treize canonniers.

La brume était devenue si intense, que plusieurs des bateaux s'égarèrent sur le lac et ne reconnurent l'entrée de la Barbue qu'après que le soleil levant eut dispersé le brouillard. L'ingénieur Desandrouins, avec un parti d'ouvriers et le deuxième bataillon de Berry, s'y était rendu dès la veille pour commencer les retranchements provisoires projetés par Bourlamaque.

Pendant toute cette journée du 23, « nous vîmes, dit l'ingénieur, une épaisse fumée du côté de Carillon; c'étaient les deux hôpitaux, les hangars de la haute et de la basse ville, et les baraques du camp qu'on incendiait. La garnison s'est occupée à détruire sur-le-champ tous les bâtiments du fort, ou au moins d'en enlever toutes les toitures. Cependant les sauvages semblaient honteux de n'avoir rien voulu faire la veille contre les Anglais. Ils étaient d'une surprise étonnante de nous voir abandonner ces retranchements, si célèbres par notre victoire de l'année précédente et par nos travaux pour les perfectionner. Ils n'en voulaient rien croire lorsqu'on le leur annonça, et disaient : « Quoi! le Français abandonnerait la maison, la cabane où il a tant travallé? Non, cela ne peut être! »

Cet abandon de Carillon avait achevé de décourager les sauvages. Un seul, le brave Hotchig, était resté dans le fort avec M. d'Hébécourt.

Les Anglais ne s'étaient aperçus de l'abandon des retranchements qu'à 8 heures du matin. Amherst les fit occuper par ses grenadiers et rangea les tentes de

ses soldats le long de la face extérieure, où elles se trouvaient abritées contre les boulets et les bombes que lançait le fort. La figure du taciturne général s'illumina quand il se vit maître, presque sans coup férir, de ces fameux remparts au pied desquels était venue tourbillonner et se briser la belle armée d'Abercromby. Ceux de ses officiers qui s'y étaient trouvés s'étonnèrent des augmentations faites à ces retranchements, soit en bois, soit en terre, soit en pierre sèche. Amherst fit approcher son artillerie et commença un siège en règle, pendant que de Carillon les Français tiraient à toute volée.

Dans la nuit du 24, la garnison fit une sortie, attaqua les gardes de tranchée, y jeta la confusion, tua un lieutenant, plusieurs soldats, et en blessa un plus grand nombre.

Pendant quatre jours consécutifs, les quatre cents Français de d'Hébécourt arrêtèrent les onze mille hommes d'Amherst. Une plus longue résistance eût été impossible sans exposer la garnison tout entière à être enveloppée et faite prisonnière, car les berges ennemies se montraient en grand nombre sur le lac Champlain. Le 26, à 10 heures du soir, la garnison évacua le fort avec armes et bagages, et prit place dans les bateaux ; d'Hébécourt et Louvicourt sortirent les derniers, après s'être assurés que tous les canons des remparts étaient chargés jusqu'à la gueule, et les mines prêtes à être allumées. Trois déserteurs arrivaient en ce moment hors d'haleine au camp anglais, où ils confirmaient la nouvelle de l'évacuation qu'on soupçonnait déjà au mouvement inusité qu'on avait remarqué autour de la place.

Il était près de minuit; les derniers bateaux venaient de prendre le large au milieu du silence d'une belle nuit d'été, lorsque tout à coup une immense gerbe de lumière monta vers le ciel, accompagnée d'une épouvantable détonation qui fit trembler le promontoire et secoua les eaux du lac. Un épais nuage de poussière, mêlé de pierres, de bois, de débris de toutes sortes, tourbillonna un instant dans les airs, puis s'abattit avec fracas sur la pointe et sur le lac. Quand le soleil se leva sur ces ruines, le feu courait encore parmi les décombres et faisait partir de temps en temps quelque canon resté chargé. Les Anglais furent assez longtemps sans s'approcher, de crainte de quelques autres explosions. Un des bastions avait été complètement détruit; les autres, affreusement mutilés, étaient encore reconnaissables. C'était là tout ce qui restait de Carillon, ce petit fort dont l'existence avait été de courte durée, mais dont le souvenir est impérissable.

D'Hébécourt avait reçu l'ordre de ne s'arrêter qu'à Saint-Frédéric, où Bourlamaque le rejoignit le lendemain, et n'en repartit qu'après avoir fait sauter le fort.

Le 2 août, dans la soirée, on arriva en vue de l'île aux Noix, où l'on débarqua le lendemain par une pluie battante. C'était la dernière étape de l'armée; elle devait s'y défendre à outrance, y périr, s'il le fallait, pour sauver la colonie. Les travaux de fortifications, déjà avancés, furent poussés avec toute la vigueur que pouvait y mettre le stoïque et énergique Bourlamaque.

Amherst, qui aurait dû s'attacher à sa poursuite,

n'avait pas encore quitté le plateau de Carillon le 3 août. Il absorbait toutes les forces de son armée à relever les ruines du fort, quand il apprit par ses éclaireurs que Saint-Frédéric avait été évacué.

Dans le moment d'exultation qu'il éprouva lorsqu'il prit possession de ce fort, il parut sortir de son caractère habituel et vouloir faire autre chose que de prendre des forts abandonnés. Du moins l'écrivit-il. Mais, cet instant passé, il reprit sa tactique ordinaire et manda au gouverneur de New-York « qu'il se mettait immédiatement à l'œuvre pour bâtir un fort tel, que par sa situation et sa solidité il garantirait très efficacement la possession de tout le pays ». On ne peut s'empêcher de faire contraster cette lenteur et cette timidité avec la promptitude et la hardiesse déployées par les Français sur la même route militaire. A la même date, deux ans auparavant, Montcalm, avec une armée beaucoup moins nombreuse, avait franchi toute la distance entre Montréal et la tête du lac George, et achevait de réduire William-Henry.

Avant que le nouveau fort, qui reçut le nom de Crown-Point, fût terminé, Amherst en construisit sur les éminences voisines trois autres qui devaient servir d'ouvrages avancés; et sur l'avis donné par des déserteurs que les Français avaient quatre vaisseaux armés sur le lac Champlain, il chargea le commandant de sa marine, le capitaine Loring, de bâtir un brigantin, une batterie flottante, et, un peu plus tard, une corvette, destinés à protéger la marche de son armée. Il était évident que tous ces travaux ne pouvaient être finis avant l'automne. On a peine à

croire qu'Amherst ait achevé de paralyser son armée en organisant des expéditions aussi inutiles que celles qu'il dirigea, d'un côté vers les sources de l'Hudson, de l'autre au fond du lac Champlain, et à l'est jusqu'à la rivière Connecticut, sous prétexte d'explorer ces voies de communication connues depuis longtemps. Il donnait ainsi à Bourlamaque le temps de se fortifier à l'île aux Noix, de lui barrer le chemin de Montréal, et de l'empêcher de faire sa jonction avec Wolfe.

L'armée d'invasion lancée vers la frontière de l'Ouest contre Niagara était conduite avec plus d'activité. Le général Prideaux, avec cinq mille hommes de troupes régulières et de milices, outre neuf cent quarante-trois sauvages rassemblés par sir William Johnson, avait remonté la rivière Mohawk et débouché sur le lac Ontario, après avoir jeté une garnison dans le fort Stanwix et dans quelques postes le long de sa route. Il fit halte sur les ruines de Chouaguen, où il assura ses communications en laissant un corps de mille hommes commandés par le colonel Haldimand, avec ordre de se fortifier de l'autre côté de la rivière, sur l'emplacement du fort Ontario, et remonta le 1er juillet dans ses bateaux pour atteindre Niagara, en suivant les bords du lac.

La flottille qui portait son armée abordait, sans avoir rencontré un seul ennemi, à la tête du lac Ontario. Mais, avant de l'y suivre, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur le théâtre de ses opérations.

L'énorme masse d'eau qui forme la cataracte de Niagara continue sa course échevelée en tourbillon-

nant au fond d'une crevasse dont les murailles gigantesques ne s'abaissent qu'en approchant du lac Ontario, quatre lieues plus bas. Le fort Niagara, dont le site est encore marqué par des ruines, avait été bâti à l'extrémité de l'angle que décrit la rive droite de la rivière avec les « écores » du lac. Il n'avait d'abord été qu'un simple poste de traite établi par le sieur de Joncaire, coureur des bois très influent parmi les Iroquois, qui l'avaient adopté dans une de leurs tribus (1721). Lorsque, dans l'automne de 1755, le capitaine Pouchot y fut envoyé avec le régiment de Guyenne pour en refaire les fortifications, il n'y trouva qu'une enceinte de palissades à demi pourries, gardées par une soixantaine de Canadiens. Il en fit une petite forteresse solidement construite selon les règles de l'art militaire. Elle était de forme triangulaire, munie de bastions et d'un fossé. Le côté qui faisait face au lac et celui qui regardait la rivière longeaient les écores, dont les pentes assez raides étaient une protection naturelle. Le côté le plus vulnérable était celui de terre, dont les approches étaient faciles. L'ingénieur y multiplia les travaux de défense. En avant du fossé régnait un chemin couvert, protégé par des ouvrages avancés reliés à la campagne par des glacis. Ces fortifications étaient encore inachevées, quand Pouchot fut rappelé à Montréal et remplacé par M. de Vassan. A son retour, au printemps de 1759, il se hâta de reprendre les ouvrages abandonnés en son absence, et y travaillait encore avec toute sa garnison au moment du siège.

Les deux corvettes lancées à la Pointe-au-Baril, l'*Iroquoise* et l'*Outaouaise*, armées chacune de dix

canons, avaient remis la France en possession du lac Ontario. Elles avaient rétabli les communications entre Niagara et la Présentation, servant à la fois de bâtiments de transport et de croisières.

Les deux fils de M. de Joncaire, Philippe et Daniel, établis comme leur père chez les Iroquois, où ils avaient plusieurs parents métis et de riches comptoirs, y jouissaient comme lui d'une grande autorité. Ils avaient longtemps balancé l'influence de sir William Johnson, le plus accrédité des Anglais auprès des Cinq-Nations. Celui-ci à l'est, chez les Agniers; ceux-là à l'ouest, chez les Tsonnontouans, dominaient dans les conseils et faisaient osciller les tribus entre les deux partis.

Mais la puissance toujours croissante des Anglais, leurs ressources incomparablement plus grandes, qui leur permettaient de multiplier leurs séductions, le prestige surtout qu'ils s'étaient acquis depuis la destruction de Frontenac et la prise du fort Duquesne, avaient fini par anéantir l'autorité des Joncaire.

Vers le milieu de mai, Philippe, l'aîné des deux frères, écrivit à Pouchot que les Iroquois s'étaient déclarés et avaient accepté la hache de guerre des mains de Johnson. Il l'avertissait en même temps qu'une armée anglaise se préparait à venir attaquer Niagara. Malheureusement Pouchot ne tint pas assez compte de ces avertissements, et une suite d'incidents dont on lira plus loin les détails l'entretinrent dans cette fausse sécurité. Il crut le danger assez éloigné pour risquer une division de ses forces et organiser une expédition dont les avantages le séduisaient. Le nouveau fort de Pittsburg, où les Anglais décimés

par les maladies n'avaient pu guère travailler dans le cours de l'hiver, n'était pas à l'abri d'un hardi coup de main. Le camp de Loyalhannon même, réduit comme le fort, pouvait être emporté. Un parti de sauvages onontagués, commandés par M. de Saint-Blin, alla enlever aux environs un convoi de seize chariots chargés de vivres et escortés par cent hommes. Vingt-sept furent tués, trois faits prisonniers, le reste dispersé dans les bois. Les sauvages brûlèrent les chariots et emmenèrent quatre-vingt-quatre chevaux.

M. Pouchot confia à M. de Montigny un corps de troupes, avec des vivres, des marchandises de traite, des armes et même du canon. Dans la lettre qu'il écrivait à M. des Ligneris, à qui il envoyait ces secours, il lui disait : « Si vous étiez assez heureux d'enlever Loyalhannon, vous devez être sûr que tous les postes, depuis Raystown jusqu'à la Belle-Rivière, tomberont d'eux-mêmes, se trouvant abandonnés à leurs propres forces et ne pouvant recevoir aucun secours de vivres. »

Un pareil exploit aurait eu sans doute un grand éclat, aurait fermé la route aux Anglais de ce côté, et rallié les tribus de l'Ohio ; mais il était chimérique à l'heure présente. Le fort Niagara étant la clef des pays d'en haut, tout le reste devait être subordonné à sa sécurité. C'était, au surplus, d'après le dire de Pouchot lui-même, ce que portaient les instructions de Vaudreuil.

Toute la population française de l'Ouest, obéissant à l'appel de ce gouverneur, était alors en armes. Elle accourait de la baie Verte, de Michilimakinac, du Détroit et jusque de la Louisiane, entraînant à sa

suite tout ce que les officiers partisans les plus en renom, tels que Marin, Langlade, Aubry, des Ligneris et autres, avaient pu rassembler de coureurs des bois, de métis et de sauvages.

Ces bandes suivaient un double courant : celles de l'extrême Ouest descendaient par l'Outaouais pour rejoindre les armées de Montcalm et de Bourlamaque où nous les avons vues ; les autres avaient pour point de ralliement le fort de la Presqu'île, sur le lac Erié, où commandait M. de Portneuf.

Le commandant du Détroit, M. de Bellestre, amenait cent Français et cent cinquante sauvages ; le capitaine Aubry, six ou sept cents hommes des bords du Mississipi ; MM. de Linctot et Bayeul, sept ou huit cents sauvages des postes intermédiaires. M. Marin, revenant avec deux cent quatre-vingts sauvages et quelques Canadiens d'une incursion du côté de Pittsburg, allait bientôt se joindre à eux. M. des Ligneris, au fort Machault, attendait la réunion de tous ces corps pour exécuter le plan du capitaine Pouchot.

Celui-ci avait envoyé de bonne heure, dans le mois de juin, la corvette *l'Outaouaise* croiser à l'entrée de la rivière Chouaguen. Elle fut assaillie en route par un ouragan qui brisa son grand mât et son beaupré et faillit l'engloutir. Une troupe de sauvages mississagués qui se trouvaient à bord, et qui n'avaient jamais essuyé de tempête sur un navire, furent si effrayés, qu'ils jetèrent à la mer leurs armes, leurs ornements et des morceaux de tabac pour apaiser le manitou du lac. Cet accident donna lieu à une scène de comédie qui aurait pu tourner au tragique. Il y avait à bord un bossu si petit de taille, qu'il parais-

sait un vrai nain. Les Mississagués, qui n'avaient jamais vu d'être humain si petit, se persuadèrent qu'il était un manitou et voulurent à toute force le jeter à la mer, comme un autre Jonas. Le commandant eut toutes les peines du monde à les arrêter. L'*Outaouaise* fut retardée plusieurs jours à la Présentation pour être réparée. A son retour vis-à-vis Chouaguen, elle détacha un canot monté par M. de Blainville et quelques sauvages, pour aller à la découverte. L'armée de Prideaux franchissait en ce moment la chute de la rivière à quelques lieues de son embouchure. Par une incroyable incurie, le canot ne remonta pas jusque-là, et, n'ayant rien aperçu, M. de Blainville confirma M. Pouchot dans son illusion. La seconde corvette fit la croisière avec aussi peu d'intelligence. L'*Iroquoise*, qui remontait le lac dans le temps même où les longues files d'embarcations en longeaient la côte méridionale, et qui n'aurait eu qu'à louvoyer durant quelques jours pour les découvrir, n'eut aucun soupçon de leur présence. La corvette jeta l'ancre devant Niagara dans l'après-midi du 6 juillet, précisément à l'heure où Prideaux débarquait son armée à une lieue et demie du fort. Le commandant venait de faire son rapport à M. Pouchot, lorsqu'un soldat chassant aux tourtes dans la clairière vit sortir du bois une bande de sauvages qui s'élancèrent sur deux de ses camarades occupés un peu plus loin, et les entraînèrent avec eux. Il courut en avertir le commandant, qui fit sur-le-champ sortir une cinquantaine d'hommes. Ce piquet n'était pas encore arrivé à la lisière du bois, qu'il reçut une décharge de plus de deux cents coups de mousquet, dont la régularité

fit reconnaître des troupes réglées. Deux soldats furent blessés et cinq faits prisonniers. Le piquet opéra sa retraite sous la protection des canons du fort, qui lancèrent quelques boulets aux ennemis.

Il n'y avait que quatre cent quatre-vingt-six hommes de garnison, tirés en nombre à peu près égal des troupes de terre, de la colonie et de la milice, outre trente-neuf employés, dont cinq femmes ou enfants.

A une lieue et demie au-dessus de la cataracte, avait été placé un petit fort en bois appelé le Portage, où commandait Daniel Chabert de Clausonne. Un courrier lui fut immédiatement dépêché pour lui ordonner de se replier sur Niagara avec ses hommes. après avoir brûlé son fort. Le même courrier se rendit au fort Machault avec des dépêches enjoignant à M. des Ligneris de rassembler tout ce qu'il y avait de Français et de sauvages à la Presqu'île et dans les forts voisins, et d'accourir au secours de Niagara.

Dans la matinée du 9, pendant que les boulets du fort balayaient les broussailles des environs, il parut dans la clairière un officier agitant un drapeau blanc. M. Pouchot envoya vers lui un de ses lieutenants, qui lui banda les yeux et l'amena au fort. Ce parlementaire était un capitaine du Royal-Américain, porteur d'une sommation du commandant anglais, disant « que le roi d'Angleterre lui ayant donné le gouvernement du fort Niagara, il eût à lui remettre cette place; sinon qu'il l'y obligerait par les forces supérieures qu'il avait avec lui ». M. Pouchot répondit qu'il n'entendait pas l'anglais, qu'il n'avait pas de réponse à faire. Il avait cependant bien compris la

lettre. L'officier insista sur les grandes forces qu'il avait. M. Pouchot répliqua que le roi lui avait confié cette place, qu'il se trouvait en état de la défendre et qu'il espérait que M. Prideaux n'y entrerait jamais ; que du moins, auparavant, il voulait faire connaissance avec eux ; que sûrement il gagnerait leur estime. Il fit déjeuner cet officier et le renvoya, les yeux bandés, jusqu'où on l'avait pris.

Le général Prideaux, qui avait échelonné une partie de son armée sur son passage, avait encore devant Niagara deux mille deux cents hommes, outre ses neuf cents sauvages. Durant les premiers jours du siège, la corvette embossée vis-à-vis de son camp l'incommoda si fort, qu'il fut obligé de dresser ses tentes hors de sa portée. Elle retarda ses opérations en arrêtant ses bateaux et le forçant à transporter par terre tout son matériel de siège.

La petite garnison était sur pied jour et nuit ; mais l'espérance qu'elle avait d'un secours prochain soutenait son courage et son entrain. Le matin du 10, quand le soleil levant eut dissipé le brouillard qui s'était levé du lac à la suite d'une nuit pluvieuse, on s'aperçut que l'ennemi avait commencé à trois cents toises de distance une parallèle obliquant vers le lac. Les boulets et les bombes dirigés sur ces travaux les ralentirent sans les arrêter.

Depuis le 6 juillet, personne dans le fort n'avait clos l'œil. Les soldats aux embrasures tombaient de sommeil en épaulant leurs armes. Sur dix fusils, il n'y en avait guère qu'un qui partît. Sept armuriers étaient continuellement employés à les raccommoder. Faute de baïonnettes, les soldats de la colonie et les

Canadiens avaient adapté des couteaux de bûcherons au bout de bâtons et les emportaient aux postes avec eux.

Le soir du 18, les assiégés remarquèrent une grande fumée qui montait de la tranchée : ils crurent qu'un de leurs boulets avait mis le feu à un dépôt de poudre. C'était une bombe qui avait éclaté au sortir du mortier, et dont un éclat avait frappé à la tête le général Prideaux et l'avait tué instantanément.

Il fut remplacé dans le commandement par sir William Johnson.

A mesure qu'approchait le temps où l'armée de M. des Ligneris devait se montrer sur le chemin de la cataracte, les regards de la garnison se portaient de plus en plus de ce côté. Mais le secours si impatiemment attendu arriverait-il à temps? L'ennemi avait fini ses approches, et les brèches, grandissant d'heure en heure, allaient bientôt être prêtes pour l'assaut.

Le 23, à 10 heures du matin, entrèrent au fort quatre sauvages porteurs de lettres de MM. des Ligneris et Aubry. Ces sauvages dirent que leur armée était forte de six cents Français et de mille sauvages; que, lorsque ses bateaux avaient passé à la sortie du lac Erié, ils couvraient tellement la rivière, qu'elle paraissait une île flottante. M. Pouchot répondit par les mêmes courriers que les assiégeants lui semblaient être de quatre à cinq mille hommes, sans compter les sauvages; que si M. des Ligneris ne se croyait pas assez fort pour les battre, il ferait mieux de traverser la rivière Niagara et de descendre par sa rive gauche jusque vis-à-vis le fort, où il n'y avait que

deux cents Anglais qui seraient sûrement écrasés, parce qu'ils pouvaient être difficilement secourus; qu'ensuite les bateaux du fort traverseraient son armée. Malheureusement ce conseil ne fut pas suivi.

Les troupes indisciplinées de Ligneris, après avoir tiré leurs canots à terre, défilèrent en longue colonne, bariolées de toutes couleurs, au bord du précipice creusé par la cataracte. Le chemin du Portage, qui menait au fort Niagara, n'était qu'une trouée mal tracée à travers la forêt, sur un terrain inégal et rocailleux. Le 23 au soir, les feux de bivouac durent être allumés en vue de la Chute. De toutes les hordes américaines réunies sous les bannières de France, celle-ci était certainement une des plus extraordinaires qu'on eût vues, par la variété des tribus et des dialectes, des costumes et des armes, des chants et des danses guerrières. Elle renfermait les éléments les plus disparates, depuis le Français élégant des bords de la Seine et du Rhône, jusqu'à l'aborigène du Mississipi, chasseur de buffles; depuis le gentilhomme canadien endurci aux courses, jusqu'au sang-mêlé, retroussant ses cheveux avec des plumes d'oiseaux, et fier de son tatouage aussi bien que des scalpes flottants à sa ceinture : tout cela étalé en face d'une des plus grandes merveilles du monde.

Sir William Johnson, prévenu d'avance de la marche de M. des Ligneris, avait transporté la plus grande partie de son armée sur le chemin du Portage, où il l'avait disposée en embuscade derrière un abatis, après avoir placé ses Indiens dans le bois, de chaque côté du chemin. La troupe de Marin s'était élancée en poussant le cri de guerre, auquel les neuf

cents sauvages de Johnson avaient répondu, et la fusillade avait commencé. Elle fut entendue distinctement dans le fort, et M. Pouchot, accompagné du commandant de l'artillerie, M. Bonnafoux, accourut sur le bastion d'où l'on avait vue sur le chemin. Il aperçut une escouade d'Anglais qui fuyaient vers leurs grand'gardes, tandis que des troupes venant du camp défilaient le long de la lisière du bois en se dirigeant vers les abatis. Un instant après, quelques sauvages débouchèrent du chemin en déployant un drapeau blanc. Comme ils ne paraissaient pas soupçonner qu'ils allaient tomber dans une embuscade, M. Pouchot fit tirer deux coups de canon entre eux et les Anglais, pour indiquer qu'il y avait des ennemis de ce côté. Mais, avant qu'ils eussent fait d'autres mouvements, une épaisse colonne marchant confusément, « sans rangs ni files, » sortit de l'étroit chemin et parut chercher à se mettre en bataille avec beaucoup de sang-froid, quoiqu'elle fût fort proche de l'ennemi. Le feu fut ouvert par l'aile droite, composée de sauvages, et devint bientôt général. Les Français avaient le désavantage de combattre à découvert, tandis que les Anglais étaient cachés derrière leurs abatis. Cependant la colonne de M. Marin tint ferme. Un moment les Anglais s'avancèrent hors de leurs retranchements; mais ils furent reçus par des salves si bien nourries, qu'ils s'y réfugièrent de nouveau en toute hâte. Les Français se portèrent alors en avant et mirent genou à terre pour tirer à travers les interstices des abatis; mais la pluie qui commença à tomber avec abondance mouilla leurs armes et les obligea à battre en retraite. La tête de la

colonne, continuant toujours à tirer, disparut dans la trouée du chemin, poursuivie par les régiments anglais qui, sortis des retranchements, la chargeaient à la baïonnette. Cette colonne, la seule partie des troupes de Ligneris qui se fût montrée dans la clairière, avait paru si peu considérable, que M. Pouchot resta sous l'impression que ce n'était qu'une avant-garde qui s'était retirée après un premier engagement. L'épaisseur de la forêt lui avait dérobé ce qui se passait au delà. Or c'était l'armée entière qui était venue donner tête baissée dans l'embuscade. En même temps qu'elle était attaquée de front par les Anglais, elle fut assaillie par les sauvages de Johnson. La plupart de nos alliés ayant refusé de se battre, les Français s'étaient trouvés en présence de forces supérieures qui les avaient écrasés et mis en déroute. La fin du combat ne fut plus qu'un massacre, dont les horreurs sont restées le secret des solitudes du Niagara[1]. Tel fut le courage désespéré avec lequel les officiers avaient conduit leurs troupes, que de trente qu'ils étaient trois seulement s'échappèrent; tous les autres furent tués ou faits prisonniers. Les principaux chefs, presque tous blessés, étaient de ce nombre, entre autres les deux commandants, des Ligneris et Aubry, les capitaines Marin, de Montigny, de Repentigny, de Villiers et Gamelin; trois lieutenants, deux officiers de milice, quatre cadets et le chirurgien-major. Les débris de l'armée regagnèrent les bateaux, laissés dans une île au delà de la cataracte, remontèrent le lac

[1] « Sur quatre cents hommes, dit Pouchot, il y en eut plus de deux cent cinquante de tués, presque tous soldats de la colonie qui étaient très braves. » (T. II, p. 124.)

Erié, firent sauter ou brûler sur leur passage les forts de la Presqu'île, aux Bœufs, Machault, et se retirèrent au Détroit, anéantissant ainsi les derniers restes de la puissance française dans cette région si longtemps disputée de l'Ohio.

Pendant que M. Pouchot se tenait en observation sur les remparts, un sergent était venu lui demander de faire une sortie, car les Anglais s'étaient portés en masse au lieu du combat, et le silence qui régnait dans la tranchée faisait croire qu'elle était déserte. Il y consentit, mais recommanda de ne sortir du chemin couvert qu'avec précaution, et de faire d'abord monter quelques soldats sur les palissades afin d'attirer l'attention de l'ennemi. Ceci ne fut pas plus tôt exécuté, que la tranchée parut toute remplie d'assiégeants, qui se découvrirent jusqu'à la ceinture. La sortie n'eut pas lieu.

Un guerrier iroquois, ami des Français, qui se trouvait dans le fort, demanda et obtint du commandant la permission d'aller se mêler au combat. Il traversa les lignes anglaises sans être remarqué, rejoignit l'armée de Ligneris, fut témoin de sa défaite, et revint dans l'après-midi en donner la première nouvelle. Quoiqu'il donnât des détails précis et désignât les noms des officiers faits prisonniers, M. Pouchot refusa d'y croire.

Deux heures après, un pavillon parlementaire fut arboré sur la tranchée, et le major Hervey vint lui remettre une lettre de M. Johnson, dans laquelle il lui disait d'ajouter foi à la parole du gentilhomme qu'il lui députait, fils de lord Bristol, qui lui apprendrait la déroute de l'armée de secours et lui remettrait

la liste des officiers français captifs dans son camp. Pouchot feignit de ne rien savoir, et demanda qu'il fût permis à un de ses officiers d'aller parler aux prisonniers. Il confia ce message à M. de Servies, capitaine au régiment de Royal-Roussillon. Cet officier vit en effet MM. des Ligneris, Aubry, Marin, blessés, gisant « dans une feuillée » avec leurs compagnons d'infortune, auprès de la tente de sir William Johnson, qui s'occupait de les racheter par des présents. Les sauvages avaient fait cent cinquante chevelures et quatre-vingt-seize prisonniers qui ne furent pas rachetés, et qui, par conséquent, étaient condamnés, selon la coutume indienne, soit au bûcher, soit à l'esclavage. Ce destin inspira à un sauvage un acte de pitié qui ne pouvait naître que dans la pensée d'un Peau-Rouge. Ce guerrier était l'ami intime d'un cadet de la colonie nommé Moncour. Le voyant captif, il alla le trouver et lui dit : « Mon frère, je suis au désespoir de te voir mort ; mais sois tranquille, je veux empêcher qu'on te fasse souffrir. » Et d'un coup de casse-tête il l'étendit mort à ses pieds[1].

Dans le conseil de guerre tenu par Pouchot, il fut reconnu qu'il n'y avait plus d'effectifs que trois cent quarante hommes de la garnison ; les autres gisaient dans les hôpitaux ou avaient été tués. Il n'y avait en outre que cent quarante fusils en état de servir. Une

[1] M. des Ligneris avait été blessé mortellement. « L'Anglais a la dureté de l'abandonner dans une cabane, seul et sans secours, et il meurt dans les plus vives douleurs. Il emporte en mourant le regret de laisser presque toute sa famille prisonnière. » (*Affaire du Canada : Mémoire de M. Duverger de Saint-Blin.*) — « MM. Marin et de Montigny ont reçu la bastonnade par les Agniers. » (*Journal de Montcalm.*)

plus longue résistance n'aurait eu d'autre résultat que d'exposer tout ce qu'il y avait d'êtres vivants dans le fort à être égorgés par les sauvages.

Aux termes de la capitulation, qui fut signée le 25 juillet, la garnison devait sortir du fort avec les honneurs de la guerre, être protégée de toute insulte de la part des sauvages et conduite à New-York. Les femmes, les enfants et l'aumônier seraient escortés jusqu'au prochain poste français.

Avant d'ouvrir les portes du fort, le commandant rangea en ordre de bataille sur la place d'armes toute la garnison, armée jusqu'aux dents, les havresacs entre les jambes de chaque soldat. Il leur fit comprendre la nécessité de cette manœuvre, s'ils ne voulaient pas se faire égorger comme des moutons, à l'exemple de la garnison de William-Henry. S'il fallait mourir, leur dit-il, mieux valait être tué en se battant en brave qu'au milieu des tortures. Du moment qu'un sauvage les attaquerait, ils devaient le repousser à grands coups de poing ou de pied dans le ventre. Ils savaient qu'aux yeux des Indiens ce n'était pas une insulte, et qu'ils ne chercheraient à se venger que des coups portés avec des armes. Le mauvais temps commencé la veille ayant tourné en une tempête qui dura jusqu'au 26 et empêcha toute embarcation de sortir sur le lac, la garnison déjà exténuée fut près de trente heures en bataille. Les Anglais, qui avaient pris possession du fort, auraient voulu que la garnison livrât ses armes, sous prétexte qu'ils auraient moins de peine à la défendre. Le commandant s'y refusa obstinément, les assurant qu'ils n'étaient pas capables d'empêcher les sauvages d'entrer. Effective-

ment, il n'y avait pas deux heures que le fort était rendu, que les murailles étaient escaladées de toutes parts par plus de cinq cents sauvages, qui entourèrent la garnison et cherchèrent à enlever les armes aux soldats ; mais ceux-ci, résolus à tout, les bousculèrent si rudement, qu'ils les tinrent en respect. Dès lors ils se montrèrent paisibles et essayèrent plutôt à les consoler qu'à les insulter. La même chose serait arrivée à William-Henry, si les Anglais avaient montré la même énergie.

Dans l'après-midi du 25, la garnison du fort Niagara sortit de la place, « le fusil sur l'épaule, tambour battant, et deux pièces de gros canons à la tête de la colonne. » Les soldats ne livrèrent leurs armes qu'après être montés dans les embarcations, qui prirent immédiatement le large. Ils partaient plutôt écrasés par le nombre que vaincus, après s'être montrés braves jusqu'à la fin. Avec eux disparaissait la puissance française dans le pays des lacs, où elle avait régné pendant plus d'un siècle. D'autres races étaient destinées à le peupler ; mais aucune n'y a laissé d'empreinte plus glorieuse ni de souvenir plus aimé.

IV

BATAILLE D'ABRAHAM

Pendant le trajet que le chevalier de Lévis avait fait de Québec à Montréal, il avait été attristé de l'aspect désert des campagnes, où l'on ne voyait que des femmes, des enfants et quelques vieillards occupés aux moissons, dont la plus grande partie était encore sur pied et se gâtait sous les averses fréquentes qui tombaient depuis le commencement du mois d'août. Le danger de la disette lui parut plus pressant que celui de l'ennemi, et il laissa à Montréal la moitié de son détachement pour y être employée aux récoltes. « Il encouragea, dit-il, les femmes, les religieuses, les prêtres, et généralement tout le monde de la ville à aider directement ou indirectement à ce travail dont dépendait le soutien du pays. »

Le chevalier fit une inspection minutieuse du Saint-Laurent jusqu'à Frontenac, pour en reconnaître les endroits susceptibles de défense. Il fit immédiatement commencer, sur une île située à la tête des rapides, un petit fort auquel Vaudreuil donna le nom de Lévis. L'ingénieur Desandrouins avait été rappelé de l'île aux Noix pour en faire les plans et en surveiller la cons-

truction. Peu de temps auparavant était arrivé au camp du chevalier de La Corne, dressé dans l'île aux Galops, M. de Langy, toujours prêt à accourir aux endroits les plus menacés. Sa présence avait communiqué une nouvelle ardeur aux partis de découvertes. Un de ces partis s'était rendu jusque sous les murs de Niagara, et en avait rapporté des informations qui avaient calmé les appréhensions qu'inspirait cette frontière. L'armée de Johnson n'avait fait aucun mouvement depuis la prise de ce fort, et ne paraissait occupée qu'à s'y fortifier.

La mission que le chevalier de Lévis avait à remplir à l'île aux Noix était assez délicate, car M. de Montcalm venait de lui écrire que Bourlamaque avait été froissé en apprenant sa visite d'inspection. « Je crois, écrivait Montcalm, n'avoir pas besoin, mon cher chevalier, de vous recommander, dans votre tournée à l'île aux Noix, d'agir vis-à-vis de Bourlamaque comme vous voudriez qu'un lieutenant général en agìt vis-à-vis de vous s'il venait dans un poste que vous eussiez arrangé. .

Lévis, avec son tact ordinaire, n'eut pas de peine à se conformer à ce conseil ; il n'eut d'ailleurs qu'à approuver les dispositions prises par Bourlamaque.

Bourlamaque était, du reste, un soldat aussi actif qu'intelligent. La belle retraite qu'il venait de faire devant des forces supérieures en était une preuve, et il allait se distinguer encore davantage par sa conduite à l'île aux Noix. Cinq jours après son arrivée dans cette île, il avait écrit à son général les dangers de tout genre qui l'entouraient dans sa nouvelle position.

Si Amherst eût débarqué au commencement d'août, à la sortie du lac Champlain, et marché directement sur Saint-Jean, comme le redoutait Bourlamaque, il n'aurait rencontré sur sa route qu'un petit corps d'armée de deux mille huit cents combattants, dont il n'y avait que dix-sept cent soixante-dix-huit de troupes régulières. Le reste se composait de miliciens, parmi lesquels « un grand nombre d'enfants et de vieillards ». Sur cet effectif, Bourlamaque aurait eu encore à défalquer quelques centaines d'hommes pour garder l'île aux Noix. Le camp d'observation placé à Laprairie, sous M. de Rigaud, n'était que de quatre à cinq cents hommes et quelques sauvages. La flotte en miniature jetée sur le lac n'était montée que par cent soixante-dix-huit hommes, y compris les équipages. C'était avec ces moyens infimes que Bourlamaque avait à faire face aux onze mille hommes d'Amherst. Il y réussit à force d'activité. En quelques semaines il eut élevé et armé de canons de solides retranchements, barré la rivière de chaque côté de l'île par de fortes estacades, en un mot, mis la place en état de soutenir un coup de main. A peine prenait-il quelques heures de repos.

De temps en temps un petit billet daté du camp de Beauport, et tout récemment du saut Montmorency, où Montcalm avait établi son quartier général, l'instruisait des opérations du siège de Québec. Mais ce qu'on ne pouvait lui apprendre, c'était l'état de consternation où se trouvait l'armée assiégeante, à qui on avait vainement essayé de cacher la maladie grave dont était atteint le général Wolfe depuis sa défaite à Montmorency. Sa faible constitution, minée par les

fatigues du siège, n'avait pu résister au choc qu'il avait ressentit lorsque, du haut du navire d'où il dirigeait la bataille, il avait vu tomber l'élite de ses soldats, et avec eux les espérances dont il s'était flatté jusqu'à ce jour. Il crut son expédition manquée ; il eut même l'idée d'aller se fortifier à l'île aux Coudres, et d'y laisser une partie de son armée, dans l'intention de revenir au printemps. Après l'échec du 31 juillet, il avait eu le tort d'en rejeter la faute sur ses braves grenadiers, à qui il reprocha d'être montés à l'assaut avec trop de précipitation. La faute en était bien plus au général, qui n'avait pas suffisamment calculé les difficultés qu'il avait sous les yeux. C'était sous l'empire du même désappointement qu'il avait lancé le manifeste que les écrivains amis et ennemis lui ont reproché, et dans lequel il déclarait aux Canadiens qu'ils n'avaient plus droit à sa pitié, puisqu'ils avaient méprisé ses offres de protection et refusé d'observer la neutralité qu'il leur avait demandée. En justice pour lui-même et pour son armée, il ne pouvait, disait-il, s'abstenir plus longtemps de les châtier de leur ingratitude, et il allait déchaîner ses soldats pour incendier leurs habitations, détruire leurs bestiaux et ravager leurs moissons.

A partir de ce moment, ses hordes de rangers, soutenues de l'infanterie légère et des Écossais, se répandirent des deux côtés du fleuve, la torche à la main. On pouvait suivre leur marche aux nuages de fumée qui le jour s'élevaient dans les airs, et la nuit aux lueurs sinistres qui marquaient de taches rouges les maisons, les granges, les étables en feu. Les familles, retirées aux confins des paroisses, station-

naient sur les montagnes ou les hauteurs qui dominent les forêts, et suivaient d'un œil de désespoir le progrès de ces dévastations. Des cris et des lamentations éclataient dans un groupe ou dans un autre, à mesure qu'ils apercevaient les flammes percer le toit de leurs habitations. Montcalm fut saisi de pitié pour les miliciens des paroisses les plus exposées. Il organisa neuf partis différents pour s'attacher aux pas des incendiaires et les décimer : un bon nombre, en effet, ne revint pas de ces incursions. Les rangers, de leur côté, sous le prétexte toujours facile à inventer que les Canadiens se déguisaient en sauvages, scalpaient ceux qui tombaient sous leurs coups. Toutes les paroisses de l'île d'Orléans, celles de la côte de Beaupré, depuis le saut Montmorency jusqu'au cap Tourmente, tout le littoral de la baie Saint-Paul, et vis-à-vis au sud du fleuve, sur une étendue d'une dizaine de lieues, depuis la rivière Ouelle jusqu'à l'Islet, tout fut réduit en cendres. Malgré l'injonction faite par le général anglais d'épargner les églises, plusieurs furent détruites.

« Les Anglais, remarque Montcalm, fidèles imitateurs de la férocité de nos sauvages, ont fait la chevelure à quelques habitants de la côte du sud. Croira-t-on qu'une nation policée s'acharne de sang-froid à mutiler des cadavres? Cette barbarie aurait été abolie parmi les sauvages, s'il était possible de les corriger. On leur paye fort cher les prisonniers, très peu les chevelures. On s'y est pris de toutes les manières et sans fruit; mais on n'a pas à se reprocher d'avoir suivi leur exemple. »

Le système de stricte défense adopté par Montcalm

lui interdisait de s'opposer à ces ravages autrement que par de petits partis, qui ne pouvaient qu'inquiéter les incursionnistes. Il concentra son attention sur la côte nord du fleuve, au-dessus de Québec, où la ruine des campagnes s'aggravait du danger imminent de se voir couper sa ligne de communication avec ses dépôts d'approvisionnements ; ce qui, en peu de jours, l'aurait mis à la merci de son adversaire. Il détacha le colonel de Bougainville avec mille hommes et la cavalerie de Rochebeaucour, et lui ordonna de s'échelonner le long du fleuve, d'épier tous les mouvements des ennemis, et de les repousser énergiquement partout où ils se présenteraient. Cette tâche allait être extrêmement ardue et fatigante, car les Anglais, menaçant plusieurs points à la fois, forceraient les troupes à des marches et contremarches continuelles.

Peu de jours auparavant, Montcalm notait dans son *Journal* : « Un vent de nord-est violent, avec un brouillard épais, a tenu l'armée et la garnison très alertes. On peut être battu, c'est le malheur ordinaire au plus faible ; mais le comble de l'infortune, c'est d'être surpris. »

On eût dit qu'il avait un vague pressentiment de ce qui devait lui arriver, lorsqu'il faisait cette interrogation à Bourlamaque : « Je ne sais qui de nous trois sera le plus tôt défait. »

La situation était, en effet, désespérante. Le bombardement de la ville, qui n'avait pas cessé, y avait accumulé de nouvelles ruines. En une seule journée, cent soixante maisons de la basse ville furent brûlées, et plusieurs caves voûtées, renfermant une grande quantité d'objets précieux, crevées et abîmées par les

bombes. Ce quartier était le plus riche de la ville. Plusieurs citoyens opulents y avaient tout perdu. Autour de Québec et jusqu'à vingt-cinq lieues plus bas, les campagnes présentaient la même désolation. Dans l'armée, la détresse, devenue extrême, amenait le désordre et la désertion. Malgré les menaces et même les châtiments, une masse de Canadiens étaient retournés dans leurs foyers, pour y faire les récoltes et amasser quelques autres provisions, afin de ne pas mourir de faim pendant l'hiver. Un grand nombre d'entre eux, dont les habitations avaient été incendiées, étaient en outre obligés de se faire des abris pour leur famille et les quelques bestiaux qu'ils avaient pu sauver. Plus de deux mille Canadiens, disait-on, avaient abandonné le camp.

Chaque fois que le vent tournait au nord-est, quelques vaisseaux ennemis tentaient le passage devant Québec, et souvent y réussissaient, malgré la canonnade de la ville. A la fin d'août, l'amiral Holmes se trouvait à la tête d'une douzaine de vaisseaux, dont les uns ancraient depuis Sillery jusqu'à Saint-Augustin, et dont les autres montaient et descendaient avec la marée, dans le but de fatiguer nos troupes. La proximité de cette flottille avait forcé les vaisseaux français de remonter le Richelieu jusqu'aux Grondines. Le fleuve était tellement infesté de berges anglaises, que les convois de vivres, qui tous venaient par eau de Montréal et des Trois-Rivières, ne pouvaient continuer leur route sans un péril extrême. Le transport par terre était devenu si difficile et si lent, faute de chevaux, de voitures et d'hommes pour les conduire, que l'armée était à la veille de manquer de

provisions. Les soldats étaient réduits à trois quarterons de pain, et le peuple à un quarteron, comme aux plus mauvais jours de la disette.

Depuis la journée de Montmorency, les vastes salles de l'hôpital général n'avaient pas suffi à contenir les blessés qu'on y avait transportés. On avait converti en hôpital tous les appartements disponibles, même la chapelle et jusqu'aux greniers, hangars, granges, étables et appentis. Le site du monastère, au milieu de la vallée du Saint-Charles, le mettant à l'abri du bombardement de la ville, un bon nombre de familles s'y étaient réfugiées au commencement du siège, en même temps que les Ursulines et les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu. Les trois communautés réunies, rivalisant de zèle et de charité, passaient les jours et les nuits auprès des malades. Les soins délicats qu'elles prodiguaient aux blessés anglais étaient parvenus jusqu'à la connaissance de leurs généraux, qui en avaient témoigné leur gratitude.

Mgr de Pontbriand, retiré au presbytère de Charlesbourg, où il se consumait de la maladie qui allait bientôt l'enlever, descendait cependant presque chaque jour consoler les malades de l'hôpital général.

A deux lieues plus loin, dans la mansarde d'une maison de l'Ange-Gardien voisine du camp anglais, Wolfe était en proie à une fièvre qui épuisait le reste de ses forces. Le capitaine Knox, venu un matin de la pointe Lévis, afin de recevoir des ordres pour sa brigade, apprit qu'il n'avait pu descendre l'escalier pour prendre son dîner.

Wolfe, ne voulant pas que sa maladie retardât les opérations, remit le commandement aux trois briga-

diers généraux : Monckton, Townshend et Murray, avec un mémoire contenant trois projets d'attaque. Par le premier, il proposait de remonter de nuit le Montmorency avec une partie de l'armée, de le traverser à trois lieues dans la forêt, et de tomber sur les derrières du camp de Beauport, pendant que le reste des troupes l'attaquerait de front. Par le second, il faisait traverser de nuit le gué du Saut au corps d'armée de Montmorency, et le faisait marcher le long des retranchements jusqu'à ce qu'on découvrît un endroit facile à escalader. Monckton, avec les troupes de la pointe Lévis, se trouverait prêt à débarquer, du moment que l'infanterie légère aurait gravi le coteau. Le troisième plan se réduisait à renouveler l'attaque du 31, par la droite du camp de Beauport.

Les trois brigadiers n'accédèrent à aucun de ces projets, parce qu'en supposant même qu'on réussît à déloger Montcalm de sa position, il se retirerait derrière les retranchements de la rivière Saint-Charles, et la campagne serait finie avant qu'on pût l'en chasser.

Chose singulière, le seul plan dont Wolfe ne dit rien dans ce mémoire était celui que le général français redoutait le plus, c'est-à-dire de couper ses communications avec ses dépôts d'approvisionnements, en jetant un corps d'armée sur la côte nord, ce qui le forcerait à livrer bataille. Ce fut le plan que proposèrent en dernier lieu les trois brigadiers.

Wolfe y donna son adhésion, plus par condescendance que par conviction ; car il ne croyait pas au succès de l'entreprise. L'état d'affaissement moral et physique où il se trouvait semblait lui enlever sa lucidité d'esprit ordinaire.

Du moment que le projet fut adopté, Wolfe mit à son exécution la même énergique volonté que s'il avait été certain du succès, sans toutefois y porter l'enthousiasme qui était dans sa nature. Son plus grand regret était de penser que peut-être il n'aurait pas assez de force pour marcher en personne à la tête de son armée. « Je sais parfaitement, disait-il à son médecin, que vous ne pouvez me guérir ; mais pourvu que je ne souffre pas durant quelques jours et que je sois capable d'agir, c'est tout ce que je demande. »

Le dernier jour d'août, il se sentit assez bien pour sortir.

En présence de ses intimes, Wolfe épanchait l'amertume de ses pensées et s'écriait parfois, dans ses plus noirs accès, que s'il ne réussissait pas, il ne retournerait jamais en Angleterre, pour y être exposé, comme d'autres infortunés généraux, aux censures et aux reproches d'une populace ignorante.

Le général enviait son adversaire, que la fortune semblait favoriser. Celui-ci cependant se croyait, à l'heure même, en face de difficultés non moins grandes ; et lui aussi épanchait avec ses intimes ses inquiétudes et ses ennuis. Le soir du 2 septembre, assis auprès de sa lampe, dans la maison qu'il occupait au saut Montmorency, il écrivait à Bourlamaque : « La nuit est obscure, il pleut ; nos troupes habillées et éveillées dans leurs tentes, la droite et la ville des plus alertes. Je suis botté et mes chevaux sellés ; c'est à la vérité mon allure ordinaire la nuit, suite des interruptions, signatures, visites et conseils des sauvages... Je vous voudrais ici... ; car je ne puis être partout, quoique je me multiplie bien et que je ne

me sois pas encore déshabillé depuis le 23 juin. »

Le nuage d'anxiété qui planait sur le camp de Beauport s'éclaircit pendant quelque temps. Les nouvelles venues de Montréal étaient plus rassurantes. M. de Lévis affirmait que l'armée de Johnson ne menaçait pas les rapides, qu'Amherst ne sortait pas de Saint-Frédéric, et que d'ailleurs Bourlamaque se trouvait en état de tenir à l'île aux Noix jusqu'à la fin de la campagne. Bourlamaque lui-même l'avait écrit à Vaudreuil. Les mouvements de l'armée anglaise autour de Québec paraissaient indiquer la prochaine levée du siège. Déjà, depuis plusieurs jours, Wolfe avait commencé à démonter ses batteries sur les hauteurs de Montmorency. Bientôt il fut évident qu'il déblayait le camp du saut, et, le 3 septembre, il l'avait complètement évacué, après avoir mis le feu aux retranchements. « Si j'avais voulu croire tout le monde hier, disait Montcalm à Lévis, le 3 septembre, il n'y avait plus que trois ou quatre cents hommes, qu'il fallait aller charger. Ce matin, il n'y avait qu'à entrer dans le retranchement. M. Wolfe nous tendait une embuscade avec deux mille cinq cents hommes qui ont descendu en bon ordre du saut. La pièce de 24 les a salués joliment, coulé une berge et incommodé une autre, ce qui était déjà arrivé hier. Dès ce soir, la droite est renforcée de deux mille hommes ; j'y passe demain, et Poulariès reste général depuis le saut jusqu'à l'église de Beauport. Nous avons toujours dix-neuf bâtiments au-dessus de Québec, et Bougainville, garde-côte, toujours en l'air. Je m'établis de ma personne à la maison de Salaberry, pour être en belle vue et à portée de tout. »

Le ton de satisfaction qui règne dans cette lettre ne laisse qu'entrevoir l'impression de délivrance que fit naître dans le peuple et l'armée l'abandon du saut. Le bruit s'en répandit de tous côtés, et la colonie retentit d'éclats de joie ; car on crut que c'était le signal de la levée du siège. Mais les généraux ne partageaient pas cette illusion. « Quelque flatteuse que puisse en être l'idée, écrit Vaudreuil à Lévis, je ne m'y arrête pas, et il est de la prudence que je m'arrange pour faire vivre l'armée jusqu'au 15 octobre. »

Il était facile de voir que ce n'était qu'un premier mouvement pour opérer une diversion. Wolfe profitait de chaque bon vent pour faire monter de nouveaux vaisseaux au delà de Québec. Il rassemblait ses trois corps d'armée à la pointe Lévis, afin de les jeter sur quelque autre point, et frapper, s'il était possible, un coup décisif. Quel était ce point? Il était impossible de le deviner, car Wolfe lui-même ne le savait pas. Il avait seulement résolu de tenter une descente au-dessus de Québec, et il attendait les circonstances pour en déterminer l'endroit précis.

Montcalm fit de nouvelles dispositions à son camp : quatre cents miliciens de Montréal gardèrent la gauche, et cent quatre-vingts les gués d'hiver. La réserve de M. de Repentigny vint prendre les positions de Guyenne, qui alla camper à la droite, renforcée la veille par six cents hommes de Montréal ; et Royal-Roussillon se rangea auprès de M. de Repentigny sur le plateau voisin de l'église de Beauport. Une chaîne de postes relia le saut Montmorency avec la ville, qui reçut quelques renforts. Déjà Malartic et plusieurs officiers de hauts grades, prévoyant la catastrophe

du 13, ne se cachaient pas de dire que les précautions prises pour la ligne de Beauport étaient excessives, et qu'on ne s'occupait pas assez des autres. » Vaudreuil était du même avis, particulièrement pour l'anse du Foulon, qui n'était gardée que par une centaine d'hommes; mais Montcalm persistait à croire que la falaise y était inaccessible. Aux observations que lui avait faites auparavant le gouverneur, il avait répondu : « Je vous jure que cent hommes postés arrêteront l'armée et nous donneront le temps d'attendre le jour et d'y marcher par notre droite. » Après de nouvelles remarques, il insistait : « Il ne faut pas croire que les ennemis aient des ailes, pour, la même nuit, traverser, débarquer, monter des rampes rompues, et escalader, d'autant que pour la dernière opération il faut porter des échelles. »

Dans la journée du 3, Bougainville vint passer une heure au manoir de Salaberry, pour faire part au commandant des inquiétudes que lui causaient les dernières manœuvres de l'amiral Holmes, dont la flotte s'était rapprochée de la ville. Ce fut probablement la dernière fois que Bougainville vit le général, qu'il aimait comme un père et admirait comme un héros. Le lendemain, le bataillon de Guyenne eut ordre de s'avancer sur les hauteurs d'Abraham pour être à portée de secourir au premier signal soit Bougainville, soit le camp, soit la ville. Les canons anglais, rapportés du saut Montmorency à la pointe Lévis, ayant servi à augmenter les batteries, le bombardement redoubla d'intensité. « La ville, remarque M. de Foligné, ne peut être dans un état plus pitoyable, à moins d'être rasée. »

Durant la veillée du 4, l'ennemi, profitant d'un bon vent et d'une nuit obscure, réussit à faire passer devant Québec tout un convoi de bateaux chargés de bagages et de munitions. Dans l'après-midi du 5, Murray sortit du camp de Lévis avec quatre bataillons pour aller rejoindre, au-dessus de Sillery, les vaisseaux de l'amiral Holmes, et, le lendemain, Monckton et Townshend le suivirent avec trois autres. M. de Rumigny, qui commandait un détachement de la Sarre, à Sillery, avait vu passer les régiments le long des falaises de Lévis et les avait incommodés du feu de ses batteries, pendant qu'ils traversaient à gué la rivière Etchemin pour s'embarquer dans l'anse voisine.

A la nouvelle de cette marche, on a battu la générale au camp de Beauport et fait avancer les compagnies de grenadiers et la réserve de M. de Repentigny avec presque tous les sauvages, dont le nombre était encore considérable, quoiqu'il en fût parti beaucoup pour retourner dans leurs pays. La réserve de M. de Repentigny stationna au pied de la côte qui conduit à la porte Saint-Jean, et les compagnies de grenadiers à la fourche des chemins de Samos et de Sillery. Vaudreuil mandait à Bougainville : « Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, que le salut de la colonie est entre vos mains, que certainement le projet des ennemis est de nous couper la communication en faisant des débarquements au nord ; il n'y a que la vigilance qui puisse y parer. »

Il lui détaillait ensuite ses dernières dispositions, et ajoutait : « Par cet arrangement, voici ce qu'il y avait depuis l'anse des Mères jusqu'au cap Rouge : cent cinquante hommes entre l'anse des Mères et

l'anse au Foulon ; trente hommes à Samos ; cinquante hommes à Saint-Michel ; cinquante hommes à Sillery ; deux cents hommes au cap Rouge. »

Puis il donnait le tableau des forces dont il disposait en sus, « tant pour garnir les autres postes que pour frapper en masse, non compris les sauvages ; » ce qui formait un effectif de deux mille cent hommes. Et il concluait : « Je crois, monsieur, qu'avec cela et un peu de bonheur vous ferez de la bonne besogne. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'établir le régiment de Guyenne dans le point central. En un mot, carte blanche sur les moyens. » Enfin, dans l'inquiétude que lui inspirait toujours le poste de Foulon, il lui conseillait de l'augmenter de cinquante hommes tirés de la compagnie de Repentigny, la plus aguerrie des troupes canadiennes.

Le lendemain, M. de Montbeillard accompagnait l'envoi de deux pièces de campagne d'un petit billet où percent les anxiétés déjà exprimées par Malartic :

« Je voudrais bien que toute votre plage fût hérissée comme celle-ci et retranchée de même, cela vous épargnerait bien des allées et venues. Au demeurant, vous faites une bien belle campagne ; puisse-t-elle finir comme elle a commencé et puissions-nous voir couronner vos peines et vos travaux comme je le désire ! »

L'armée anglaise achevait de s'entasser sur les vaisseaux, et un ordre du jour du général Wolfe, qui l'avait rejointe dans la nuit du 6, l'avait prévenue de se tenir prête pour un prochain débarquement. Elle était fatiguée des longueurs du siège et impatiente d'agir.

La frégate *le Seahorse* avait reçu à son bord le 43e régiment, dans lequel servait John Knox. « Le capitaine Smith et ses officiers nous donnèrent, dit-il, l'hospitalité d'une façon princière, et n'oublièrent rien pour rendre aussi agréable que possible l'état d'encombrement où nous étions. »

Le matin du 7, après une nuit d'orage et de vent, le soleil s'était levé dans une atmosphère tiède et claire. L'escadre de l'amiral Holmes leva l'ancre devant Sillery et remonta le fleuve en louvoyant à la faveur d'une légère brise et de la marée montante. Chaque fois que les vaisseaux tiraient une bordée vers la côte nord, les sentinelles françaises et les sauvages cachés au bord de la grève envoyaient quelques balles parmi les habits rouges et les uniformes bariolés qui fourmillaient sur les ponts. L'escadre jeta l'ancre vis-à-vis la rivière du cap Rouge, dont les deux rives ouvertes en entonnoir présentaient en ce moment un spectacle aussi animé que pittoresque.

Les batteries flottantes canonnèrent quelques-uns des vaisseaux dont les berges, remplies de troupes, montaient et descendaient le fleuve comme pour tenter une descente ; mais, après divers mouvements, elles se retirèrent sans s'être approchées. Ce n'était qu'une fausse démonstration destinée à retenir le corps principal de Bougainville aux environs du cap Rouge, « tandis qu'une descente était préméditée ailleurs, peut-être plus bas, » augurait Knox. De son côté, l'amiral Saunders feignait de menacer la droite du camp de Beauport, en faisant exécuter des sondages et poser des bouées en face de la Canardière.

Wolfe, monté sur la corvette *le Hunter*, en com-

pagnie de quelques officiers, poussa une reconnaissance jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, d'où il redescendit aussi perplexe qu'avant son départ. Les pluies continuelles qui tombèrent les deux jours suivants suspendirent les opérations et firent craindre pour la santé des troupes entassées sur les vaisseaux.

Ce mauvais temps exposait plus que jamais l'armée française à manquer d'approvisionnements.

Montcalm profita de ce temps de répit pour dicter à son secrétaire Marcel un projet de cantonnement pour le prochain hiver. « Il s'en faut bien, disait-il à Lévis en lui adressant ce projet, que la campagne soit finie ici, depuis le départ du saut. Ainsi, au contraire, augmentation de batteries et de feu sur la ville. Une petite escadre de vingt bâtiments, cinquante ou soixante berges, depuis trois jours, vis-à-vis Sillery et le cap Rouge. Bougainville côtoyant; la ligne très longue! Hier, sur les 10 heures du soir, démonstration d'attaque; cent berges en bataille à mi-chenal. J'avoue que je vous voudrais ici, et que je voulais que M. le marquis de Vaudreuil vous en envoyât un ordre conditionnel, s'il n'y avait rien à craindre et que tout fût bien... » A la fin de la même lettre il ajoutait : « Je vous voudrais ici pour cette épineuse queue, où je crois à une tentative quelque part. » Et le lendemain : « Voici un travail à faire, où Lapause peut vous servir d'avance, au cas où la colonie soit sauvée, car elle ne l'est pas encore. N'en écrivez rien au marquis de Vaudreuil, mais à moi seul...

« En vérité, s'il n'y a rien à craindre pour votre partie, j'avoue, mon cher chevalier, que je vous désirerais bien pour celle-ci, où tout n'est pas encore dit. »

Le jour même que le général français traçait ces lignes anxieuses, son antagoniste exprimait des idées plus sombres encore dans une lettre à lord Holderness, écrite à bord du *Sutherland*, ancré vis-à-vis le cap Rouge. L'état du ciel, dans cette journée orageuse, était en harmonie avec la tristesse de ses pensées. Le vent du nord-est, qui s'engouffrait entre les deux falaises, sifflait lugubrement dans les cordages en blanchissant les vagues autour du vaisseau amiral. La pluie qui fouettait les vitres des hublots ne laissait pénétrer qu'un demi-jour dans la cabine où Wolfe écrivait. Sa figure était d'une extrême pâleur, car il était à peine rétabli d'une dernière attaque de sa maladie. Après avoir donné au secrétaire d'État un résumé des opérations du siège, des obstacles qu'il avait rencontrés, des préparatifs d'une dernière tentative qu'il croyait inutile, il finissait par cet adieu découragé : « Je suis assez rétabli pour faire ma besogne, mais ma constitution est entièrement ruinée, sans la consolation d'avoir rendu aucun service considérable à l'État, et sans la perspective d'en rendre. »

Le matin du 10, le vent tourna au sud-ouest, et le soleil se levait radieux derrière les coteaux de la pointe Lévis. Wolfe, qui avait déjà fouillé de l'œil toutes les anses et les rochers de la rive nord, depuis Québec jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, prit avec lui le brigadier Townshend, l'ingénieur Mac-Keller, quelques officiers, et descendit jusqu'à une demi-lieue en amont de Québec, vis-à-vis l'anse au Foulon, mieux connue actuellement sous le nom d'anse de Wolfe. Cet endroit lui avait, dit-on, été indiqué par le major Stobo.

Wolfe examina attentivement, à l'aide d'une longue-vue, une coulée par où descend le ruisseau Saint-Denis, ombragé aujourd'hui comme alors par de hautes futaies. De chaque côté, surtout à l'est, l'escarpement s'affaisse et forme une déclivité par où passe un chemin public. Wolfe compta soigneusement les tentes dont les cônes blancs se détachaient à travers les arbres sur le penchant de la falaise. Il n'y en avait qu'une douzaine, et il paraissait y avoir peu de mouvement aux environs. Wolfe en conclut que le poste était peu gardé, et qu'une surprise de nuit y était peut-être possible. Mais l'entreprise semblait si téméraire, qu'il n'osa la proposer directement au conseil de guerre. Il prit un moyen détourné. C'est du moins ce qu'affirment deux annalistes du siège, le chevalier Johnstone et l'auteur du *Journal tenu à l'armée,* tous deux servant dans le camp français. Il est assez étrange que les chroniqueurs anglais, pas même Knox, dont le récit est pourtant si complet, ne fassent point mention de ce fait. « Les manœuvres que nous voyons faire depuis quelques jours à l'ennemi au-dessus de Québec, dit le *Journal,* et la connaissance que nous avions du caractère de M. Wolfe, ce guerrier impétueux, hardi et intrépide, nous préparaient à une dernière attaque. La résolution en était effectivement bien prise dans l'armée anglaise. On y avait tenu, ainsi que nous l'avons appris par différents officiers anglais, après la levée du camp du saut, un conseil de guerre où tous les officiers généraux opinèrent unanimement pour la levée du siège. Les officiers de mer observaient que la saison déjà avancée rendait de jour en jour la navigation du

fleuve plus périlleuse ; et les officiers de terre, dégoûtés par la longueur d'une campagne aussi infructueuse que pénible, regardaient comme inutile de rester plus longtemps devant des retranchements qui leur paraissaient inattaquables. D'ailleurs, les uns et les autres ajoutaient que leur armée, toujours en proie aux maladies, se fondait insensiblement. Alors M. Wolfe, voyant qu'il ne pouvait rien gagner en heurtant de front l'opinion générale, prit adroitement les choses d'un autre côté : il déclara aux membres du conseil que, bien éloigné de penser autrement qu'eux, il était au contraire de leur avis sur l'inutilité de prolonger le siège de Québec ; qu'aussi, dans la proposition qu'il allait faire, il voulait se dépouiller de la qualité de général pour ne rien attendre que de leur opinion pour lui.

« — Enfin, messieurs, leur dit-il, la gloire de nos armes me semblant exiger que nous ne nous retirions point sans faire une dernière tentative, je vous demande avec instance de vouloir bien ne vous y point refuser. Je veux que, dans cette circonstance, notre premier pas nous mette aux portes de la ville. Je vais dans cette vue essayer de faire pénétrer par les bois de Sillery un détachement de cent cinquante hommes seulement. Que toute l'armée se prépare à suivre. Si ce premier détachement rencontre de la part de l'ennemi quelque résistance, je vous donne ma parole d'honneur que, regardant alors notre réputation comme à l'abri de toute espèce de reproche, je n'hésiterai plus à me rembarquer. » Le zèle qui animait un si brave général passa chez tous les officiers qui l'entendaient, et l'on ne s'occupa plus dans son

armée que des dispositions nécessaires pour l'exécution d'un si noble projet. »

Depuis plusieurs jours, l'escadre de l'amiral Holmes levait l'ancre devant Sillery à chaque marée et se laissait dériver jusqu'à Saint-Augustin et souvent au-dessus, d'où elle redescendait avec le baissant. Ce va-et-vient continuel épuisait les troupes de Bougainville, forcées de marcher jour et nuit pour se tenir vis-à-vis des vaisseaux, afin d'empêcher un débarquement.

Enfin, tout étant prêt, la nuit du 12 septembre fut fixée pour la descente. A partir de ce moment, une succession de circonstances inouïes concoururent au plus étonnant succès. La fortune, qui jusque-là s'était montrée si hostile au général anglais, parut lui accorder toutes ses faveurs. Cette puissance invisible que les païens appelaient la fatalité, et que les chrétiens nomment la Providence, voulait le triomphe de sa cause. Deux déserteurs de Royal-Roussillon, échappés du camp de Bougainville dans la journée du mercredi 12, assurèrent que le poste du Foulon était à peine gardé, et que, le soir même, un convoi de vivres devait descendre pour ravitailler le camp de Beauport. La difficulté des transports par terre avait contraint le munitionnaire de recourir à ce périlleux expédient. L'essai en avait été fait depuis quelque temps et avait réussi. Les bateliers choisissaient les nuits noires et se laissaient dériver en silence avec leur chargement le long du rivage nord, dans les ténèbres doublement épaisses projetées par les falaises. L'occasion ne pouvait être plus belle pour Wolfe, et il résolut d'en profiter. Il ferait précéder le convoi



Wolfe déclara aux membres du conseil que, bien éloigné de penser autrement qu'eux, il était au contraire de leur avis.

et tâcherait de tromper les sentinelles en se faisant passer pour Français.

Dès le matin de ce jour, les détachements de Saint-Nicolas s'étaient embarqués, et le colonel Burton avait ordre de réunir à la nuit tombante tout ce qui restait de troupes disponibles, tant à la pointe Lévis qu'à l'île d'Orléans, de remonter, en suivant le pied de la falaise, jusque vis-à-vis l'anse du Foulon, où il se tiendrait prêt à traverser au premier signal.

Ce même jour, Wolfe lança du vaisseau amiral, *le Sutherland*, sa dernière proclamation :

« Les forces des ennemis sont divisées, dit-il ; il y a maintenant une grande disette de vivres dans leur camp et un mécontentement universel parmi les Canadiens. Le second commandant est allé à Montréal ou à Saint-Jean, ce qui nous donne raison de penser que le général Amherst s'avance dans l'intérieur de la colonie. Un coup vigoureux frappé par notre armée dans cette conjoncture peut décider du sort du Canada. Nos troupes au-dessous de Québec sont prêtes à se joindre à nous ; toute notre artillerie légère et les outils sont embarqués à la pointe Lévis, et les troupes débarqueront là où les Français semblent s'y attendre le moins. Le premier corps qui mettra pied à terre marchera directement à l'ennemi et le chassera de tous les petits postes qu'il peut occuper ; les officiers auront soin que les corps qui suivront ne tirent pas par erreur sur ceux qui marcheront en avant. Les bataillons se formeront sur la hauteur avec promptitude et se tiendront prêts à charger tout ce qui se présentera. Quand l'artillerie et les troupes seront débarquées, un détachement sera laissé

pour garder le lieu du débarquement, tandis que le reste marchera en avant et tâchera de forcer les Français et les Canadiens à livrer bataille. Les officiers et les troupes doivent se rappeler ce que le pays attend d'eux, et ce qu'un corps de soldats déterminés, endurcis à la guerre, est capable de faire contre cinq faibles bataillons français mêlés à des paysans sans discipline. »

Par une nouvelle faveur de la fortune, cette proclamation ne fut connue dans l'armée anglaise qu'après le départ d'un déserteur du Royal-Américain, qui s'esquiva le jour même.

Deux petits billets, écrits la veille par Montcalm, l'un à Bourlamaque, l'autre à Lévis, révèlent dans quelle situation d'esprit il était avant le coup de foudre du 13. Il disait à Bourlamaque :

« Je suis accablé de travail, et l'humeur me saisirait souvent comme vous, si je ne pensais que j'ai été payé par l'Europe pour n'en avoir pas. »

Contre son habitude, il écrivit tout entières de sa main les quelques lignes adressées à Lévis, les dernières probablement qu'il ait tracées :

« Je réponds par celle-ci, mon cher chevalier, à la lettre que vous m'avez écrite le 7. Je manquai le courrier par la faute de Saint-Sauveur. Rien de nouveau ici. L'article des vivres, pain et viande ; mais n'importe, l'Anglais restât-il jusqu'au 1er novembre, nous soutiendrons. »

Au coucher du soleil, le marquis descendit au rivage de Beauport, accompagné de Marcel, et, après avoir examiné une batterie qu'il venait de faire augmenter, il se promena longtemps avec lui le long des

retranchements, en observant de fois à autre la flotte de l'amiral Saunders, dont les gros vaisseaux avaient ouvert leurs voiles et se rapprochaient des grèves de la Canardière, tandis qu'un grand nombre de berges, chargées de marins, se rassemblaient vers la pointe de l'île d'Orléans. C'était le commencement d'une fausse attaque convenue entre Wolfe et l'amiral, pour retenir au-dessous de Québec la masse des troupes françaises. Bientôt toute la flotte fut en mouvement : les vaisseaux échangèrent des signaux entre eux et entre l'île d'Orléans et la pointe Lévis ; le bombardement de la ville reprit avec une nouvelle fureur et joignit ses grondements lointains à la canonnade plus rapprochée des vaisseaux qui balayaient les battures de Beauport, comme pour préluder à une descente. Ce déploiement de forces, coïncidant avec la fin du jour, reportait aux scènes grandioses du 31 juillet et acheva de tromper Montcalm sur les vrais desseins des ennemis. A mesure que s'éteignirent les dernières lueurs du crépuscule pour faire place à une nuit obscure, les feux des bivouacs allumés dans le camp étoilèrent toute la côte de Beauport, depuis Montmorency jusqu'à la ville. Le général, conversant toujours avec Marcel, remontait vers le manoir de Salaberry, lorsque M. de Poulariés vint l'avertir que plusieurs berges s'approchaient vis-à-vis du plateau occupé par son régiment. Montcalm fit alors prendre les armes aux troupes et border les retranchements. Il détacha en même temps le capitaine Marcel avec une de ses ordonnances auprès de M. de Vaudreuil, en recommandant de venir lui donner avis au premier incident qui surviendrait. Il continua à circuler entre le manoir

et le ravin de Beauport, en s'entretenant avec M. de Poulariés et le chevalier Johnstone. Sa conversation, toujours animée, prit un accent de vive émotion à mesure que la nuit s'avançait. Il avait le pressentiment d'un danger prochain qu'il ne pouvait préciser. A 1 heure du matin, il envoya Poulariés à son régiment et continua sa marche avec Johnstone. Son inquiétude se portait surtout vers les bateaux de provisions qui, d'après l'avis de Bougainville, devaient descendre cette nuit-là même : « Je tremble, répétait-il souvent au chevalier, qu'ils ne soient pris, et que cette perte nous ruine sans ressource, car nous n'avons de provisions que pour peu de jours. »

A la même heure, Wolfe avait les mêmes pressentiments d'une mort prochaine. Il fit ses dernières dispositions testamentaires, comme s'il eût eu la certitude qu'il ne survivrait pas au lendemain. En témoignage d'estime et d'attachement pour ses collègues dans le commandement, il légua son argenterie à l'amiral Saunders, ses équipages à Monckton, et à Carleton ses papiers avec ses livres. Tous ses ordres donnés, et n'ayant plus qu'à attendre la marée, il fit venir dans sa cabine, à bord du *Sutherland*, un de ses compagnons de jeunesse en qui il avait une particulière confiance, John Jarvis, commandant la corvette *le Porc-Épic*, qui devint plus tard amiral avec le titre de lord Saint-Vincent. Il passa une heure avec lui, dans l'intimité, et lui fit part de ses pressentiments. Au moment de lui dire adieu, il sortit de son gilet le médaillon contenant le portrait de Mlle Lowther et le remit à son ami, en le priant de le rendre

à sa fiancée lorsqu'il serait de retour en Angleterre, si ses appréhensions se réalisaient.

Les vingt-deux vaisseaux de l'amiral Holmes ne levèrent l'ancre, au cap Rouge, qu'à l'entrée de la nuit. La marée, qui achevait de monter, ne les entraîna qu'à une petite distance de Saint-Augustin, d'où ils redescendirent avec le reflux, comme ils avaient fait les jours précédents, sans qu'aucun mouvement inusité éveillât le soupçon des factionnaires du rivage. Tout était activité cependant sur les navires. Les troupes savaient qu'une descente aurait lieu cette nuit même; mais un petit nombre d'officiers seulement connaissaient en quel endroit elle allait se faire. Les soldats nettoyaient leurs armes, les équipages se préparaient à la manœuvre des bateaux. Le colonel Howe, commandant de l'infanterie légère, frère du héros tombé l'année précédente devant Carillon, faisait appel à l'élite de ses soldats. Il choisissait vingt-quatre braves, à qui il réservait l'honneur de marcher les premiers au combat.

Les moiteurs de la nuit flottant sur le fleuve épaississaient les ténèbres et empêchaient de voir à distance. Aux ombres vagues qui glissaient sur les eaux, les sentinelles françaises placées en vigie sur les cimes du cap Rouge reconnurent et signalèrent le passage de la flotte; mais Bougainville, convaincu qu'elle remonterait avec le flux, comme aux autres marées, ne jugea pas à propos de la suivre.

Depuis quelques jours il semblait frappé d'aveuglement. Malgré les ordres les plus formels de Vaudreuil, lui enjoignant de garder sur les hauteurs d'Abraham le régiment de Guyenne pour se porter en peu d'ins-

tants aux endroits menacés, il l'avait laissé partir pour le camp de Beauport. Il avait également négligé de suivre le conseil du gouverneur, qui, après lui avoir fait remarquer que le poste du Foulon n'était pas assez gardé, lui avait dit d'y ajouter cinquante hommes de la compagnie de Repentigny.

« Bougainville, dit Johnstone, avait un grand fonds d'esprit, du bon sens et beaucoup de bonnes qualités ; mais à une très grande bravoure se joignait chez lui beaucoup d'ignorance de l'art militaire, qu'il n'avait jamais étudié. »

Grâce à des influences de cour et à la faveur de Mme de Pompadour, il était passé de simple aide de camp au grade de colonel, au grand mécontentement de plusieurs officiers plus anciens et plus méritants que lui. Le soir du 12, il avait envoyé dire, contre toute apparence, que l'armée anglaise était rentrée au camp de la pointe Lévis ; puis, au lieu de suivre la flotte sans jamais la perdre de vue, comme il en avait l'ordre formel, il resta inactif au cap Rouge avec tout son détachement. Pourquoi ne se rapprocha-t-il pas des hauteurs d'Abraham, comme les manœuvres des Anglais le lui indiquaient ? Pourquoi ne renvoya-t-il pas les grenadiers et les volontaires qui sont l'âme de leurs régiments ? Pourquoi, après avoir informé Vaudreuil et Montcalm, ainsi que les postes de Rumigny, de Douglas et de Vergor, qu'il enverrait cette nuit même des bateaux chargés de provisions, n'a-t-il pas averti de son changement de résolution pour qu'ils ne les attendissent plus ? Tout cela, conclut Johnstone, est inexplicable.

Mais ce qui est impardonnable de la part de Bou-

gainville, c'est d'avoir, au mépris des avertissements du gouverneur réitérés dans la lettre où il lui donnait *carte blanche sur les moyens,* changé ou du moins laissé partir trois ou quatre jours après le commandant du Foulon et laissé le poste aux mains de Vergor, cet officier mis en jugement peu d'années auparavant pour avoir livré presque sans résistance le fort de Beauséjour[1]. L'armée, comme les généraux, se reposait entièrement sur lui. L'avant-veille encore, Montbeillard lui écrivait de Beauport :

« Nous passons ici les nuits au bivouac, et nous avons grand tort ; c'est vous qui veillez pour nous. »

Durant tout l'été, il avait eu sous les yeux l'infatigable vigilance de Lévis, qui, placé dans la même position que lui sur la rivière Montmorency, n'avait jamais été mis en défaut. Mais Lévis n'était plus à Québec.

A minuit, deux lanternes furent hissées, l'une au-dessus de l'autre, au grand mât du *Sutherland*. C'était le signal convenu. Aussitôt la première division prit place dans les bateaux et se mit en ligne, suivie de proche par le reste de l'armée, l'infanterie légère faisant l'avant-garde. A 2 heures, sur un signe du général, dont le canot s'était placé en tête, tous les bateaux se mirent en mouvement. Les soldats avaient ordre de garder un profond silence, les équipages de faire le moins de bruit possible, et de ne se servir de leurs rames que pour diriger légèrement leurs embarcations, car la marée baissante et la brise du sud-ouest qui s'était élevée les faisaient dériver rapidement. Les vaisseaux de l'amiral Holmes devaient descendre trois

[1] M. de Foligné, *Journal mémoratif*.

quarts d'heure plus tard avec le reste des troupes. La nuit était sereine mais sans lune, et la lumière des étoiles, tamisée par les vapeurs de septembre, était à peine visible. Le silence nocturne n'était troublé que par le clapotement de l'eau sur les flancs des embarcations et par le bruit du vent dans les arbres de la falaise, qui tout près, sur la gauche, dressait sa muraille de pierre dans l'obscurité.

Durant plus d'une heure, la longue file de bateaux glissa dans le même silence en suivant les contours du rivage. Aucun bruit insolite ne se faisait entendre sur les hauteurs, et tout portait à croire qu'ils n'étaient pas découverts. Wolfe, assis à l'arrière de son canot, conversait de temps en temps à voix basse avec les officiers rangés auprès de lui. L'un d'eux, John Robinson, jeune garde-marine, qui devint plus tard professeur de sciences naturelles à l'Université d'Édimbourg, a raconté l'impression profonde qu'avait faite sur lui la conversation du général. Les idées mélancoliques qui l'avaient obsédé lui revenant à l'esprit, il en chercha l'expression dans la poésie, et il se mit à réciter la belle élégie de Gray sur un cimetière de campagne, dont la publication était encore récente. Eut-il une intuition plus vive du sort qui l'attendait, lorsque d'une voix émue il répéta ce vers, qui ne fut jamais si vrai que pour lui-même :

The paths of glory lead but to the grave.

« Messieurs, murmura-t-il en terminant la citation, j'aimerais mieux avoir fait cette élégie que de prendre Québec. »

« Qui vive ? cria une sentinelle invisible dans l'ombre à l'un des bateaux de l'infanterie légère, au moment où il rasait le rivage de Samos à une portée de pistolet.

— France ! » répondit un des capitaines des Fraser's Highlanders, qui savait très bien le français.

La sentinelle, croyant que c'était le convoi de vivres annoncé par Bougainville, laissa passer le bateau en commettant la faute de ne pas demander le mot d'ordre et de ne pas aller elle-même s'assurer de la vérité.

Quelques minutes après, un froissement de branches, indiquant que quelqu'un descendait la côte du Foulon, se fit entendre, suivi d'un nouveau : « Qui vive ?

— France ! » répéta le capitaine ; et il ajouta : « Ne faites pas de bruit ; ce sont les vivres ; on pourrait nous entendre. »

La corvette *le Hunter* était, en effet, ancrée à peu de distance.

« Passez, » dit la sentinelle, qui ne descendit pas plus loin.

La force du courant entraîna les bateaux de l'infanterie légère un peu au-dessous de l'anse. Les vingt-quatre volontaires, conduits par le capitaine Delaune, sautèrent sur le sable et s'avancèrent jusqu'au pied de la falaise, qui en cet endroit est très escarpée et couverte aujourd'hui comme alors de bois et de broussailles. Leurs fusils en bandoulière, ils se mirent hardiment à la gravir en s'aidant des branches et des arbustes. Ils arrivèrent au sommet sans avoir reçu un coup de fusil, et s'avancèrent jusqu'à la clairière ouverte sur le plateau, suivis de près par un plus fort

détachement. Le jour commençait à poindre et permettait de distinguer la toile blanche des tentes sur le fond obscur du sol et du feuillage. Ils s'élancèrent vers les sentinelles, qui en les apercevant tirèrent quelques coups de fusil et se replièrent vers les tentes. Vergor dormait profondément dans son lit et ne fut réveillé que par les détonations et les cris d'alarme. Il sortit précipitamment et se mit en défense avec les soldats de son poste accourus des tentes voisines. Ils n'étaient qu'au nombre d'une trentaine, car Vergor avait envoyé le reste, composé d'habitants de Lorette, travailler à leur récolte. Un piquet de l'infanterie légère, débarqué un peu plus haut, gravissait alors le ravin et marchait au secours des volontaires. Vergor, pris entre deux feux, ne fit qu'une faible résistance, reçut une balle au talon et se rendit prisonnier avec quelques-uns des siens. Les autres réussirent à s'échapper à la faveur de l'obscurité et des bois voisins.

Wolfe, resté sur le bord de la grève, attendait un signal avant de lancer de nouvelles troupes. Pendant un temps assez long, rien ne rompit le silence de la nuit que les rafales du vent et le murmure du ruisseau Saint-Denis, qui, gonflé par les dernières pluies, tombait en cascade sur le flanc de la montagne. Soudain éclatèrent quelques coups de fusil suivis d'appels aux armes, puis de nouvelles décharges accompagnées de clameurs confuses. Enfin des hourras poussés par cent poitrines anglaises annoncèrent que le poste était pris. Wolfe, sans rien laisser voir de la joie qu'il éprouvait, donna l'ordre d'avancer. Toute la première division, formée d'environ seize cents hommes, s'élança hors des bateaux, précédée des sapeurs qui en peu

d'instants eurent débarrassé le ravin des abatis qui l'obstruaient et rendu libre le chemin tracé sur le penchant de la côte. Une partie de la division s'y engagea, tandis que le reste grimpait à droite et à gauche en s'accrochant aux buissons et aux angles des rochers. Wolfe, à qui l'excitation du moment donnait de nouvelles forces, gravit la côte d'un pas léger et rangea rapidement les troupes en bataille à mesure qu'elles débouchaient sur le plateau, l'aile gauche du côté de Sillery, l'aile droite du côté de Québec, toute la ligne faisant face au chemin Saint-Louis. L'éveil avait été donné à la batterie de Samos par la fusillade du Foulon, et elle ouvrit un feu vif sur les bateaux, dont elle endommagea quelques-uns, tua ou blessa plusieurs soldats et officiers. Le colonel Howe fut détaché avec l'infanterie légère, pour aller s'emparer de ce poste et de celui de Sillery, dont la batterie tirait maintenant à toute volée sur l'escadre, qui achevait de dériver et jetait l'ancre devant l'anse du Foulon. Les deux postes, assaillis par des forces supérieures et se voyant sur le point d'être cernés, battirent en retraite du côté du cap Rouge. Une partie du régiment d'Anstruther alla prendre position dans les maisons échelonnées sur la route de Sillery.

Le transport des troupes s'était fait avec une telle célérité, qu'avant 6 heures du matin les plus éloignées, celles du colonel Burton, stationnées de l'autre côté de la rivière, avaient été transportées et déposées dans l'anse du Foulon. Les gardes françaises, entretenues par la ville le long de la grève, essayèrent d'inquiéter le débarquement, mais furent refoulées par des détachements soutenus du canon des vaisseaux.

Durant ces opérations, le grand jour était venu. Le soleil du 13 septembre se leva dans les nuages : du ciel gris d'automne tombaient de temps en temps de légères ondées qui faisaient craindre une journée pluvieuse. Sur la plaine ondulée et semée de bouquets d'arbres qui s'étendait devant l'armée, aucun ennemi n'avait encore fait son apparition. On eût dit que les régiments anglais n'y avaient été rassemblés que pour l'exercice d'une parade. Seul le canon du bombardement, qui avait redoublé à la nouvelle du succès de la descente, rappelait la guerre. Quand on songe que, pour obtenir un tel avantage, il n'avait fallu que la peine d'une montée difficile et trois escarmouches insignifiantes, on reste confondu. Toutes les causes qui auraient dû faire manquer cette audacieuse tentative avaient conspiré pour sa réussite.

Premièrement, le régiment de Guyenne, posté sur les plaines d'Abraham, avait été retiré contre toute raison.

Secondement, il l'avait été à l'insu de Vaudreuil, sans quoi ce gouverneur aurait insisté à le faire renvoyer.

Troisièmement, Bougainville, contre l'avis de Vaudreuil, n'avait pas renforcé le poste du Foulon avec les cinquante hommes d'élite de Repentigny.

Quatrièmement, les deux déserteurs de Royal-Roussillon révélèrent à Wolfe le passage projeté du convoi de vivres, dans la nuit du 12.

Cinquièmement, Bougainville le fit annoncer aux différents postes, et, quoique ce convoi ne descendît pas, il négligea de contremander son ordre.

Sixièmement, le déserteur du Royal-Américain

s'évada avant de connaître la proclamation de Wolfe et ne put ainsi révéler le projet de descente.

Septièmement, Bougainville, qui avait toujours suivi pas à pas la flotte de l'amiral Holmes et ne l'avait pas perdue de vue, la vit descendre du cap Rouge et y resta précisément durant la fatale nuit du 13.

Huitièmement, le commandant du Foulon avait été remplacé trois ou quatre jours auparavant par le capitaine de Vergor, le plus mauvais soldat de la colonie.

Neuvièmement, celui-ci, le soir du 12, avait permis à presque tout son monde de s'absenter.

Dixièmement, il n'exerçait aucune vigilance et dormait profondément au moment du débarquement des Anglais.

Si une seule de ces chances avait fait défaut, la descente aurait probablement été empêchée, ou du moins arrêtée dans son exécution, et peut-être tournée en effroyable désastre. Si, par exemple, le régiment de Guyenne avait été retenu sur les plaines d'Abraham par Bougainville, comme celui-ci en avait l'ordre positif de Vaudreuil, il serait arrivé à temps pour surprendre les régiments anglais dans le désordre de la montée, les culbuter du haut en bas des caps, et lancer sur eux un feu plongeant qui en aurait fait un terrible massacre, tandis que les batteries de Samos et de Sillery, les prenant en enfilade, auraient complété l'hécatombe. Wolfe aurait perdu devant Québec sa réputation d'homme de guerre et serait aujourd'hui placé au rang de Phipps ou de sir Hovenden Walker. L'Angleterre, découragée par la ruine de

cette expédition qui lui avait coûté d'énormes dépenses, aurait probablement renoncé à son projet de conquête, et la Nouvelle-France serait restée à ses anciens maîtres.

Pendant que les trois brigadiers complétaient leurs dispositions, Wolfe s'avança à une petite distance du côté de Québec pour choisir le terrain sur lequel il voulait livrer bataille. Il s'arrêta sur un plateau assez uni qui, à partir de ce jour, allait devenir immortel sous le nom de plaines d'Abraham. Cette désignation avait été donnée à ce lieu parce que l'un des premiers colons du Canada, Abraham Martin, ancien pilote surnommé maître Abraham, y avait acquis une terre qu'il avait défrichée. Le plateau, large à peu près d'un quart de lieue, est coupé à droite par l'énorme anfractuosité au fond de laquelle coule le fleuve Saint-Laurent; à gauche, par le coteau Sainte-Geneviève, au pied duquel s'étend la vallée où la rivière Saint-Charles traîne en serpentant ses eaux lentes et boueuses. Les deux falaises forment en se réunissant, à une demi-lieue vers l'est, le cap Diamant, sur lequel est assise la citadelle de Québec. Deux chemins courant parallèlement traversent les plaines d'Abraham : l'un, le chemin Saint-Louis, sort de la porte de ce nom, et mène à Sillery; l'autre, le chemin Sainte-Foye, émerge de la porte Saint-Jean et conduit à la paroisse de Sainte-Foye. En avant du plateau règne un léger ravin qui descend en pente douce et remonte un peu plus loin pour former les Buttes-à-Neveu, lesquelles se prolongent jusque sous les murs de la ville. A travers les champs de blé et les prairies qui couvraient ces plaines, sur-

gissaient çà et là des bouquets d'arbres et des touffes d'arbustes. De la crête du coteau Sainte-Geneviève, la vue embrasse toute l'étendue des paroisses de Lorette, de Charlesbourg et de Beauport, le bassin de Québec, l'île d'Orléans et toute la côte de Beaupré, c'est-à-dire les paroisses de l'Ange-Gardien, du Château-Richer, de Sainte-Anne et de Saint-Joachim, bornées à l'horizon par le cap Tourmente. Cette vue rappelle, par son étendue et son aspect pittoresque, la route de Naples à Castellamare. Il ne manque à la montagne Sainte-Anne, qui dresse son cône bleu à sept lieues de distance, qu'un panache de fumée pour ressembler au Vésuve.

Les tirailleurs canadiens et sauvages commençaient à se montrer aux abords des bois et lançaient des balles qui tuaient ou blessaient quelques hommes. L'armée avait exécuté un changement de front et faisait face à la ville. Le général Wolfe la disposa sur trois colonnes et la fit avancer vers les plaines.

C'est à ce moment que Montcalm reçut le premier avis d'une descente au Foulon[1]. Vaudreuil l'ignorait encore. Marcel n'était plus auprès de lui ; il avait suivi à la batterie de la Canardière le major Dumas, qui, prévenu par les patrouilles d'eau que les berges

[1] Le *Journal de Montcalm* s'arrête à la journée du 12 septembre. Son secrétaire n'eut le courage de le reprendre que dix jours après, pour raconter en quelques pages la bataille du 13, la mort du général et les derniers incidents de la campagne. Avant de commencer son récit, daté du cap Santé, le 23 septembre 1759, il s'écrie : « Je n'ai plus que des malheurs à écrire; vingt fois j'ai pris la plume, et vingt fois la douleur l'a fait tomber de mes mains! Comment me rappeler une suite d'événements aussi assommants? Nous étions sauvés, et nous sommes perdus! »

signalées à Poulariés remontaient vers la ville, avait fait sortir des retranchements et marcher au bord de la grève les milices de Québec. Aux premières lueurs de l'aube, tout danger avait disparu, et l'armée rentrait dans les tentes lorsque des coups de canon retentirent du côté de Samos. Montcalm venait de quitter Johnstone après avoir pris une tasse de thé avec lui pour se réveiller, n'ayant pas dormi de la nuit, et avait ordonné de seller ses chevaux. Il arrivait à la Canardière. En rentrant avec Marcel dans la maison du séminaire, il dit avec saisissement que ses craintes se réalisaient, et que le convoi de vivres était attaqué, peut-être même pris. Peu d'instants après entra un Canadien tout hors d'haleine, qui n'avait fait qu'une course du Foulon au camp. Il dit qu'il était le seul échappé du poste de M. de Vergor; que ce poste avait été surpris, emporté, et que les Anglais étaient maîtres des hauteurs. « Nous connaissions si bien, dit le secrétaire de Montcalm, les difficultés de pénétrer par ce point, pour peu qu'il fût défendu, qu'on ne crut pas un mot du récit d'un homme à qui nous crûmes que la peur avait tourné la tête. J'allai me reposer chez moi, en priant M. Dumas d'envoyer au quartier général pour avoir des nouvelles, et de me faire avertir s'il y avait quelque chose à faire. On entendait toujours quelques coups de fusil de loin en loin. » La ville fit des signaux. « Par quelle fatalité n'envoya-t-on pas savoir des nouvelles[1]? »

Le chevalier de Bernetz avait expédié au camp un courrier qui rencontra, chemin faisant, le major géné-

[1] *Journal de Montcalm.*

ral Montreuil, lequel venait d'être prévenu par un fuyard. Montreuil fit marcher immédiatement le régiment de Guyenne et courut avertir le marquis de Montcalm, qui fit aussitôt avancer un piquet par bataillon et six cents hommes de Montréal. Il les suivit de près, après avoir laissé le camp sous le commandement de M. de Senezergues.

Lorsque, vers 6 heures du matin, les lignes blanches du régiment de Guyenne commencèrent à serpenter à travers les Buttes-à-Neveu, Wolfe fit faire halte à son armée et la mit en bataille sur trois rangs de profondeur, à une petite distance du ravin. Elle couvrait l'espace compris entre le sommet de la falaise et le chemin de Sainte-Foye, et regardait la ville, distante seulement d'un quart de lieue, mais dont les buttes lui dérobaient la vue. Monckton commandait la droite avec les grenadiers de Louisbourg, les régiments d'Otway, de Bragg et de Kennedy; Murray, le centre avec ceux de Lascelles, des Highlanders et d'Anstruther; Townshend, la gauche avec le régiment d'Amherst et le Royal-Américain. Cette aile n'atteignait pas le coteau Sainte-Geneviève. Wolfe s'était solidement établi dans la maison d'un nommé Borgia et dans quelques autres constructions voisines du chemin de Sainte-Foye, le long duquel les deux derniers régiments étaient disposés en potence, afin de repousser l'aile droite des Français si elle essayait de déborder de ce côté. L'infanterie légère, ramenée de Sillery, se rangeait sur trois colonnes à quelques pas en arrière. Le colonel Burton commandait la réserve avec le régiment de Webb, subdivisé en huit corps séparés par de grands intervalles. L'effectif de cette

armée était de cinq mille deux cent vingt-cinq hommes de toutes armes. Le troisième bataillon du Royal-Américain avait été laissé à la garde du débarquement. Enfin le détachement d'Anstruther, établi, comme on l'a vu, dans les maisons de Sillery, devait tenir en échec le corps de Bougainville.

Vaudreuil n'avait été prévenu qu'à 6 heures moins un quart par un billet contradictoire du chevalier de Bernetz, qui lui annonçait que l'ennemi était descendu au Foulon, mais qu'il le croyait rembarqué. Il ne connut la vérité qu'après le départ de M. de Montcalm. A 7 heures moins un quart, il envoya un exprès à Bougainville avec ces quelques mots : « Il paraît bien certain que l'ennemi a fait un débarquement à l'anse du Foulon ; nous avons bien du monde en mouvement. Nous entendons quelques petites fusillades. Il me tarde d'avoir de vos nouvelles et de savoir si l'ennemi a fait quelque tentative de votre côté. » Vaudreuil ajoutait en post-scriptum : « Les forces de l'ennemi paraissent considérables. Je ne doute pas que vous soyez attentif à ses mouvements et à les suivre ; c'est sur quoi je m'en rapporte à vous. »

Les courriers se succédaient avec des nouvelles de plus en plus alarmantes. Montcalm put à peine en croire ses yeux, lorsqu'en arrivant à la rivière Saint-Charles il aperçut distinctement les rangées d'uniformes écarlates sur le penchant du coteau Sainte-Geneviève :

« L'affaire est sérieuse, dit-il à Johnstone, qui l'accompagnait. Retournez au plus vite à Beauport, et ordonnez à Poulariès de m'envoyer en toute hâte le reste de la gauche sur les hauteurs d'Abraham. » Puis il piqua des deux, et, le regard fixe, sans pro-

férer une parole. il traversa à fond de train le pont et la vallée Saint-Charles en se dirigeant vers la côte d'Abraham.

Toute l'armée fut bientôt en mouvement, à l'exception de la garde des batteries et de la tête de pont. Dans la ville, l'excitation et l'alarme étaient indescriptibles. Les citoyens avaient été réveillés en sursaut en entendant crier : « Les Anglais sont aux portes ! » Tout ce qui ne portait pas les armes, vieillards, femmes, enfants, accourus au nord de la ville, stationnaient soit aux remparts, soit au bord du cap, et regardaient dans une muette anxiété défiler les troupes depuis le chemin de Beauport jusqu'à la ville. Elles s'avançaient à marche forcée : les régiments de la ligne reconnaissables à leurs uniformes blancs, drapeaux déployés, tambours battants; les milices vêtues de toutes façons, la plupart en costume d'habitant. Après avoir traversé le pont, elles se divisaient en trois colonnes : la première montant par la côte du Palais, la seconde par la côte à Coton, la troisième par celle d'Abraham. Tandis que ces deux dernières longeaient à l'ouest les murs d'enceinte, la première, entrée par la porte du Palais, traversait la cité en ruines et débouchait par les portes Saint-Jean et Saint-Louis. Les femmes, les enfants, reculaient au passage des bandes de sauvages aux allures et aux regards féroces sous leur tatouage de guerre, avec leurs pendeloques, leurs scalpes, leurs plumets agités par une marche rapide. Des familles cherchaient parmi les miliciens soit un fils, soit un époux, soit un père, pour les embrasser avant la bataille, qui s'annonçait par une fusillade intermit-

tente. Chacun sentait que le moment de la crise si longtemps redoutée était venu. Tout ce qu'un peuple a de cher : sa religion, sa patrie, ses foyers, son existence même, étaient en jeu.

Montcalm demeura stupéfait en apercevant devant lui non pas un détachement, comme il s'y attendait, mais toute l'armée de Wolfe. Il courut de la droite à la gauche, en comptant les régiments, remarqua au centre celui des Écossais, tranchant, par ses uniformes rayés de diverses couleurs, sur le rouge des lignes anglaises, par la musique nasillarde de leurs cornemuses mêlée aux sons clairs des fifres et des trompettes. Du ciel gris se détachaient de petites ondées, qui continuaient à tomber par intervalles. Le colonel de Fontbonne, commandant de Guyenne, avait fait les premières dispositions avec autant d'intelligence que de bravoure. Après avoir étendu le front de son régiment pour en imposer à l'ennemi, il avait profité des accidents du terrain pour jeter en avant des pelotons qui entretenaient un feu bien nourri avec ceux des Anglais. Trois ou quatre cents tirailleurs canadiens, dispersés à gauche dans un champ de blé en épis, au centre derrière des touffes d'épinettes, de cèdres et d'aubépines, à droite dans un petit bois traversé par le chemin de Sainte-Foye, incommodaïent si fort les Anglais, que leur commandant les avait tenus longtemps couchés à terre pour éviter les balles. Montcalm rangea son armée en bataille sur trois lignes de hauteur à mesure qu'elle arrivait : les milices sur les deux ailes ; les régiments de ligne au centre, dans le même ordre qu'ils occupaient au camp de Beauport, c'est-à-dire Royal-Roussillon le plus près

du fleuve, puis Guyenne, Béarn, Languedoc et la Sarre. Le major Dumas commandait la plus forte partie des Canadiens placés à droite. Quelques pièces d'artillerie demandées à la ville furent amenées « avec promptitude », pour répondre au feu de mitraille que venaient d'ouvrir deux canons anglais. Montcalm ordonna à son secrétaire, qui arrivait avec des munitions, de placer deux pièces sur le chemin de Sainte-Foye, lesquelles concentrèrent leur feu sur la maison de Borgia, dont trois cents hommes de l'infanterie légère s'étaient emparés en avant de leurs lignes. Quelques Canadiens s'y glissèrent, malgré les balles qui pleuvaient des ouvertures, y mirent le feu, en chassèrent les ennemis et les forcèrent de se rabattre sur leurs régiments.

Un cavalier d'ordonnance de Vaudreuil, lequel s'avançait avec le reste des troupes, vint dans ce moment remettre à Montcalm un billet, où il le conjurait de ne pas précipiter l'attaque : « L'avantage, disait ce billet, que les Anglais avaient eu de forcer nos postes devait naturellement être la source de leur défaite ; mais il était de notre intérêt de ne rien prématurer. Il fallait que les Anglais fussent en même temps attaqués par notre armée, par quinze cents hommes qu'il nous était fort aisé de faire sortir de la ville, et par le corps de M. de Bougainville, au moyen de quoi ils se trouveraient enveloppés de toutes parts et n'auraient d'autre ressource que leur gauche pour leur retraite, où leur défaite serait encore infaillible[1]. »

[1] *Archives de la marine : Collection Moreau de Saint-Méry : Vaudreuil à M. de Berryer*, 5 octobre 1759. — *Journal tenu à l'armée.*

Ce billet contenait, de l'aveu de tous les hommes de guerre, le meilleur parti à suivre ; mais Montcalm le rejeta avec dédain. « Il n'en fallut pas davantage, dit le *Journal tenu à l'armée*, pour déterminer un général qui eût volontiers été jaloux de la part que le simple soldat eût pris à ses succès ; son ambition était qu'on ne nommât jamais que lui, et cette façon de penser ne contribua pas peu à lui faire traverser les différentes entreprises où il ne pouvait pas paraître. »

Le premier soin de Montcalm, en voyant à son arrivée sur les plaines qu'il avait affaire à toute l'armée de Wolfe, aurait dû être évidemment de se mettre en communication avec Bougainville. Il n'était pas encore 7 heures du matin. En moins d'une heure et demie, un cavalier aurait franchi la vallée Saint-Charles, remonté la route de Lorette à l'église de Sainte-Foye, et remis à Bougainville l'ordre d'accourir au plus vite. Celui-ci, dont l'armée était en marche à 9 heures, aurait pu, en hâtant le pas, signaler son approche dès 11 heures.

Dans l'intervalle, Montcalm aurait eu le temps de faire sortir la garnison de Québec et de la mettre en ligne avec les quinze cents hommes qu'amenait le gouverneur. Il aurait ainsi attaqué de front l'armée anglaise avec plus de six mille hommes, tandis que l'élite de son armée, composée de plus de deux mille soldats, l'aurait prise en queue. L'issue était facile à prévoir. Mais l'homme qui, selon l'expression de Montcalm, savait si bien faire la guerre à l'œil, n'était pas là.

« Je m'arrêtai, dit le secrétaire du général, un moment avec le marquis de Montcalm, qui me dit :

« Nous ne pouvons éviter le combat. L'ennemi se « retranche : il a déjà deux pièces de canon. Si nous « lui donnons le temps de s'établir, nous ne pourrons « jamais l'attaquer avec le peu de troupes que nous « avons. » Il ajouta, avec une espèce de saisissement : « Est-il possible que Bougainville n'entende pas « cela? » Il me quitta sans me donner le temps de lui répondre autre chose, sinon que nous étions bien petits. »

Montcalm tint un conseil de guerre avec les commandants des divers corps ; mais ceux-ci, voyant la résolution où il était de brusquer l'attaque, n'osèrent le contredire ou le firent timidement, comme le chevalier de Montreuil. Lévis seul, s'il eût été présent, aurait pu par son sang-froid calmer l'agitation du général, et, par l'ascendant qu'il exerçait sur lui, l'empêcher de précipiter l'action.

Les troupes régulières et coloniales que Montcalm avait en ce moment sous la main ne s'élevaient pas à plus de trois mille cinq ou six cents hommes, la plus grande partie composée de milices. L'élite de l'armée, les grenadiers, les volontaires étaient, comme on vient de le voir, au cap Rouge avec Bougainville. On avait en outre, un mois auparavant, détaché de l'armée, avec le chevalier de Lévis, huit cents hommes des meilleurs soldats, choisis parmi les cinq régiments qui allaient se battre.

La seule partie de l'armée engagée jusqu'à ce moment était les Canadiens de la droite, qui, conduits par Dumas, avaient délogé l'infanterie légère de la maison de Borgia. Favorisés par le petit bois qui leur servait de retraite, ils en sortaient au pas de

course et s'élançaient sur cette infanterie chaque fois qu'ils la voyaient s'avancer : ils venaient de la repousser pour la troisième fois. « Les Canadiens arrangés de la sorte, dit le *Journal tenu à l'armée*, surpassent certainement, par l'adresse avec laquelle ils tirent, toutes les troupes de l'univers. » Les succès obtenus coup sur coup par ces braves miliciens, et l'ardeur que montrait le reste des troupes, inspirèrent trop de confiance à Montcalm. Il oublia que les Canadiens perdaient leur supériorité en rase campagne ; qu'en outre ils étaient la plupart mal armés, n'ayant que des fusils de chasse. Une partie d'entre eux n'avaient pas même de baïonnettes, qu'ils avaient remplacées par des couteaux fixés tant bien que mal au bout de leur fusil[1]. L'armée, inférieure en nombre, fatiguée d'une marche forcée d'une à deux lieues, dont les derniers arrivés étaient encore essoufflés, allait perdre l'avantage du terrain en descendant dans un ravin inégal, embarrassé de buissons, où les rangs seraient infailliblement rompus avant d'atteindre l'ennemi sur la hauteur qu'il occupait. La crainte de lui donner le temps de se retrancher et d'augmenter son nombre l'emporta sur toutes ces raisons. Montcalm poussa son cheval en avant de sa ligne de bataille et parcourut les rangs en les animant par sa parole vive, avec cet air chevaleresque et martial qui le faisait admirer de ses soldats. Un jeune milicien de dix-huit ans, présent à l'action, et qui vécut dans un âge très avancé, Joseph Trahan, a souvent raconté

[1] « Ces gens [les Canadiens] mal armés, n'ayant point de baïonnettes et que de simples fusils de chasse. » *Mémoires de Pouchot*, t. II, p. 142.



Le général Wolfe.

l'impression singulière que lui avait laissée la vue du général. « Je me rappelle très-bien, disait-il, l'attitude de Montcalm avant le combat. Il montait un cheval brun ou noir, au front de nos lignes, tenant haut son épée comme pour nous exciter à faire notre devoir. Il portait un uniforme à larges manches, dont l'une, rejetée de l'arme qu'il tenait, découvrait le linge blanc de sa manchette.

Il était 10 heures. Les nuages s'étaient dissipés, et le soleil, éclairant la plaine de tout son éclat, faisait briller devant les Français les baïonnettes, les sabres, les uniformes garance des Anglais, les tartans des Highlanders. Wolfe, qu'on eût dit présent partout, reconnaissable à sa haute taille, marchait à la tête de ses régiments, qu'il avait fait avancer jusqu'au bord du ravin. Personne mieux que lui ne comprenait la position dangereuse où il se trouvait. Quelques coups de fusil entendus du côté de Sillery lui faisaient penser que Bougainville s'avançait et serait bientôt sur ses derrières. Si le général français retardait l'attaque pour combiner son mouvement avec celui du colonel, il sentait que sa position était presque désespérée. Mais la fortune qui avait si bien favorisé le coup d'audace qu'il venait d'accomplir lui donnait foi dans le triomphe. Il passait devant ses régiments en montrant l'ennemi de son épée, haranguant ses soldats d'un air inspiré, leur disant que pour eux c'était la victoire ou la mort, car la retraite était impossible.

Montcalm fit sonner la charge. Son armée s'ébranla en front de bandière, poussant le cri de guerre à la façon des anciens. Elle s'avança avec rapidité, recueillant sur son passage les pelotons de tirailleurs qui

n'avaient pas eu le temps de rentrer dans les rangs, ce qui occasionna un premier flottement. Elle ne fut pas rendue au fond du ravin, que les lignes rompues par les difficultés du sol firent croire aux Anglais que l'attaque se faisait en colonnes irrégulières.

Les régiments essayèrent de se reformer en gravissant la montée et firent halte, à une demi-portée de fusil. Dans l'instant de silence qui suivit, on n'entendit que les cris de commandements répétés sur tout le front de l'armée, puis une décharge générale par les trois rangs à la fois, sans qu'on eût le soin de réserver de coups pour entretenir le feu. Cette première décharge, faite à distance et avec précipitation, produisit peu d'effet. Les Canadiens, rangés presque tous sur la seconde ligne, se couchèrent à terre pour recharger, selon leur coutume, et causèrent ainsi quelque confusion. Les Anglais, à qui leur commandant avait ordonné de mettre deux balles dans leur fusil, s'approchèrent avant de tirer, et, de la hauteur d'où ils dominaient, répondirent par un feu bien dirigé, qui décima le premier rang et le fit osciller. Le centre anglais surtout, dont la décharge instantanée résonna « comme un coup de canon », fit d'affreuses trouées dans les régiments. Un nuage de fumée enveloppa les deux armées, qui continuèrent à marcher de l'avant. Le combat fut court, mais d'une extrême vivacité. Les deux braves commandants de la Sarre et de Guyenne, Senezergues et Fontbonne, furent tués en ce moment, ainsi que le second commandant de la droite, M. de Saint-Ours. Le lieutenant-colonel de Languedoc, Privat, fut blessé dangereusement. L'aide-major Malartic eut deux chevaux tués sous lui.

Du côté des Anglais, le colonel Carleton reçut une blessure à la tête, le brigadier Monckton une balle au travers du corps. Pendant que Montcalm courait d'un point à l'autre pour raffermir ses bataillons ébranlés, Wolfe dirigeait l'attaque en personne à la droite de son armée. Une balle l'avait atteint au poignet, et il s'était fait un bandage avec son mouchoir. Il marchait en avant des grenadiers et leur donnait l'ordre de charger, lorsqu'une seconde balle le frappa dangereusement. Mais, fidèle à l'axiome qu'il répétait souvent : « Tant qu'on peut marcher et tenir ses armes, c'est une honte de reculer, » il continua d'avancer. Son brillant uniforme le signalait aux francs-tireurs canadiens cachés dans les buissons, d'où montaient des flocons de fumée. Une troisième balle le frappa en pleine poitrine. Il chancela, et, voyant qu'il perdait connaissance, il dit à un officier d'artillerie qui se trouvait près de lui : « Soutenez-moi, il ne faut pas que mes braves soldats me voient tomber. » Le lieutenant Brown, du corps des grenadiers, le grenadier Henderson et un autre soldat accoururent, le prirent dans leurs bras et l'emportèrent en arrière du champ de bataille. A sa demande, ils le déposèrent sur le gazon, dans un pli du terrain. Un des officiers voulut aller chercher un chirurgien. « C'est inutile, soupira le général ; c'en est fait de moi. » Il paraissait sans connaissance, lorsqu'un de ceux qui l'assistaient cria : « Ils fuient ! ils fuient !

— Qui fuit ? demanda vivement Wolfe, comme s'il se réveillait d'un profond sommeil.

— Les ennemis, répondit l'officier ; ils cèdent de tous côtés. »

Wolfe reprit :

« Que l'un de vous coure vite dire au colonel Burton de descendre en toute hâte avec son régiment vers la rivière Saint-Charles et de s'emparer du pont, pour couper la retraite aux fuyards. »

Il se tourna sur le côté, murmura tout bas : « Dieu soit loué! je meurs en paix, » et il expira.

Les dernières décharges des deux armées s'étaient faites presque à bout portant. Wolfe avait communiqué son impétuosité à ses troupes. La charge à la baïonnette commandée par lui au moment où il tomba avait fait plier le centre et faire volte-face à toute l'armée française; mais « la déroute ne fut totale que parmi les troupes réglées. Les Canadiens, accoutumés à reculer à la manière des anciens Parthes, et à retourner ensuite à l'ennemi avec plus de confiance qu'auparavant, se rallièrent en quelques endroits », principalement dans le petit bois de la droite, où ils tinrent en échec une partie des régiments anglais.

La masse des fuyards, n'écoutant ni le général ni les officiers, se précipita dans la vallée pour regagner l'ouvrage à cornes; le reste s'enfuit vers la ville. Montcalm, entraîné par ce torrent, cherchait à rallier quelques compagnies en face de la porte Saint-Louis, quand il reçut deux blessures coup sur coup : une à la cuisse, l'autre dans l'aine. Son secrétaire était occupé, à quelques pas de lui, à sauver une des pièces d'artillerie.

« Je vis, dit-il, arriver M. le marquis de Montcalm à cheval, soutenu par trois soldats. J'entrai avec lui dans la ville, où le chevalier de Bernetz me donna quelques ordres que je courus exécuter sur le rempart. »

La foule, qui s'y était portée pour voir l'issue du combat, en descendait et se pressait dans la rue Saint-Louis. Quelques femmes, le voyant passer, pâle et inondé de sang, s'écrièrent en pleurant :

« O mon Dieu! mon Dieu! le marquis est tué!

— Ce n'est rien, ce n'est rien, répondit le général mourant en se tournant vers elles; ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies. »

Vaudreuil était arrivé près des hauteurs au moment de la déroute. Il avait vainement cherché à rallier les régiments; sa voix s'était perdue dans le tumulte de la fuite. Une partie des Canadiens, plus dociles à sa parole, étaient retournés sur leurs pas et couraient au secours des braves miliciens, qui défendaient le terrain avec le courage du désespoir dans le bois du chemin de Sainte-Foye et dans quelques taillis plus rapprochés de la porte Saint-Jean.

Les sauvages, suivant leur instinct d'oiseaux de proie, s'étaient retirés à l'écart au commencement de la mêlée et attendaient le moment de se répandre sur le champ de bataille pour scalper et dépouiller les morts et les blessés. Townshend, à qui le commandement était dévolu, ne profita pas de la victoire autant qu'il l'aurait pu, car il lui eût été facile de s'emparer des portes et de pénétrer dans la ville au milieu de la confusion générale. Murray était retenu sur la gauche par l'opiniâtreté des Canadiens. Au moment de la déroute, les Highlanders qu'il commandait s'étaient élancés les premiers, la claymore à la main, en poussant leur farouche cri de guerre. Ils avaient tout fait fuir devant eux, et s'étaient avancés jusqu'à l'orée du bois; mais là ils avaient été arrêtés par un feu de

mousqueterie aussi bien nourri qu'habilement dirigé. Après d'inutiles efforts pour en déloger les Canadiens, les Highlanders avaient été forcés de battre en retraite pour aller se reformer sur le chemin Saint-Louis. Murray les fit ensuite descendre plus à l'ouest, jusqu'au bord du coteau Sainte-Geneviève, afin de prendre le bois à revers et chasser en même temps du penchant de la côte des bandes de francs-tireurs canadiens qui en défendaient la descente.

« Ils tuèrent ou blessèrent un grand nombre de nos hommes, dit le lieutenant Fraser, et nous forcèrent de retraiter un peu plus loin pour refaire nos rangs. »

Murray les ramena pour la troisième fois à l'attaque, mais renforcés à droite et à gauche du régiment d'Anstruther et du second bataillon du Royal-Américain. Une nouvelle lutte s'engagea et fut soutenue « avec une ardeur et un acharnement incroyables », au dire du chevalier Johnstone, témoin de cette lutte héroïque. « Quand ils furent écrasés par le nombre, ils disputèrent pied à pied le terrain depuis le sommet jusqu'au bas des hauteurs. »

Au milieu de la vallée s'élevait la boulangerie de l'armée, entourée de quelques maisons. Les Canadiens s'y rallièrent une dernière fois et arrêtèrent encore assez longtemps les trois régiments ennemis. « Ce fut là et autour du bois, rapporte Fraser, que notre régiment souffrit davantage. » Le chevalier Johnstone, qui a raconté en détail ce brillant fait d'armes, dit que ces infortunés héros se firent presque tous tuer sur place, mais qu'ils sauvèrent un grand nombre de fugitifs et donnèrent le temps

à l'armée française de se réfugier dans l'ouvrage à cornes[1].

[1] « Si M. le marquis de Lévis y eût commandé en chef au Canada, les Anglais ne l'auraient pas pris. Ce général eût porté, après que les Anglais eurent abandonné le camp du Saut, la majeure partie de ses forces sur les hauteurs de Québec, et aurait éclairé de très près leurs mouvements dans cette partie: s'il eût été à l'armée le 13 septembre 1759, il se serait opposé à ce que nous attaquassions : il y avait dix à parier contre un que l'armée attaquante serait battue, étant obligée de descendre des hauteurs qu'elle occupait, de traverser un chemin creux qui séparait les deux armées: et, supposé qu'il y eût nécessité d'attaquer, il fallait faire des dispositions, former trois colonnes avec les cinq bataillons, placer les Canadiens dans les intervalles et les laisser tirer et marcher suivant leur usage: je suis persuadé que nous aurions été vainqueurs. La bataille du 28 avril suivant le prouve. Nous aurions encore pu attaquer le 14 septembre les Anglais, qui, ayant perdu leur général, étaient au moins aussi embarrassés que nous. » (*Journal de Malartic*, p. 368.)

V

MORT DE MONTCALM. — CAPITULATION DE QUÉBEC

La bataille d'Abraham, considérée au point de vue du nombre, ne fut qu'une sanglante escarmouche, puisque les deux armées réunies ne formaient pas dix mille hommes. Mais, observée au point de vue des résultats, elle est un événement dans le XVIII[e] siècle. Elle a sonné l'heure de l'indépendance américaine, d'où est née la grande république qui tend aujourd'hui à déplacer le centre de la civilisation. Les Anglais n'avaient eu que six cent soixante-quatre hommes tués, blessés et manquants. Les régiments qui avaient le plus souffert étaient ceux des Highlanders, du Royal-Américain et d'Anstruther, les trois qui s'étaient battus contre les Canadiens. La perte des Français n'avait guère été plus considérable que celle des Anglais. Elle était de sept à huit cents hommes tués, pris ou blessés, d'après le *Journal tenu à l'armée ;* seulement de six cents soldats et de quarante officiers, au rapport de Vaudreuil.

Mais jamais déroute n'avait été plus complète : elle fut d'autant plus irrépressible, qu'il n'y avait pas de

corps de réserve. Il eût été pourtant si facile de faire sortir cinq à six cents hommes de la ville, où ils étaient inutiles, puisque la bataille se livrait sous ses murs. Mais telle avait été la précipitation de l'attaque, qu'on n'avait pas même songé à la possibilité d'un échec. L'armée avait été saisie d'un affolement incroyable.

« Triste spectacle pour ceux qui regardaient des fenêtres de l'hôpital général, écrit M. de Foligné. Jamais je ne me serais imaginé que la perte d'un général pouvait causer une déroute que j'ose dire sans exemple. »

Les détachements de milices canadiennes, appelés dès le matin du saut Montmorency pour garder l'ouvrage à cornes, et qui se composaient des meilleurs coureurs des bois, avaient bondi comme des lions dans leurs cages en voyant l'armée taillée en pièces sans pouvoir lui porter secours.

Le tumulte et l'effarement augmentaient dans la place à mesure que les troupes s'y entassaient. Les derniers régiments étaient encore sur l'autre rive, celui de Royal-Roussillon même venait à peine de déboucher des rues du Palais, qu'un cri général retentit dans l'enceinte : « Il faut couper le pont de bateaux ! » De vieux officiers, tels que les capitaines de Montgay et de La Mothe, criaient tout haut au marquis de Vaudreuil que l'ouvrage à cornes allait être dans un instant pris d'assaut, le sabre à la main ; que toute l'armée serait taillée en pièces sans merci, et que la seule chose qui pouvait la sauver était une capitulation immédiate et générale, livrant le Canada à l'Angleterre.

S'il fallait en croire Johnstone, l'unique témoin

qui ait laissé un récit circonstancié de cette scène, il aurait été le seul qui eût gardé son sang-froid et sa présence d'esprit. On a déjà vu comment, au début du siège, il avait voulu faussement s'attribuer le mérite d'avoir le premier indiqué à Lévis l'existence des gués de la rivière Montmorency. Il prétend encore que c'est lui qui, dans cette dernière occasion, a empêché que le pont de bateaux ne fût coupé et que Vaudreuil ne signât sur-le-champ la capitulation. Son récit, quant au reste, paraît digne de foi et jette du jour sur les premières heures qui suivirent la bataille.

« Grâce, dit-il, au crédit dont je jouissais dans l'armée, à cause de l'estime et de la confiance que M. de Lévis et M. de Montcalm m'avaient toujours témoignées publiquement, j'allai trouver M. Hugon, chargé de livrer les laissez-passer dans l'ouvrage à cornes, et je le priai de m'accompagner au pont. Nous y courûmes, et, sans demander qui avait donné l'ordre de le couper, nous renvoyâmes les soldats, dont les haches étaient déjà levées pour exécuter cet acte insensé et coupable.

« M. de Vaudreuil s'était enfermé dans une maison située dans l'ouvrage à cornes avec l'intendant et quelques autres personnes. Je soupçonnai qu'ils étaient occupés à rédiger les articles de la capitulation, et j'entrai dans la maison. Je n'eus que le temps de voir l'intendant, une plume à la main, écrivant sur une feuille de papier. M. de Vaudreuil me dit que je n'avais pas le droit d'assister aux délibérations. Je lui répondis qu'il avait raison, et je me retirai la rage dans le cœur. »

Johnstone était encore sous le coup de la rebuf-

fade qu'il venait de s'attirer, quand il vit s'approcher M. Dalquier, commandant le Béarn, vieil officier aussi loyal que brave, couvert de cicatrices apportées des champs de bataille. Johnstone s'emporta devant lui contre Vaudreuil, et conjura Dalquier de ne point consentir à la honteuse capitulation qu'allait proposer ce gouverneur, laquelle, d'un trait de plume, ferait perdre à la France une colonie dont la conservation avait coûté tant de sang et de dépenses. Johnstone, ayant perdu son cheval, prit à pied le chemin de Beauport pour aller rejoindre Poulariés, resté dans le ravin. A peine avait-il fait trois ou quatre cents pas, qu'il vit venir cet officier au grand galop de son cheval. Il l'arrêta et lui répéta ce qu'il venait de dire à Dalquier. Poulariés répondit que, plutôt que de consentir à une capitulation, il aimerait mieux verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il dit ensuite à Johnstone d'aller prendre possession de sa maison, de s'y regarder comme chez lui et de s'y rendre immédiatement pour y prendre quelque repos. Puis, piquant des deux, il partit comme un éclair pour l'ouvrage à cornes.

« Je continuai ma route, reprend le chevalier, le cœur navré, à la pensée de mon ami bien-aimé, M. de Montcalm, l'esprit bouleversé, perdu dans un abîme de réflexions à la vue des changements que la Providence avait amenés dans l'espace de trois ou quatre heures. »

Rarement, en effet, un revirement de fortune avait été plus soudain et plus complet. La veille encore, tout faisait espérer une prochaine délivrance : la saison avancée, l'armée assiégeante découragée après plus

de deux mois de tentatives toujours repoussées, l'inaction d'Amherst sur le lac Champlain, les nouvelles rassurantes venues des Rapides. Et maintenant tout était perdu! les Anglais victorieux maîtres des hauteurs, Montcalm expirant dans les murs de Québec, l'armée française défaite, abattue, désorganisée, privée de son chef, n'ayant pas parmi les officiers supérieurs restés à sa tête un homme capable de le remplacer!

« Ah! monsieur, écrit Bougainville à Bourlamaque, quelle journée cruelle, et qu'elle a détruit tout ce qui nous intéressait! Mon cœur est déchiré par tous ses endroits sensibles; le vôtre ne le sera pas moins. Nous serons heureux si la mauvaise saison qui s'avance sauve le pays d'une ruine totale[1]! »

Bougainville, dans cette lettre, cherche à excuser sa conduite et à rejeter sur autrui, selon ses propres termes, « la perte de la plus belle position du monde et presque de notre honneur. » C'était cependant sur lui avant tout autre que retombait la responsabilité de ce désastre. C'était lui qui, chargé de veiller jour et nuit, s'était le premier laissé surprendre. De son propre aveu, il fut averti à 8 heures du matin. Joannès affirme même qu'il le fut par les fuyards, et par conséquent plus tôt[2]. Quoi qu'il en soit, il savait dès 8 heures, par la lettre de Vaudreuil, la descente des Anglais au Foulon. Il se mit immédiatement en marche; mais, au lieu de voler au secours de Montcalm, il s'arrêta à Sillery, où il se mit en tête de prendre d'assaut une maison en pierre où les Anglais

[1] 18 septembre.
[2] *Mémoires sur la campagne de 1759.*

s'étaient fortement retranchés. Il y sacrifia inutilement les braves volontaires de Duprat, dont plusieurs se firent tuer avec M. de Brignolet, lieutenant de la Sarre. Il y fut repoussé et continua à perdre un temps précieux. C'était au moment même où Montcalm, prêt à livrer bataille, s'écriait : « Est-il possible que Bougainville n'entende pas cela ? »

Bougainville entendait distinctement la fusillade et le canon des deux armées, puisqu'il n'était qu'à une demi-lieue des plaines d'Abraham ; mais l'aveuglement qui s'était emparé de lui depuis la veille le poursuivait encore, et il semblait cloué au sol. Ce ne fut que vers midi qu'il ouvrit les yeux en apprenant la perte de la bataille.

Vaudreuil faisait défiler l'armée, dont chaque corps alla reprendre ses positions au camp de Beauport. Dans le conseil de guerre convoqué au quartier général, les officiers supérieurs furent loin de montrer la fermeté que laisse entendre Johnstone. Ils furent tous unanimes à déclarer qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de retraiter à Jacques-Cartier. Le gouverneur et l'intendant déployèrent seuls quelque énergie. Ils étaient d'opinion de réunir les débris de l'armée au corps de Bougainville et de renouveler l'attaque en la combinant avec une sortie de la garnison. Vaudreuil expédia un courrier à Montcalm pour lui demander son avis. Le général mourant lui répondit qu'il n'y avait que le choix entre trois partis : renouveler le combat, retraiter à Jacques-Cartier, ou capituler ; mais il ne voulut pas donner de décision entre ces trois partis.

« Si j'eusse attaqué, dit Vaudreuil, contre l'opinion

de tous les officiers principaux, je m'exposais à perdre la bataille et la colonie, vu leur mauvaise volonté. »

La retraite sur Jacques-Cartier fut donc décidée, mais tenue secrète jusqu'au moment du départ.

A 4 heures et demie du soir, Vaudreuil écrivit à Lévis : « Nous venons d'avoir une très malheureuse affaire. Dès l'aurore, les ennemis ont surpris M. de Vergor, qui commandait à l'anse du Foulon. Ils se sont bien vite emparés des hauteurs. M. le marquis de Montcalm est arrivé avec le premier détachement. Je formais l'arrière-garde et faisais hâter le pas aux troupes de milice qui étaient sur ma route. J'avais fait prévenir M. de Bougainville, qui dans l'instant s'est mis en marche du cap Rouge avec les cinq compagnies des grenadiers, deux pièces de campagne, la cavalerie et tout ce qu'il y avait de meilleur. Quoique l'ennemi nous eût prévenus, sa position était très critique. Il ne nous fallait qu'attendre le moment de l'arrivée de M. de Bougainville, parce que, tandis que nous l'attaquerions avec toutes nos forces, il serait pris par les derrières ; mais le malheur nous en a voulu, au point que l'affaire s'est engagée avec beaucoup trop de vivacité. L'ennemi, qui était sur une éminence, nous a repoussés et, malgré notre opiniâtreté, nous a contraints à faire notre retraite. Nous avons eu beaucoup de tués et de blessés. Le temps ne saurait me permettre de vous faire aucun détail à ce sujet ; d'ailleurs, je n'en suis pas encore bien instruit. Ce qu'il y a de certain et de bien fâcheux, c'est que M. de Montcalm a reçu plusieurs blessures également dangereuses ; on craint beaucoup pour lui. Personne ne désire plus que moi que ce ne soit rien.

D'après cet événement, voici, monsieur, dans quelles circonstances nous nous trouvons réduits : 1° Nous ne sommes pas en état de prendre notre revanche dès ce soir, notre armée est trop découragée, et nous ne saurions la ranimer. Si nous attendons à demain, l'ennemi sera retranché dans une position inattaquable. 2° Je ne puis ni ne consentirai jamais à capituler pour toute la colonie. 3° Notre retraite devient donc indispensable, d'autant mieux que nous y sommes forcés par nos propres subsistances. D'après toutes ces considérations, je pars dès ce soir avec les débris de l'armée pour aller prendre poste à Jacques-Cartier, où je vous prie, monsieur, de vouloir bien me venir joindre sitôt ma lettre reçue. Vous sentez qu'il est d'une très grande conséquence que vous fassiez toute la diligence possible. Je vous attendrai avec beaucoup d'impatience. »

Cette lettre de Vaudreuil est beaucoup plus calme qu'on serait porté à le croire, en lisant ce que disent ses ennemis sur l'état d'agitation et de trouble où il aurait été plongé. On remarque encore plus les égards et le ton de modération avec lesquels il parle de Montcalm, si peu d'heures après la défaite qu'il se croyait en droit de lui reprocher pour n'avoir pas suivi son avis.

Le défaut d'énergie de Vaudreuil ne se fit jamais autant sentir qu'après la défaite du 13 septembre. Sans doute qu'il avait raison de ne pas renouveler la bataille contre l'avis de ses principaux officiers ; mais il n'était pas nécessaire de combattre immédiatement : l'objet essentiel était de conserver Québec. Il ne devait donc pas camper avant d'y avoir pourvu, d'autant

plus que sa position au delà du Saint-Charles était pour le moment sans danger. Les Anglais, épuisés de veilles et de fatigues, occupés à se retrancher, ne pouvaient songer à venir l'attaquer. Une pareille témérité les aurait exposés à perdre le fruit de leur victoire et l'espérance de prendre Québec, objet de leurs vœux. L'armée française avait encore plus besoin de repos. Une nuit de sommeil l'aurait ranimée et remise de sa consternation. La ville ne se serait pas réveillée avec le désespoir de se voir abandonnée, et l'on aurait pu prendre le temps de la ravitailler en y transportant les dix jours de vivres qui se trouvaient au camp de Beauport, et qui furent en partie perdus. Enfin, la retraite à Jacques-Cartier n'était nullement nécessaire. L'armée n'avait qu'à faire sa jonction avec Bougainville, qui se repliait sur Lorette, et à venir dresser ses tentes à Sainte-Foye, où, adossée à de grands bois, elle aurait été en peu de temps mise hors d'attaque derrière de bons retranchements[1].

Elle eût été plus rapprochée de ses dépôts de vivres, dont le transport n'était pas plus difficile qu'avant la bataille. Vaudreuil, avec toutes ses forces réunies, aurait pu se tenir en continuelles communications avec Québec, que les Anglais n'étaient pas en état d'investir. La saison avancée ne leur aurait pas permis de prolonger longtemps le siège, dont les opérations auraient pu être sans cesse arrêtées ou retardées par des attaques de jour et de nuit combinées avec des sorties de la garnison. Il est probable que

[1] Le *Journal tenu à l'armée*, rédigé évidemment par un militaire de grande expérience, insiste sur ce projet de retraite, dont il démontre l'opportunité et les avantages.

ce fut l'opinion de Montcalm, jointe à celle de tous les chefs de corps ne suggérant d'autre plan de retraite que celui de Jacques-Cartier, qui l'emporta sur toutes les autres considérations.

Une nuit sombre et froide succéda à la funeste journée du 13 septembre. Le silence régnait dans le camp des vainqueurs comme dans celui des vaincus. Seules les batteries de la pointe Lévis grondaient encore, lançant de temps à autre quelques projectiles qui rayaient d'un trait de feu le ciel bas et obscur. A 9 heures, l'armée se mit en marche sur une seule colonne, au milieu d'un profond silence. Les tentes restèrent dressées, et le soldat n'emporta avec lui que des munitions et quatre jours de vivres. Le « gouvernement » de Québec, avec six cents hommes de celui de Montréal, faisait l'avant-garde, suivi de la brigade de la Sarre, formée des cinq bataillons. Enfin l'artillerie et une partie des équipages, escortés par la garde du pont, fermaient la marche. Un officier de cavalerie, laissé dans le camp avec cent trente hommes, fit enclouer les canons restés dans les batteries, sauter un dépôt de poudre, couper les ponts et mettre le feu à la batterie flottante. La colonne s'allongea sur le chemin de Charlesbourg, où elle arriva à 3 heures du matin, et à 6 au village de Lorette, où elle fit halte. Une foule de miliciens affamés et découragés profitèrent de l'obscurité pour regagner leurs foyers, afin de veiller aux soins de leurs familles et de leurs récoltes, « peu inquiets, dit un contemporain, du maître auquel ils appartiendraient désormais[1]. »

[1] *Journal de Montcalm*, rédigé par son secrétaire.

L'armée fit halte vers midi à Saint-Augustin, et arriva à 5 heures du soir à la Pointe-aux-Trembles, où elle fut logée dans le village. Elle n'atteignit Jacques-Cartier que dans l'après-midi du 15, après avoir été retardée au passage de la rivière par les réparations qui se faisaient au pont.

Enfin, épuisée par quatorze lieues de marche[1], et encore plus par l'abattement de la défaite, elle put prendre quelque repos et sécher ses vêtements, trempés de pluie, dans les maisons et les granges du voisinage.

Le dernier billet de Montcalm écrit par son secrétaire, à 10 heures du soir, avait été remis à Vaudreuil avant qu'il eût quitté le camp de Beauport. Le porteur de ce billet ne lui avait pas caché que le général était expirant. Montcalm avait été transporté dans la maison du docteur Arnoux, chirurgien du roi, lequel se trouvait alors à l'île aux Noix avec Bourlamaque. Son frère, le jeune Arnoux, chirurgien comme lui, fut appelé à sa place. Il examina attentivement la plus grave des deux blessures; puis, hochant la tête, il regarda l'illustre patient.

« La blessure est mortelle? interrogea Montcalm.

— Oui, répondit Arnoux sans ambages.

— J'en suis content, répliqua Montcalm; combien ai-je encore de temps à vivre?

— Pas vingt-quatre heures.

— Tant mieux! repartit le mourant; je ne verrai pas les Anglais dans Québec. »

Son fidèle aide de camp Marcel était accouru auprès

[1] Par les détours que l'armée avait faits, car il n'y a que dix lieues de Québec à la rivière Jacques-Cartier.

de lui dès qu'il avait appris sa blessure. Il s'établit à son chevet et ne le quitta plus.

C'est à Marcel que Montcalm confia ses dernières recommandations ; il le chargea d'écrire à Candiac et d'aller, à son retour en France, porter un suprême adieu à sa mère, à sa femme, à ses enfants. Au chevalier de Lévis, son meilleur ami, il légua tous ses papiers.

Quand M. de Ramezay, commandant de la garnison, vint lui demander des avis sur la défense de Québec, il le congédia en lui disant : « Je n'ai plus d'ordres ni de conseils à donner ; le temps qui me reste est très court, et j'ai à traiter des affaires bien plus importantes ! »

Cependant, à travers les ombres de la mort qui l'enveloppaient, il entrevit un dernier devoir public à remplir : celui d'implorer la clémence du vainqueur pour le peuple de colons dont la défense lui coûtait la vie. Il écrivit au successeur de Wolfe, le brigadier Townshend : « L'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'avaient inspirés. Qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir changé de maître. Je fus leur père, soyez leur protecteur. »

Un instant après entra le vénérable évêque de Québec, dont la figure de mourant portait l'empreinte d'une douleur inexprimable. Il le prépara à la mort et lui administra les derniers sacrements, que le général reçut avec l'ardeur de sa foi méridionale. Mgr de Pontbriand ne voulut pas le quitter avant d'avoir reçu son dernier soupir. « Je meurs content, répéta de nou-

veau le général, car je laisse les affaires du roi, mon maître, entre de bonnes mains; j'ai toujours eu une haute opinion des talents de M. de Lévis. » Il rendit le dernier soupir le 14 septembre, à l'aube du jour. Il n'était âgé que de quarante-sept ans et six mois.

Du moment que Marcel lui eut fermé les yeux, il écrivit au chevalier de Lévis : « C'est avec un cœur pénétré de la plus vive douleur que j'ai l'honneur de vous donner avis de la perte que nous venons de faire de M. le marquis de Montcalm, ce matin à 5 heures. Je ne l'ai pas quitté un moment jusqu'à sa mort, et je crois que c'était ce que je pouvais faire de mieux, surtout après en avoir eu la permission de lui. C'était une marque d'attachement et de reconnaissance que je lui devais des bontés dont il m'a honoré et des services qu'il m'a rendus; aussi ne les oublierai-je de ma vie. »

Telle était la confusion qui régnait dans Québec, qu'il fut impossible de trouver un ouvrier pour faire le cercueil de l'illustre général. « Voyant cet embarras, dit l'annaliste des Ursulines, notre contremaître, vieux Français du Dauphiné, connu dans nos traditions sous le nom de bonhomme Michel, ramassa à la hâte quelques planches, et parvint à confectionner, en versant des larmes abondantes, une boîte informe peu en rapport avec la précieuse dépouille qu'elle devait renfermer. » Le corps du brave soldat y fut déposé, et, à 9 heures du soir, le cortège funèbre se mit en marche vers l'église des Ursulines, traversant des rues jonchées de débris et de pans de murs renversés. Derrière le cercueil marchaient, mornes et silencieux, le commandant de la garnison avec ses officiers, suivis de plusieurs citoyens, auxquels se joignirent, à mesure

qu'ils avançaient, des gens du peuple, des femmes et des enfants. Aucun son de cloches, aucune salve d'artillerie, n'annonçaient les funérailles d'un général. Les rares coups de canon qui éclataient lançaient des projectiles. La foule emplit l'église, dont les ténèbres n'étaient éclairées que par les cierges rangés autour des tréteaux sur lesquels la bière fut déposée. A droite, tout près de la grille de la chapelle conventuelle, une bombe avait défoncé le plancher et fait une excavation dans le sol : la cavité avait été agrandie et creusée en fosse.

Le curé de Québec, l'abbé Resche, assisté de deux chanoines de la cathédrale, entonna le chant du *Libera*, auquel répondirent les assistants et le chœur des huit religieuses restées à la garde du monastère Puis le cercueil fut descendu dans la fosse. « Alors, dit la chronique du couvent, éclatèrent les pleurs et les sanglots ; il semblait que la Nouvelle-France descendît dans la tombe avec la dépouille du général. » Ses ennemis le crurent ; mais ils se trompaient. L'épée de la France venait seulement de passer dans une autre main. Les vaincus devaient se relever de ce désastre, en vaincre de plus grands et se frayer un nouvel avenir.

Le deuil régnait aussi dans le camp des vainqueurs. Sur la flotte, les pavillons avaient été mis en berne, et la sentinelle veillait, l'arme renversée, devant la cabine où reposait le corps inanimé de Wolfe. Parmi les blessés des deux partis transportés sur les vaisseaux gisait, frappé à mort, un des principaux officiers de l'armée française, le sage et intrépide Senezergues, trop oublié de l'histoire.

Lorsque, à la fin de la bataille, Townshend eut rejeté les Français jusqu'à la rivière Saint-Charles, il rappela ses régiments sur les plaines d'Abraham et les remit en ordre de bataille pour faire face à un autre ennemi qui, d'un moment à l'autre, pouvait tomber sur ses derrières. La cavalerie de la Rochebeaucour et les têtes de colonnes de Bougainville commençaient en effet à se montrer à l'horizon; mais elles se replièrent avant d'en venir aux mains, et disparurent derrière le rideau des bois. Dès que le commandant anglais se fut assuré que tout le corps de Bougainville battait en retraite, il fit commencer les travaux de retranchements. Avant la nuit, il avait déjà fait enlever du plateau toutes les broussailles et les touffes d'arbres, amener des pièces d'artillerie, tracer des routes, fortifier les maisons et armer de canons le moulin à vent de la côte Sainte-Geneviève.

Un grand nombre de blessés avaient été portés à l'hôpital général. « Nous étions, raconte la Mère de Saint-Ignace, témoin oculaire, au milieu des morts et des mourants qu'on nous amenait par centaines à la fois, dont plusieurs nous touchaient de très près. Il fallut ensevelir notre douleur et chercher à les placer.

« L'ennemi était maître de la campagne et à deux pas de notre maison; il semblait que nous eussions tout à appréhender... La nuit, qui approchait, redoubla nos inquiétudes. »

Vers minuit, de grands coups retentirent à la porte du monastère. Deux jeunes religieuses qui portaient des bouillons passaient près de la porte et vinrent l'ouvrir. Elles reculèrent de frayeur en se voyant en face d'une escouade de soldats anglais. Celui qui les

commandait paraissait un officier de haut grade. « Il entra sans escorte, continue la chronique de l'hôpital, et demanda à voir les trois supérieures qu'il savait être réunies ici. Les révérendes Mères se présentèrent avec une contenance calme et digne, mais non pas toutefois sans trahir quelque peu leur surprise au sujet de cette visite nocturne. « Rassurez-vous, mes-
« dames, et veuillez aussi rassurer toutes vos sœurs ;
« vous ne serez inquiétées en aucune sorte, leur dit
« avec courtoisie le brigadier général Townshend, car
« c'était lui. Seulement, ajouta-t-il, afin de pouvoir
« mieux vous protéger, je vais faire investir votre
« maison. »

« Nos Mères n'eurent qu'à s'incliner et à subir leur sort. Aussitôt un détachement de deux cents hommes se rangea en ordre sous nos fenêtres. »

Avant l'aurore du 14, le bruit se répandit dans Québec que l'armée avait abandonné le camp de Beauport. On ne voulut pas d'abord y croire, en apercevant aux clartés du soleil levant, — un beau soleil d'automne, — les tentes dressées, comme auparavant, le long de la côte. Mais, quand on se fut assuré que le camp était désert, la panique s'empara de toute la population et gagna jusqu'aux officiers de la garnison. Malheureusement le commandant de la place n'était pas à la hauteur du danger. « Il ne savait pas seulement donner l'ordre, » dit le capitaine Pouchot. « La désolation fut entière, écrit Ramezay, le découragement universel et porté à l'excès ; les plaintes et les murmures contre l'armée qui nous abandonnait devinrent un cri public ; je ne pus, dans un moment aussi critique, empêcher les négociants, tous officiers

des milices de la ville, de s'assembler chez M. Daine, lieutenant général de police et maire de la ville ; là ils prirent le parti de capituler et me présentèrent en conséquence une requête signée dudit sieur Daine et de tous les principaux citoyens. »

Ce qui surtout jetait l'épouvante dans la population, c'était l'irritation des Anglais depuis le massacre du fort William-Henry, les menaces qu'ils faisaient continuellement d'en tirer vengeance, les ravages commis dans les campagnes à la fin du siège, enfin les cruautés des rangers. C'était pour soustraire la ville à ces vengeances qu'à l'ouverture du siège, Montcalm et Vaudreuil s'étaient concertés pour rédiger les articles de la capitulation remise à Ramezay, le soir du 13. Une foule de familles qui, à l'approche des Anglais, s'étaient réfugiées des faubourgs dans l'intérieur des murs, avaient porté la population de la ville à six mille âmes, dont deux mille sept cents femmes et enfants, mille malades ou invalides à l'hôpital général, quinze cents miliciens ou marins et six cents hommes de l'armée régulière. Pour toute cette population déjà affamée depuis longtemps, il n'y avait que pour huit jours de vivres à demi-ration. Dans la soirée du 13, l'intendant n'avait pu faire passer dans la ville, faute de voitures, qu'une cinquantaine de quarts de farine sur le dépôt de provisions qui se trouvait au camp. Lorsque Ramezay envoya chercher ce qui en restait, il avait été pillé par les Indiens et par la population famélique du voisinage.

Ramezay convoqua un conseil de guerre, auquel assistèrent quatorze officiers de divers corps. Il communiqua les instructions du marquis de Vaudreuil le

prévenant de ne pas attendre que la ville fût prise d'assaut, et de capituler dès qu'il manquerait de vivres. Le conseil se montra aussi déconcerté et abattu que les commandants de bataillons assemblés l'avant-veille par Vaudreuil, et se prononça pour la capitulation. Un seul, l'héroïque Jacquot de Fiedmont, commandant de l'artillerie de la ville, fut d'avis de réduire les rations et de résister jusqu'à la dernière extrémité. Cet officier s'était déjà distingué à Beauséjour en s'opposant à la capitulation proposée par Vergor, et avait été souvent remarqué par Montcalm.

Si, au moment du conseil de guerre, Ramezay était excusable de capituler, il ne l'était plus le lendemain ; car, avant la fin de cette journée, il avait reçu de Vaudreuil deux messages : l'un verbal, l'autre par écrit, l'assurant d'un prompt secours de vivres et de troupes. Un officier d'ordonnance, le chevalier de Saint-Rome, était arrivé en même temps au cap Rouge, où il avait remis à Bougainville une lettre du gouverneur lui enjoignant de faire escorter de Saint-Augustin à Québec un convoi de soixante quarts de farine que cet officier y conduisait. « La cavalerie, mandait Vaudreuil, me paraît la troupe la plus convenable. L'objet le plus intéressant est maintenant d'empêcher la ville de manquer et de s'assurer de l'objet qui occupe les ennemis. » Le gouverneur insistait dans un post-scriptum : « Donnez tous moyens possibles à M. de Saint-Rome pour exécuter sa mission. »

Bougainville écrivit en même temps à Ramezay un billet dans lequel il lui indiquait plusieurs endroits dans la ville où il pourrait trouver des farines recélées par des particuliers.

Le commandant, résolu à capituler, ne communiqua à personne les lettres de Vaudreuil et de Bougainville. Celui-ci avait exécuté avec promptitude les ordres du gouverneur. Malgré la pluie torrentielle qui tombait depuis deux jours, le capitaine de Belcour était entré dans Québec le matin du 17. A 1 heure après midi, ce jour-là, La Rochebeaucour écrivit de Charlesbourg à Bougainville : « Je viens d'envoyer M. de Belcour, que vous connaissez très intelligent, à la ville, dire à M. de Ramezay que sûrement je lui porterai ce soir cent quintaux de biscuit. Belcour et moi avons bien reconnu le terrain et la position de l'ennemi, et certainement il ne nous empêchera pas d'entrer ce soir à marée basse. »

En sortant de Québec, l'intrépide Belcour, qui n'avait avec lui que trente cavaliers, alla prendre possession de l'ouvrage à cornes, d'où il canonna les détachements anglais qui venaient à sa portée.

Cependant se passait à Jacques-Cartier un événement qui relevait les espérances : le chevalier de Lévis, arrivé de Montréal, prenait le commandement de l'armée. Il n'avait fait qu'une course de cette ville à Jacques-Cartier, où il avait trouvé le désastre plus grand encore qu'il ne l'avait craint. A son premier mot, on reconnut l'homme supérieur. Il s'était fait indiquer, en arrivant, le quartier général où Vaudreuil s'entretenait avec les principaux officiers. « On n'abandonne pas dix lieues de pays pour une bataille perdue! » leur dit-il. Il blâma hautement la retraite sur Jacques-Cartier et ordonna une marche en avant. La joie de son arrivée fut immense. La confiance revint aux plus faibles, et Vaudreuil reprit toute l'énergie dont il était

susceptible. Le roseau avait trouvé l'appui du chêne. « Le grand nombre de fuyards que je commençais à rencontrer aux Trois-Rivières, écrit Lévis, me prépara sur le désordre où je trouverais l'armée.

« Je ne connais point d'exemple pareil. On avait généralement tout abandonné au camp de Beauport : tentes, marmites et tous les équipages.

« La situation où je trouvai l'armée, manquant de tout, ne me découragea pas. Sur ce que M. de Vaudreuil me dit que Québec n'était pas pris et qu'il y avait laissé une assez nombreuse garnison, je pris la résolution, pour réparer la faute qu'on y avait faite, d'engager M. de Vaudreuil à faire remarcher l'armée au secours de cette place. Je lui représentai que c'était le seul moyen pour empêcher l'évasion entière des Canadiens et des sauvages, qui se retiraient chez eux, et de ranimer en même temps le courage de tout le monde ; qu'en marchant en avant nous ramasserions beaucoup de traîneurs ; que les habitants des environs de Québec rejoindraient l'armée ; que, par la connaissance que nous avions du pays, nous pourrions nous approcher fort près des ennemis ; que, si nous trouvions leur armée mal postée, nous pourrions l'attaquer, ou qu'au moins, en approchant (de la place), nous prolongerions le siège par le secours que nous ferions passer en hommes et en vivres ; que nous pourrions aussi l'évacuer et la brûler, quand nous ne pourrions plus la soutenir, afin qu'il ne restât aucune ressource aux ennemis pour s'y établir l'hiver. »

Lévis eut bien vite rétabli la discipline et communiqué son activité autour de lui. Dès 4 heures, le lendemain matin 13, l'armée était en marche, et Bou-

gainville en avait été prévenu. Depuis la journée du 13, celui-ci avait tâché de réparer par sa belle conduite ce qu'il avait eu à se reprocher dans les derniers événements. Pendant que l'armée battait en retraite, il avait proposé à Vaudreuil, qui l'avait approuvé, de garder sa position au cap Rouge et d'occuper Lorette pour se tenir en communication avec la ville. Le 17 au matin, le mauvais temps ayant rendu les chemins affreux et retardé le convoi de M. de Saint-Rome, il fit partir en avant ses cavaliers, avec des sacs de provisions posés en travers de leurs selles. Vaudreuil, qui l'en avait informé, lui écrivait le même jour : « J'apprends avec plaisir, par votre lettre, que la cavalerie est à Charlesbourg. J'approuve fort le projet que vous avez d'aller au camp avec sept ou huit cents hommes pour protéger le passage à Québec du biscuit qui est à Charlesbourg, et dont la cavalerie se chargera, et d'affecter beaucoup de vous montrer dans le camp, afin de donner à croire à l'ennemi que nous l'occupons.

« Je ne doute pas que vous n'ayez prévu à avoir de bons guides. Cependant je vous observe que vous pourriez faire votre route par Bourg-Royal. Vous ne manquerez pas sans doute de profiter du retour de votre cavalerie pour faire transporter tout ce qu'il sera possible de tirer des magasins ou du camp. »

Ramezay était informé de ces mouvements et des secours de toute espèce qui lui arrivaient ; mais, au lieu d'en profiter pour relever le moral de la garnison, il ne chercha que des prétextes pour capituler au plus vite. Un grand nombre de soldats, profitant de ses dispositions, refusaient de combattre et mettaient

bas les armes ; d'autres désertaient à l'ennemi ou se jetaient dans la campagne ; certains officiers donnaient l'exemple de l'insubordination. Il y eut de violentes altercations, et le major de la ville, Joannès, s'emporta au point de frapper deux d'entre eux du plat de son épée.

Bien loin de partager les sentiments de Ramezay, le brave Fiedmond redoublait le feu de son artillerie. Pendant que les canons de la basse ville tiraient à toute volée sur la pointe Lévis, les nouvelles batteries qu'il avait fait ériger du côté de la terre foudroyaient les ouvrages et le camp des Anglais. Ceux-ci avaient poussé leurs approches du côté de la porte Saint-Louis, où ils avaient commencé une redoute dont Fiedmond retardait la construction en la faisant battre continuellement en brèche.

A 10 heures du matin, Ramezay ordonna à Joannès d'arborer sur les remparts le drapeau parlementaire et d'aller proposer la capitulation ; mais Joannès se révolta avec indignation contre cet ordre. « Je protestai, dit-il, devant tout le monde, de l'avis que j'avais donné au conseil de guerre, puisque les choses changeaient de face ; et je proposai de faire par moi-même des recherches plus exactes pour trouver de la farine. On ne parla donc plus de capitulation jusqu'à 4 heures du soir. »

Mais alors l'amiral Saunders, profitant du vent de nord-est qui soufflait depuis deux jours, avec des orages de pluie, fit avancer six de ses gros vaisseaux, qui vinrent s'embosser en face de la basse ville. La garde de tranchée des Anglais s'approchait en ce moment de la porte Saint-Jean pour débarrasser le

terrain des buissons et des abris qui pouvaient servir d'asile aux francs-tireurs. La ville crut à une attaque simultanée du côté de terre et de mer : on battit la générale. Fiedmond et Joannès proposèrent à Ramezay d'évacuer la basse ville, « séparée de la haute par des coupures, » et de renforcer celle-ci par les troupes qu'on y ferait monter. Mais cet officier, qui, au dire de Joannès, n'avait jamais vu la guerre que dans un bois et ignorait la façon de défendre une place, refusa de suivre cet avis. Il fit arborer le drapeau du côté de la rade et de la terre. « Je le fis arracher, continue Joannès, ne croyant pas qu'on eût changé d'avis; mais je reçus dans l'instant un ordre par écrit d'aller capituler, et le mémoire me fut remis en conséquence. » Joannès ne songea plus dès lors qu'à traîner les négociations en longueur et à faire surgir des difficultés, afin de donner aux secours annoncés le temps d'entrer en ville. « Je gagnai par là, dit-il, jusqu'à 11 heures du soir, que le général anglais me prescrivit pour avoir la réponse; je rentrai donc dans la ville et rendis compte à M. de Ramezay des difficultés que j'avais fait naître. » La Rochebeaucour chevauchait en ce moment avec sa cavalerie, à travers la pluie, le vent et l'obscurité, le long des battures de Beauport, et s'engageait dans le gué de la rivière Saint-Charles. Dans une demi-heure il allait pénétrer dans la ville. Onze heures sonnaient. Ramezay, bien loin d'écouter les adjurations de Joannès, se hâta de lui donner un second ordre par écrit pour conclure la capitulation, et le renvoya au camp anglais. A peine était-il sorti de la porte Saint-Louis, que La Rochebeaucour entrait par la côte de la Canoterie, avec ses sacs de biscuit

ruisselants d'eau. Ramezay, tout déconcerté, lui balbutia qu'il était trop tard, que Joannès était rendu auprès du général anglais pour conclure la capitulation. « Après lui avoir représenté, dit La Rochebeaucour, que certainement il allait avoir du secours, il m'a laissé entrevoir que si on lui refuse quelque article, il romprait tout, à condition que le lendemain vous lui enverriez de quatre à cinq cents hommes, chose qui peut être exécutée jusqu'à présent, quant à la communication. Je me chargerais, si vous vouliez, de les faire passer avec les vivres. »

Ramezay se débarrassa de la présence importune de La Rochebeaucour, en le berçant de promesses qu'il était décidé à ne pas remplir.

Joannès prolongea la négociation jusque dans la matinée du lendemain. Lévis était alors en marche avec toute l'armée. Il descendit de cheval à la Pointe-aux-Trembles, pour écrire à Bougainville : « Vous ne devez pas douter de tous mes regrets de la perte que nous venons de faire (de M. de Montcalm) ; elle est des plus grandes. Je l'ai regretté comme mon général et mon ami. Il me laisse une besogne bien difficile à faire, et nos plus habiles en seraient embarrassés. Il faut faire pour le mieux. La position où nous trouverons les ennemis nous décidera pour le parti à prendre. »

Lévis venait d'écrire à Bourlamaque dans le même sens, en lui annonçant qu'il était en marche pour secourir Québec. Il le priait de cacher le désastre autant que possible et ménageait sa susceptibilité. L'île aux Noix, si bien defendue par Bourlamaque, ne l'inquiétait pas. Il comptait sur lui pour le secon-

der et l'aviser. Enfin il le priait de le tenir au courant de tout.

Le retour du beau temps, qui rendait la marche de l'armée plus facile ; la présence de Lévis, qui avait le soin de se montrer d'un régiment à l'autre, faisant paraître sur sa figure martiale un air calme et confiant, avaient ramené dans les rangs la bonne humeur et l'entrain. On se rassurait sur le sort de Québec, dans la pensée que le commandant n'oserait agir sans de nouveaux ordres, puisque le gouverneur avait révoqué ses premières instructions et ordonné de tenir jusqu'à l'extrémité. L'armée marcha toute la journée du 18. Elle entrait le lendemain, au soleil couchant, à Saint-Augustin et se préparait à y passer la nuit, lorsque éclata l'incroyable nouvelle que Ramezay avait signé la capitulation. Le capitaine Daubrespy, de la garnison de Québec, expédié par lui, en remit les articles à Vaudreuil. Un cri d'indignation s'éleva dans toute l'armée. « Il est inouï, écrit le général de Lévis, que l'on rende une place sans qu'elle soit ni attaquée ni investie. »

Bougainville, qui marchait à l'avant-garde, avait dépassé Charlesbourg le 18 au soir, et n'était plus qu'à trois quarts de lieue de Québec, prêt à s'y jeter avec six cents hommes d'élite, quand il apprit la fatale nouvelle : « Telle a été, dit-il avec amertume, la fin de la campagne du monde la plus belle jusqu'à ce moment. »

Townshend s'était montré très facile sur les termes de la capitulation, car sa position était très critique, et il voulait Québec à tout prix. Il s'étonnait même de la bonne fortune qui lui en ouvrait les portes avant

qu'il eût tiré un seul coup de canon. La garnison obtint les honneurs de la guerre : elle devait sortir de la ville tambour battant, mèche allumée, avec deux pièces de campagne et douze coups à tirer ; les soldats et les marins seraient transportés en France ; les citoyens ne seraient pas inquiétés pour avoir servi, et conserveraient leurs biens, leurs droits et leurs privilèges avec le libre exercice de la religion catholique. Les habitants des campagnes qui mettraient bas les armes auraient droit aux mêmes avantages[1].

Le 18, avant le coucher du soleil, les portes de la cité furent ouvertes. Le général Townshend, avec son état-major, suivi de trois compagnies de grenadiers et d'un détachement de l'artillerie traînant une pièce de campagne sur laquelle flottait le drapeau britannique, traversa la haute ville et s'arrêta en face du château Saint-Louis. Le commandant de la place, qui l'y attendait, lui en remit les clefs. Les blancs uniformes de France s'alignèrent une dernière fois devant les portes et défilèrent en silence pour faire place aux sentinelles anglaises. Un corps de marins, détaché de la flotte, sous le commandement du capitaine Palifer, prit possession de la basse ville. Des salves d'artillerie saluèrent le drapeau d'Angleterre, arboré à la fois sur le sommet de la côte de la montagne et sur la citadelle, d'où il ne devait plus descendre.

Restait le soin de garder cette conquête en passant l'hiver au milieu des ruines, privé de toute communication et à portée d'un ennemi actif et audacieux.

[1] *Public Record Office, Québec and Louisbourg*, t. LXXXVIII. *Capitulation de Québec.*

L'orgueilleux Townshend, impatient de retourner en Angleterre pour jouir d'un triomphe que d'autres avaient plus mérité que lui, confia cette difficile tâche au brigadier James Murray. Les neuf régiments de la ligne, avec l'artillerie et une compagnie de rangers, formant un effectif de sept mille trois cent treize hommes, restèrent sous ses ordres. Les autres compagnies de rangers, avec les grenadiers de Louisbourg et les marins, se préparèrent à remonter sur la flotte. Le major Elliot, avec un corps de cinq cents hommes, alla déloger les Français de l'ouvrage à cornes et y laissa une forte garnison. En attendant qu'un nombre suffisant de maisons fût réparé pour servir de casernes, les troupes vinrent camper sous les murs de la ville.

Le 21 septembre, Murray lança une proclamation annonçant qu'il était permis aux habitants des environs de Québec de rentrer dans la paisible possession de leurs biens et de vaquer librement à leurs affaires. « Mais, dit Foligné, quels biens veut-il que nos habitants aillent occuper, après les ravages qu'il a fait commettre, brûler leurs maisons, emmener les bestiaux et piller les meubles? C'est à partir de ce jour qu'on vit sortir du fond des bois nos pauvres femmes, traînant après elles leurs petits enfants mangés des mouches, sans hardes, criant la faim. Quel coup de poignard pour de pauvres mères qui ne savent si elles ont des maris et où elles les prendront, et quelle assistance elles donneront à leurs pauvres enfants à l'entrée d'une saison pendant laquelle elles ont de la peine à se garantir, lorsqu'elles sont arrangées dans leurs ménages! les sièges de Jérusalem et de Sama-

rie ne représentent rien de plus affreux. » Il n'y eut cependant que les familles des environs immédiats de Québec qui, n'ayant pas le moyen d'aller chercher un asile ailleurs, firent la paix avec les Anglais. A l'exception de ces infortunés, qui n'avaient plus qu'à choisir entre la mort et la soumission, les Canadiens en masse s'obstinèrent à vouloir combattre, à rester attachés à cette France qui ne songeait plus à eux. On ne trouve pas dans l'antiquité d'exemple d'une fidélité plus touchante, ni d'un courage plus persévérant.

Dans les derniers jours d'octobre, le canon des remparts répondit au salut de la flotte qui appareillait pour l'Angleterre. Le *Royal-William* emportait à son bord les restes embaumés du général Wolfe.

Peu de jours auparavant, le capitaine Marcel, au moment de partir pour la France avec la garnison prisonnière, était allé dire un dernier adieu, dans l'église des Ursulines, aux restes de son général, qui, lui, ne devait plus revoir le beau ciel de Provence, ni ses plantations d'oliviers, ni son moulin à huile, ni les hôtes tant aimés de Candiac !

En Angleterre, la nouvelle du succès de Wolfe eut l'air d'avoir été préparée comme un coup de théâtre. La lettre désespérée qu'il avait adressée à Pitt, peu de jours avant sa mort, venait d'être publiée et causait un désappointement universel.

« Puisque le général doutait, disait-on, le public avait raison de désespérer. »

Trois jours après, on apprit du même coup la défaite de Montcalm, la mort de Wolfe et la chute de Québec.

« Les incidents d'un drame, dit Horace Walpole,

n'auraient pu être conduits avec plus d'art pour faire passer un auditoire de l'abattement à une soudaine exultation. On désespérait, on triomphait, on pleurait, car Wolfe était tombé à l'heure de la victoire. »

Le jeune héros fut porté aux nues. Toute la surface du royaume parut en feu sous les clartés des illuminations. Un seul endroit, Blackheath, demeura obscur et silencieux ; car là une mère, veuve depuis peu, pleurait la mort du meilleur des fils. Ses concitoyens, respectant sa douleur, s'abstinrent de toute réjouissance publique. Lady Montagu écrivait à la comtesse de Bute :

« Il faut regretter le général Wolfe, non le plaindre. Je suis de votre sentiment : on ne doit avoir de compassion que pour sa mère et pour sa fiancée. »

Le grand ministre qui avait deviné le génie du héros de Québec fit son panégyrique dans la Chambre des communes, et la reconnaissance du peuple anglais lui a élevé un monument dans l'abbaye de Westminster.

La France de Louis XV se hâta d'oublier la mémoire de Montcalm, qui lui pesait comme un remords. La France d'Amérique s'en est toujours souvenue. Elle a oublié ses fautes, pour ne se rappeler que ses vertus et son héroïsme. Le nom de Montcalm est inscrit sur ses monuments et ses places publiques. L'histoire et la poésie se sont donné la main pour célébrer sa gloire, devenue un héritage national. Le mausolée élevé sur son tombeau, un siècle après sa mort, n'est pas moins honoré que celui de Wolfe à Westminster.

VI

L'HIVER DE 1759-60. — LA COLONIE ABANDONNÉE A ELLE-MÊME

Le général de Lévis s'était d'abord replié à la Pointe-aux-Trembles, après avoir laissé deux détachements à la garde des ponts du cap Rouge : l'un sous Bougainville, à l'embouchure de la Rivière; l'autre sous Repentigny, à quelque distance plus haut. Il s'arrêta deux jours pour donner un peu de repos à son armée et se retira ensuite à Jacques-Cartier, où il fit travailler activement à la construction du fort. Son avant-garde campa au calvaire de Saint-Augustin, et les régiments de Royal-Roussillon et de Guyenne dans la plaine de Deschambault, pour y empêcher un débarquement et assurer ses communications avec Trois-Rivières.

Une lettre inquiétante du chevalier de La Corne rappela Vaudreuil à Montréal. Les Iroquois de la Présentation avaient fait prisonniers neuf découvreurs anglais, porteurs de dépêches d'Amherst, indiquant que le brigadier général Gage, alors à Chouaguen,

allait s'avancer par les rapides, pendant que lui-même attaquerait l'île aux Noix.

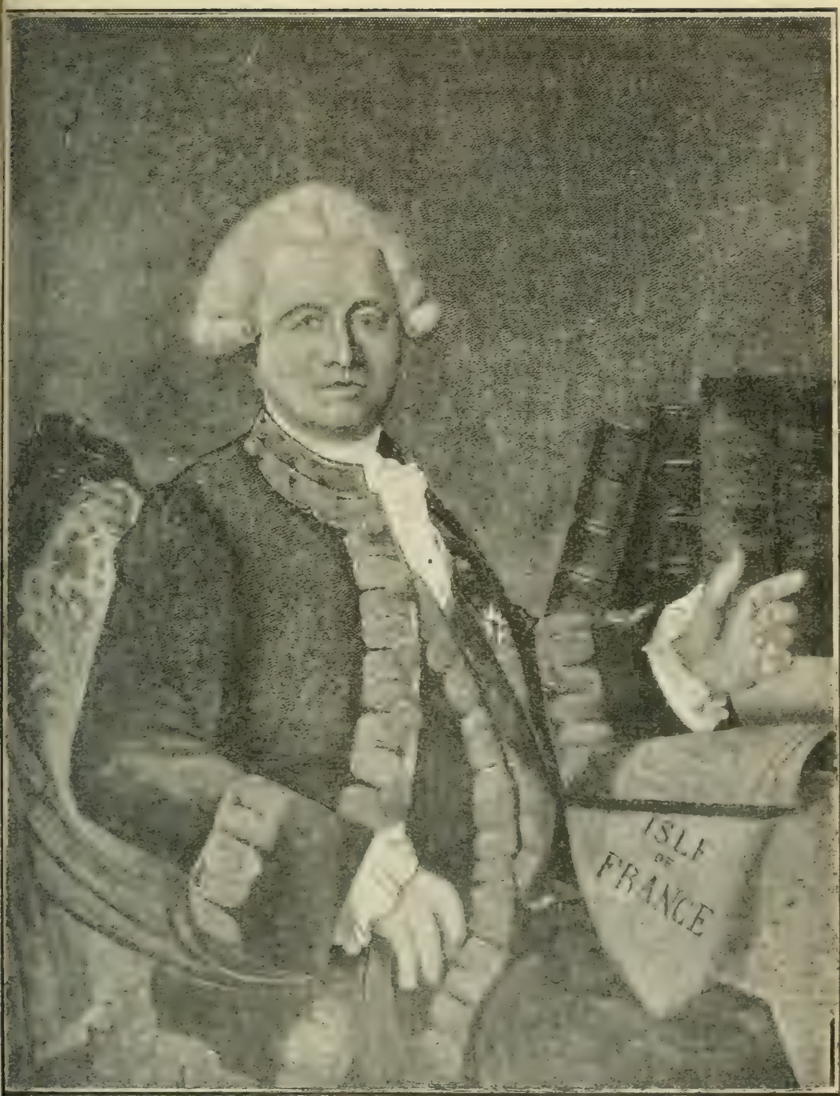
Bourlamaque, épuisé par les fatigues de la campagne et souffrant d'une fièvre qu'il ne pouvait guérir, se préparait cependant sans relâche à recevoir Amherst, que la chute de Québec avait paru réveiller de sa torpeur. Bourlamaque n'avait alors à sa disposition que deux mille deux cents hommes, sur lesquels il serait peut-être obligé de prélever des détachements pour fortifier Chambly et Saint-Jean.

Ce fut seulement au milieu d'octobre que le général anglais mit son armée en mouvement.

Avant la clôture de la navigation, Vaudreuil écrivit une série de dépêches, qu'un des vaisseaux du munitionnaire devait essayer de porter en France après avoir risqué le passage devant Québec. En informant la cour des événements de la campagne, Vaudreuil rendait Montcalm responsable des derniers malheurs et lui attribuait la perte imminente de la colonie. Montcalm avait eu de grands torts vis-à-vis le gouverneur. L'ayant pour chef, il n'avait jamais cessé de miner son autorité. Il n'était pas d'invectives et de ridicules qu'il n'eût déversés sur lui. Il avait tout fait pour le perdre et le supplanter dans le commandement. Mais Vaudreuil se donna un bien plus grand tort en portant des accusations après que la mort eut fermé les lèvres qui auraient pu lui répondre, et en s'attribuant à lui-même la plus large part dans les succès des campagnes précédentes.

Le général de Lévis écrivit au marquis de Belle-Isle :

« Faute de munitions de guerre et de bouche, il



Le major général Dumas. (D'après un tableau appartenant à la famille Dumas, de Montauban).

nous sera impossible de faire aucune expédition ni entreprise cet hiver; bien heureux si nous pouvons nous soutenir. Nous finirons de manger la plus grande partie du reste des bœufs et chevaux.

« Nous aurons à nourrir dans les postes de trois à quatre mille personnes, y compris les sauvages, ce qui achèvera de consommer le peu de ressources qui pourront rester dans la colonie.

« Nous n'avons d'autres ressources pour faire subsister les troupes, que de les faire nourrir par les habitants des gouvernements de Montréal et des Trois-Rivières; celui de Québec ayant été dévasté par les armées, à peine pourra-t-il suffire pour nourrir ses habitants.

« Nous conserverons trois frégates pour qu'au printemps nous puissions garder le courant du Richelieu, pour empêcher que les ennemis ne remontent le fleuve, avec leurs berges ou d'autres bâtiments, jusqu'aux Trois-Rivières et même jusqu'à Montréal.

« Si le roi veut soutenir cette colonie, elle n'est pas encore sans ressources, et s'il lui plaît d'envoyer au mois de mai une escadre qui devance celle d'Angleterre et qui nous rende maîtres du fleuve, avec six mille hommes de troupes de débarquement et quatre mille hommes de recrues pour les bataillons et les troupes de la marine qui sont ici...

« Si le roi ne juge pas devoir donner du secours, je dois vous prévenir qu'il ne faut plus compter sur nous à la fin du mois de mai. Nous serons obligés de nous rendre par misère; manquant de tout, il nous restera du courage, sans aucune ressource pour le mettre en usage. »

La garnison de Niagara, échangée pour d'autres prisonniers, rencontra sur les frontières l'armée d'Amherst qui rentrait dans ses quartiers d'hiver. Le capitaine Pouchot y fut félicité pour sa belle défense et fêté par les officiers anglais.

Les preuves d'inexpérience données par Bougainville au cours du siège de Québec le firent reléguer au second rang par Lévis. Le général se disposait à partir pour Montréal, afin d'y préparer durant l'hiver sa fameuse campagne de 1760. Avant de quitter Jacques-Cartier, il remit le commandement de ce poste avancé à un soldat éprouvé, le major général Dumas, qui s'était si fort distingué à la Monongahéla, et tout récemment à la bataille d'Abraham. Sur les six cents hommes qu'il lui laissa, deux cents environ resteraient aux ordres de Repentigny, à la Pointe-aux-Trembles. A l'île aux Noix, M. de Lusignan commanderait les quatre cents soldats de garnison, tandis que le colonel de Bourlamaque irait prendre quelque repos à Montréal. Aux rapides, le capitaine Desandrouins continuerait les travaux du fort Lévis avec trois cents hommes. Le régiment de la Reine prit ses quartiers d'hiver sur la rivière Chambly, celui de Guyenne entre Sorel et Varennes, Royal-Roussillon à Boucherville et à Laprairie, Béarn dans l'île de Montréal, la Sarre à l'île Jésus, Berry entre Terrebonne et Berthier, et Languedoc dans le gouvernement des Trois-Rivières.

Dans les derniers jours de novembre, la bordée de neige de la Sainte-Catherine étendit comme d'habitude son voile blanc sur le front chauve du cap Diamant et sur la contrée qu'il domine. Les vieux

chasseurs prédisaient un hiver précoce et rigoureux : ils faisaient remarquer le départ hâtif des outardes, des barnaches et autre gibier d'automne. Ils prétendaient en voir encore des indices dans l'instinct prévoyant des bêtes forestières. A la mi-décembre, le fleuve charriait déjà d'énormes champs de glaçons. L'hiver du Canada était définitivement établi, avec ses avalanches de neige enveloppant tout de sa blancheur uniforme, ses ouragans, ses nuages de poudrerie, ses froids hyperboréens, ses bises glaciales fouettant les joues, les déchirant comme des morsures. Et quand le ciel redevenait serein, le soleil versait un déluge de lumière sans chaleur sur la nappe éblouissante déroulée à perte de vue; puis venaient les longues nuits claires, avec leurs auréoles boréales et leurs myriades d'étoiles. Les soldats, trop légèrement vêtus, ne savaient comment se défendre contre les rigueurs d'un tel climat. Les sentinelles, quoique relevées d'heure en heure, revenaient avec les pieds, les doigts insensibles, et presque sans connaissance. « Il y a eu à Québec, écrivait Malartic, deux sentinelles de gelées; nos partis enlèvent quelquefois celles des postes avancés. »

A Montréal, la population avait à lutter contre un ennemi plus redoutable que le climat : c'était la faim. Jamais, depuis le commencement de la guerre, elle ne s'était aussi cruellement fait sentir. Une barrique de vin se vendait deux mille quatre cents livres, un minot de sel de trois à quatre cents; le pain valait huit sous la livre, le lard quarante, le bœuf vingt; un chou coûtait vingt sous, une douzaine d'œufs cinquante. Durant l'été suivant, la barrique de vin

fut portée jusqu'à dix mille livres, et le reste en proportion.

A la fin de l'automne, l'armée avait suivi par la pensée la garnison de Québec embarquée pour l'Europe. A la veille du départ, quelques-uns de ses officiers, comme Joannès, Marcel et autres, avaient obtenu l'autorisation d'aller dire adieu à leurs camarades à Jacques-Cartier, et s'étaient chargés de messages pour leurs familles et leurs amis. Durant la dernière campagne, on avait été privé de toute communication comme pendant l'hiver. Les derniers liens qui rattachaient au vieux monde s'étaient brisés au départ de la flotte du munitionnaire. Personne ne pouvait dire quand ces liens pourraient être renoués. Le chevalier Le Mercier avait été chargé par Vaudreuil d'aller exposer à la cour de Versailles l'extrémité où était la colonie, et demander de prompts et énergiques secours. Il avait emporté avec lui les dernières dépêches du gouverneur et la correspondance des officiers civils et militaires.

Le peuple aussi bien que l'armée sentaient que le dénouement de la crise ne pouvait tarder. Cette pensée rendait les uns et les autres plus impatients de la paix : les Français pour rentrer dans leur patrie, les Canadiens pour rétablir un peu d'ordre dans leurs foyers dévastés et réparer leurs ruines. En attendant, la société de Montréal s'étourdissait comme avait fait celle de Québec durant les hivers précédents.

Vaudreuil et Lévis fermaient les yeux ou ne réagissaient que faiblement contre ces entraînements, qui surgissaient en partie de la situation. Ces amusements jetaient la ville dans un tourbillon qui y maintenait

la vie et faisait oublier bien des privations. Les deux commandants étaient d'ailleurs absorbés par un bien plus grand souci : celui de préparer la revanche. La parfaite entente qui régnait entre eux doublait leurs moyens d'action ; d'autre part, le tyrannique intendant, menant de front, comme toujours, les plaisirs et les affaires, créait des ressources à force d'activité, portait partout son œil d'oiseau de proie, et se faisait livrer par les habitants ce qui leur restait de grains et de bestiaux, sans autre compensation qu'un papier-monnaie tellement discrédité, qu'on n'en voulait plus. « Guerre et pitié ne s'accommodent point, » écrivait-il à Lévis.

Le plan de campagne du général fut prêt avant le 1er décembre : il était aussi hardi que promptement conçu et clairement élaboré. Dans le mémoire qu'il présenta au gouverneur, il lui faisait comprendre que la célérité était la condition du succès, et il proposait d'emporter Québec d'assaut au cœur de l'hiver. Vaudreuil, séduit par l'exposé lucide du général, donna son assentiment sans hésitation, et l'entreprise fut résolue. On prépara un grand nombre d'échelles et tout ce qui était nécessaire à l'expédition. L'ordre de marche fut même écrit et prêt à être proclamé. La question la plus difficile était celle des vivres ; on espérait cependant la résoudre. Chaque habitant fut requis de tenir prêt un mois de provisions, tant pour lui-même que pour les soldats qu'il logeait. Mais un obstacle imprévu força d'ajourner l'expédition : les froids excessifs firent arrêter les moulins et empêchèrent de réduire les blés en farine. On fut même obligé de faire descendre près des deux tiers de la

garnison du fort Lévis, sans quoi elle serait morte de faim. Le général aurait voulu entretenir pendant tout l'hiver un gros corps de sauvages et de coureurs canadiens dans les bois de Lorette, d'où ils auraient fait des courses continuelles aux environs de Québec, pour empêcher la garnison anglaise de couper du bois et la tenir nuit et jour en alerte ; mais la même difficulté des vivres le contraignit à renoncer à ce projet. Le major Dumas, réduit à sa faible garnison de Jacques-Cartier, ne put que détacher de petits partis pour inquiéter les avant-postes anglais. Ceux-ci s'étaient établis avec du canon dans les églises de Lorette et de Sainte-Foye, qu'ils avaient entourées de solides retranchements palissadés, munis de nombreuses garnisons.

Le fort Jacques-Cartier, dont on distingue encore très bien les restes sur le côté droit de la rivière, avait une forme oblongue fort irrégulière. Son enceinte contournait la crête d'un promontoire qui rappelle Québec en miniature. Les constructions du fort étant trop petites pour loger toute la garnison, une partie des soldats s'étaient fait à l'extérieur des cabanes avec tout ce qu'ils avaient pu trouver. La misère s'y montrait plus grande encore qu'à Montréal. Les troupes étaient presque nues ; leurs vêtements, usés et déchirés, tombaient en loques. Elles ne pouvaient vivre qu'en achevant de ruiner les habitants des paroisses environnantes.

Le fort Jacques-Cartier devint le dépôt général du matériel et de l'équipement destinés à l'expédition contre Québec. Lévis n'avait attendu que l'ouverture des chemins d'hiver pour en faire commencer le

transport, sur des traîneaux expédiés de Montréal et des forts voisins. Tandis que Bourlamaque, épuisé, gardait la chambre pour réparer ses forces ; que Bougainville, plus exténué encore, prenait le lit, le général ne paraissait pas s'apercevoir des fatigues et continuait à se livrer à un travail herculéen. Voyant l'impossibilité de faire avancer immédiatement son armée, il songea à profiter du temps où le passage des glaces devant Québec, au fort de l'hiver, y rend la traversée du fleuve difficile et dangereuse, pour porter un détachement de quatre cents hommes à la pointe Lévis. Par cette manœuvre, il enlèverait aux Anglais la meilleure partie de leurs approvisionnements venant de cette côte, et s'en servirait pour sa propre armée. Malheureusement la continuité du froid, retardant toujours la mouture des grains, fit ajourner jusqu'à la fin de janvier le départ de l'expédition. Le capitaine Saint-Martin, qui la commandait, émule de Repentigny en bravoure et en intelligence, n'arriva à la pointe Lévis que pour voir le pont de glace se former devant la ville.

La rumeur de l'attaque projetée du chevalier de Lévis y avait transpiré, causé de vives alarmes et donné cours à des rapports fantastiques. Le général français, disait-on dès le mois de novembre, rassemblait une armée de quinze mille hommes, composée de troupes régulières et de tout ce qu'il y avait de plus aguerri parmi les Canadiens, et s'avancerait bientôt pour emporter Québec d'assaut. En décembre, on précisait le jour de cet assaut : il se ferait dans la nuit du 22 ; car le nouveau don Quichotte (c'est ainsi qu'on désignait le général) se vantait de venir dîner

à Noël dans Québec, à l'ombre du drapeau français. Il avait fait construire une quantité d'échelles, et exerçait ses troupes en leur faisant escalader des remparts de neige. Des informations prises à de meilleures sources firent taire les moqueries.

L'infatigable Repentigny se montrait si actif, avec sa poignée d'hommes campés à la Pointe-aux-Trembles; il surprenait, tuait ou enlevait si souvent les sentinelles ou quelques-uns des « bûcheurs », qu'on craignait l'apparition de ses francs-tireurs jusque sous les murs de Québec. Ses partis de sauvages venaient de prendre coup sur coup six Anglais qui s'amusaient à patiner sur les glaces au pied du cap. Le général Murray réitéra la défense déjà faite de ne laisser franchir les portes de la ville à aucun soldat sans qu'il eût un passeport.

Saint-Martin se fortifia dans l'église et le presbytère de la pointe Lévis, et mit en marche plusieurs convois de vivres. Connaissant bien quel épouvantail étaient les sauvages pour les Anglais, il fit savoir à Québec qu'il avait à sa disposition un bon nombre d'habiles perruquiers prêts à faire la chevelure à tous les demandants.

Le 13 février, à la pointe du jour, le major Dalling traversa le fleuve sur la glace avec l'infanterie légère, quelques pièces d'artillerie, et commença à canonner l'église, pendant qu'un autre corps de deux cents hommes descendus plus bas l'attaquait du côté de l'est. Le capitaine de Saint-Martin, dont le détachement était beaucoup diminué par l'envoi de plusieurs partis dans les paroisses environnantes pour y faire des levées de vivres, fut abandonné aux pre-

miers coups de canon par les sauvages, qui gagnèrent les bois. Il fit cependant une résistance opiniâtre, jusqu'à ce que, se voyant sur le point d'être cerné par des forces supérieures, il se replia sur le coteau voisin, où il continua à se défendre, puis derrière des retranchements construits un peu plus haut pendant le siège, d'où il retraita en bon ordre jusqu'au delà de la rivière Chaudière. Quoique les rangers qui s'attachèrent à sa poursuite fussent montés sur des raquettes aussi bien que ses hommes, ils ne purent lui faire que seize prisonniers, dont un officier.

La frontière du lac Champlain avait été fort tranquille dans le cours de cet hiver. Les Anglais s'étaient tenus renfermés dans Saint-Frédéric et Carillon, et les Français, faute de vivres, n'avaient pu y faire que de rares courses. A la fin de l'hiver cependant, M. de Langy y dirigea une découverte avec son habileté et son audace ordinaires. Il tendit une embuscade avec un parti de sauvages au-dessus de Saint-Frédéric, et fit neuf prisonniers, dont trois officiers. Ce fut son dernier exploit. A la descente des glaces, qui eut lieu peu de jours après, ayant voulu traverser le fleuve pour aller à la chasse, son canot chavira sur un glaçon, et il se noya. Sa mort fut un deuil pour toute la colonie. Aucun chef de parti ne fut plus estimé ni plus digne de l'être.

VII

VICTOIRE DE SAINTE-FOYE

Le dur hiver de 1759-60 touchait à sa fin. Avril ramenait le grand soleil du printemps, les alternatives de pluies chaudes et de fortes gelées; enfin l'effondrement à vue des neiges, avec le fracas de la débâcle et le déchaînement des eaux.

« La fonte des glaces, écrivait Malartic, ne répond pas à l'empressement que les troupes ont de partir. »

Lévis avait tout prévu pour que chaque bataillon, avec les miliciens incorporés dans ses rangs, fût près à partir au premier ordre. Chaque habitant devait avoir en réserve huit jours de vivres pour lui-même et pour les soldats qu'il logeait. Le premier acte du général, en rappelant l'armée sous les drapeaux, fut un hommage de reconnaissance envers les Canadiens, qui durant tout l'hiver avaient servi, pour ainsi dire, de pères aux soldats, les avaient logés, chauffés, vêtus, et achevaient de manger avec eux leur dernier morceau de pain. « Nous devons, disait Lévis, par cette entreprise audacieuse, marquer notre reconnaissance à la colonie qui nous nourrit depuis le temps que nous

y sommes. Les habitants ont reçu les soldats comme leurs enfants, et nous ne pouvons que nous louer de l'amitié et de l'attachement que nous avons reçu de tous les Canadiens. »

Le général n'avait pas voulu reconnaître seulement par des paroles cet admirable dévouement ; il n'avait rien omis pour réparer les torts qu'on avait eus envers les colons. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour mettre fin aux duretés dont Vaudreuil s'était tant de fois plaint inutilement. « Il sera défendu, disait une des instructions, de maltraiter les miliciens en paroles ou autrement. » Et aux chefs de bataillons Lévis recommandait de se concilier les capitaines de milices, d'agir de concert avec eux, de « traiter avec douceur les habitants. Vous savez qu'on nous accuse d'agir avec trop de sévérité envers eux ; il est essentiel de les bien traiter et qu'ils vivent en bonne intelligence avec nos troupes ».

Ces procédés avaient gagné à Lévis le cœur de tous les Canadiens ; il ne faut pas chercher ailleurs l'explication du prodige de cette campagne, je veux dire l'éclatante revanche du 28 avril.

Lévis s'était cru assez sûr du dévouement des soldats et des miliciens pour ne leur rien cacher de ce qu'ils auraient à souffrir.

« Je vous prie, écrivait-il aux officiers, de les prévenir qu'ils doivent s'attendre à faire une campagne dure. Je ne vois la subsistance bien assurée qu'en pain, et lorsque nous serons devant Québec, nous ne mangerons, soit en cheval ou en bœuf, que la viande que nous pourrons avoir. »

Il faut lire les réponses de Lévis aux demandes de

l'armée pour se rendre compte du dénuement incroyable de toutes choses dans lequel elle se trouvait.

Les milices, sans autre uniforme que leur costume d'habitants, n'avaient pour armes que des fusils de chasse sans baïonnettes ; on les remplaça par des couteaux dont la poignée s'adaptait au bout du canon. L'insuffisance des munitions de guerre n'était pas moins grande. Après avoir recueilli tout ce qui en restait dans les différents postes, on ne trouva pour la campagne que trois cent douze boulets et deux cent mille livres de poudre. C'est avec de pareils moyens que Lévis osait entreprendre de battre l'armée victorieuse de Murray et de ressaisir Québec. Depuis la fin de la dernière campagne, il avait employé les ouvriers des environs de Montréal à faire des outils, des affûts de canon et jusqu'aux ustensiles de cuisine qui manquaient à l'armée. Dans l'impossibilité où l'on était de se procurer certains articles indispensables, on les fit voler dans Québec même, à la barbe des Anglais. Lévis avait été l'âme de toute cette organisation, et il n'avait eu qu'à se féliciter de Vaudreuil, qui avait concouru dans tous ses plans avec une entière volonté. Le gouverneur avait réussi à entretenir dans Québec des espions qui l'informaient de l'état de la garnison et de ce qui se passait dans la ville. Il savait que le scorbut y faisait de grands ravages, surtout parmi les soldats. Six ou sept cents morts avaient été ensevelis dans les bancs de neige, en attendant que le soleil du printemps eût dégelé la terre et permis de les inhumer. Certains rapports invraisemblables disaient que plus de la moitié de la garnison était sur la liste des invalides, et qu'il n'y

avait plus que deux mille hommes en état de porter les armes. La vérité était que Murray pouvait encore amener sur le champ de bataille quatre mille huit cents hommes, qui, tout l'hiver, mieux favorisés que les habitants du pays, avaient eu des vivres, sinon frais, du moins en abondance. Sur le reste de la garnison, il y en avait encore un bon nombre qui n'étaient que légèrement indisposés.

A Sorel, le vaillant capitaine Vauquelin, resté à la garde des deux frégates du roi, *l'Atalante* et *la Pomone*, achevait le chargement des munitions de guerre et se préparait à faire voile au premier signal.

Chaque fois que le chevalier sortait du château du gouverneur où siégeait le conseil, il s'arrêtait sur la terrasse donnant sur le fleuve et examinait le travail des eaux sur le pont de glace, dont il aurait voulu hâter le départ. L'énorme cuirasse blanche soulevée par le gonflement du fleuve géant s'ouvrait en larges crevasses, qui se transformaient en lacs agités sur lesquels s'entrechoquaient, comme des murs éboulés, d'innombrables banquises. Enfin, le 15 avril, la navigation fut ouverte devant Montréal. Le même jour, deux transports, un bâtiment armé en flûte, *la Marie*, et une goélette, destinés à être convoyés par les frégates de Vauquelin, furent mis à flot, chargés des équipements et d'une partie des munitions. Un petit corps de cavalerie, parti sur deux divisions le 14 et le 15, était déjà en route pour Jacques-Cartier. Il ne se composait que de deux cents hommes, montés sur les meilleurs chevaux qui avaient pu être rassemblés dans l'île de Montréal. Le 17, tous les chefs de bataillon avaient en main l'ordre de marche du général,

leur enjoignant de s'embarquer le dimanche 20 au matin, avec leurs troupes, sur les bateaux qu'ils trouveraient au rivage, vis-à-vis leurs cantonnements. « Je vous prie, recommandait Lévis, de tenir la main à ce que les habitants emportent des fusils en état, les munitions qu'ils auront, des marmites et ustensiles, ainsi qu'il leur en est ordonné, et des vêtements, ne devant rien espérer des magasins, qui sont dépourvus de tout. Il faut avoir attention qu'on mette quelques plantes ou écorces sous les vivres pour empêcher que les bateaux qui feraient eau ne les gâtent, et ordonner aussi qu'ils soient couverts avec les tentes ; car il n'est point de cas qui puissent leur procurer d'autres vivres avant l'expiration des huit jours. J'espère que vous ne négligerez rien pour accélérer notre départ et prendre toutes les précautions pour qu'on ne fasse aucun tort aux habitants dans notre route. »

M. de Lapause, major général des logis de l'armée. partit en avant avec l'ingénieur Desandrouins pour préparer le campement des troupes à la Pointe-aux-Trembles.

La flottille de bateaux, peu nombreuse en partant de Montréal, se grossit à mesure qu'elle approchait du lac Saint-Pierre. A la Chenaie elle fit sa jonction avec celle qui amenait la Sarre, et à Verchères avec les berges conduisant Guyenne. Les deux bataillons de Berry, cantonnés plus bas, défilèrent à l'avant-garde. Un bon nombre de canots d'écorce, portant deux cent soixante-dix-huit sauvages, glissaient à travers les lourdes embarcations avec leur prestesse accoutumée. Les deux frégates, les transports et quelques autres petits vaisseaux suivaient à peu de distance. Le chiffre

total de l'armée, y compris les sauvages et la cavalerie, qui descendaient par terre, s'élevait à six mille neuf cent dix hommes, répartis en cinq brigades et onze bataillons, moitié troupes régulières, moitié milices; celles-ci presque toutes incorporées dans les régiments.

Lévis espérait recruter une partie des habitants du gouvernement de Québec après qu'il aurait investi la place; « mais, observe-t-il, ces miliciens ne pourraient servir qu'en qualité de pionniers, ayant été désarmés par les Anglais. » Il était autorisé par Vaudreuil à les forcer de rentrer dans les rangs « sous peine de la vie », s'ils n'étaient amenés par les motifs de religion et de patriotisme.

Le général se déroba un moment pour écrire à Bougainville, qui venait de remplacer Lusignan à l'île aux Noix.

« L'armée, disait il, s'est mise en mouvement aujourd'hui. M. de Bourlamaque part dans le moment, et je partirai demain matin. Les prières sont pour nous. Dieu veuille qu'elles soient exaucées! Monsieur l'évêque a fait un beau mandement. »

Mgr de Pontbriand et son clergé avaient, en effet, poussé le peuple à l'expédition comme à une croisade. Les chaires de toutes les églises avaient retenti de prières et de prédications. L'évêque de Québec, qui n'avait plus que deux mois à vivre, s'était arraché de son lit pour faire un appel suprême à ses ouailles. Sa parole avait été entendue.

Le fleuve, qui coulait à pleins bords, emportait rapidement la longue procession de bateaux chargés, à couler bas, de leur population armée et accoutrée

de toutes façons. Des troupiers, à moitié vêtus en paysans, se pressaient à côté des grenadiers en capotes régulières, à larges ceinturons : des officiers galonnés, toujours élégants sous leurs chapeaux à plumet flétri, coudoyaient l'étoffe grise de l'habitant en casque de fourrure.

Les vastes plaines des environs de Montréal, à peine découvertes, avaient encore l'aspect triste et fatigué de l'hiver. D'énormes glaçons, se détachant des deux rives, parsemaient le fleuve d'îlots blancs : les uns échoués, les autres entraînés par le courant. Les miliciens des paroisses devant lesquelles passaient les bateaux faisaient des signaux ou échangeaient quelques paroles avec leurs familles, accourues au bord de l'eau pour les reconnaître et leur dire adieu.

La flottille traversa le lac Saint-Pierre et vint camper entre les paroisses de la Pérade et Deschambault.

Toute la journée du 23, un fort vent de nord-est, accompagné de pluie, arrêta l'armée. « M. le chevalier de Lévis nous a fait dire de n'arriver que demain à la Pointe-aux-Trembles. » On y aborda au coucher du soleil. « Les régiments ont eu beaucoup de peine à tirer leurs bateaux à terre, à cause des glaces. » Les frégates, les transports et le canot monté par Lévis les avaient précédés de quelques heures. Le général fit camper les troupes autour de l'église et débarquer trois pièces de campagne qui devaient suivre par terre. L'armée arrivait au terme de son rude voyage. Elle avait été exposée pendant plus de cinquante lieues au froid humide de cette saison, plus pénétrant encore sur les eaux du fleuve. Grelottant tout le jour dans les embarcations, elle n'avait pour se désaltérer que

de l'eau froide, et pour se nourrir qu'une maigre ration de viande salée; mais elle supportait sans murmure toutes ces souffrances, que le général et l'officier partageaient avec le soldat.

Le soleil matinal du 25 avril éclaira toute l'armée réunie sur la « terre de l'église ». L'ennemi était proche; on le supposait au cap Rouge, où il pouvait disputer le passage de la rivière. Il avait menacé les habitants de Saint-Augustin de brûler toutes leurs habitations. Les troupes reçurent des munitions et du pain pour un jour. Des découvreurs canadiens et sauvages, détachés en avant, éclairaient la marche. Le lendemain samedi, à 8 heures du matin, malgré le vent de nord-est, toutes les embarcations furent remises à flot et firent route pour Saint-Augustin, où elles accostèrent avant midi. La saison était moins avancée ici qu'à Montréal: le pont de glace, devant Québec, n'était parti que depuis trois jours, et d'immenses remparts adhéraient encore aux rivages. Il fallut tirer à grand'peine les bateaux très loin sur la grève, afin qu'ils ne fussent pas emportés avec les bordages les jours de grande marée. La difficulté de débarquer le long des hautes falaises, qui pouvaient facilement être défendues par les ennemis, ne permettait pas de continuer plus loin la navigation. Deux hommes furent laissés à la garde de chaque bateau. Les approches de Québec allaient être faites par terre. C'était, par la route qu'on allait suivre, une marche de six lieues par des chemins impraticables. Les obstacles qui, l'été précédent, avaient arrêté Wolfe au cap Rouge se présentaient aujourd'hui devant le général français. Persuadé que l'embouchure de la rivière était gardée, il

résolut de tenter le passage à deux lieues plus haut. Pendant que l'armée recevait une distribution de cartouches et trois jours de vivres, Bourlamaque, avec une avant-garde composée des grenadiers, des sauvages et d'un détachement de l'artillerie, eut ordre d'aller rétablir les ponts détruits par les Anglais. L'entreprise ne pouvait être confiée à une plus forte main. A 2 heures de relevée, deux ponts de piétons étaient construits, et Lévis, prévenu, mettait son armée en marche. Le vent du nord-est, qui soufflait depuis le matin, avait tourné à la tempête et fut bientôt suivi d'une pluie glaciale, accompagnée d'éclairs et de tonnerre. Les soldats, trempés jusqu'aux os, faisaient face au vent et à l'orage, les pieds dans une boue épaisse, mêlée de neige. Les officiers, à pied comme les simples fantassins, donnaient l'exemple du courage et de la bonne humeur.

Lévis, qui venait d'apprendre que les Anglais avaient abandonné les postes qu'ils occupaient à Lorette pour se retirer à Sainte-Foye, fit dire à Bourlamaque de traverser la rivière et de s'emparer des postes et des maisons qui couvraient le passage.

« On parvint, raconte Lévis lui-même, à faire passer avant la nuit une brigade, qui occupa les postes des grenadiers; et M. de Bourlamaque eut ordre de se porter en avant le plus qu'il le pourrait, sans cependant se compromettre, jusqu'à ce qu'il eût avis que l'armée était en marche. En conséquence, il franchit les marais de la Suète, dont les ennemis auraient pu avec avantage nous retarder le passage, et fut prendre poste dans des maisons, à un quart de lieue des hauteurs de Sainte-Foye, où étaient les ennemis. M. le

chevalier de Lévis fit avancer les brigades à mesure qu'elles avaient traversé, pour le soutenir, s'y porta de sa personne et y passa la nuit, ayant ordonné au sieur de Lapause de venir l'avertir dès que toute l'armée aurait passé les marais.

« Il fit une nuit des plus affreuses, un orage et un froid terribles, ce qui fit beaucoup souffrir l'armée, qui ne put finir de passer que bien avant dans la nuit. Les ponts s'étant rompus, les soldats passaient dans l'eau. Les ouvriers avaient peine à les réparer dans l'obscurité, et sans les éclairs on eût été forcé de s'arrêter[1]. »

« Les troupes étaient dans un état pitoyable[2]. » La tempête qu'elles venaient d'affronter était une des plus formidables qu'on eût vues depuis plusieurs années. Le craquement des maisons faisait craindre qu'elles ne fussent renversées. Le vent ne s'apaisa que pour faire place à un froid plus vif et une pluie mêlée de grêle.

Le général Murray était mieux instruit des mouvements de l'armée française que ne le pensait Lévis. Les rumeurs d'abord vagues d'une attaque contre Québec avaient pris de la consistance dans le cours de l'hiver, et s'étaient changées en certitude à l'approche du printemps. Vers la mi-avril, trois déserteurs français, appartenant à l'armée régulière, puis un sergent des grenadiers, assurèrent que toutes les forces de la colonie seraient avant peu sous les murs de Québec. Le 21, à 10 heures du matin, le gouver-

[1] *Journal de Lévis*, p. 260.
[2] *Lettre à Vaudreuil*, p. 292.

neur fit afficher une proclamation ordonnant à tous les citoyens d'évacuer la ville dans les trois jours.

« Il est impossible, dit Knox, de ne pas sympathiser avec ces malheureux dans leur détresse. Les hommes ont prudemment retenu l'expression de leurs sentiments ; mais les femmes ont montré moins de réserve. Elles nous ont accusés de rompre la capitulation, disant qu'elles avaient souvent entendu dire que les Anglais sont des gens sans foi et qu'elles en sont maintenant convaincues. »

Le général Murray ignorait la présence de l'armée française au cap Rouge, lorsqu'une circonstance fortuite l'avertit de l'imminence du danger. Le dimanche 27, à 2 heures de nuit, une sentinelle placée sur la frégate *le Racehorse*, alors abritée dans l'anse du Cul-de-Sac, crut entendre à travers le brouillard qui couvrait le Saint-Laurent de vagues lamentations ressemblant aux cris de détresse d'un homme qui se noie. La marée montante faisait refluer en ce moment une grande quantité de glaçons, dont on entendait le bruissement dans l'obscurité. Après avoir ouï des appels réitérés, la sentinelle ne douta point que ce ne fût quelque être vivant qui demandait du secours, et elle alla avertir le commandant. Le capitaine, Mac-Cartney, envoya sa chaloupe avec quelques marins à la recherche. Ils suivirent la direction d'où venaient les plaintes, et aperçurent un homme étendu presque gelé sur un glaçon. Ils le transportèrent à bord du vaisseau, où, à force de soins, on réussit à lui rendre la connaissance et la parole. Les révélations qu'il fit parurent si importantes, qu'on crut devoir en informer immédiate-

ment le général, quoiqu'il ne fût que 3 heures du matin. Le mourant fut transporté dans un hamac à la haute ville et déposé au quartier général, où Murray, réveillé sur l'heure, lui fit raconter son aventure. Il était sergent d'artillerie dans l'armée descendue avec M. de Lévis pour prendre Québec. La batterie flottante, qu'il montait avec six hommes, avait été renversée dans la dernière tempête par une banquise de glace, sur laquelle il était parvenu à monter, tandis que ses compagnons se noyaient autour de lui. La nuit le surprit avant qu'il pût appeler du secours, et le baissant l'entraîna jusqu'à l'île d'Orléans, d'où il remonta avec la marée, qui le poussa le long des quais de la basse ville. Il eut le temps, avant d'expirer, de dire que Lévis arrivait avec une armée de douze à quinze mille hommes.

Murray fit aussitôt mettre la garnison sous les armes et sortit de la ville au lever du jour, avec les grenadiers, cinq régiments et dix pièces d'artillerie, pour reconnaître les positions des Français, leur disputer le terrain et au besoin replier ses avant-postes. Il disposa ses troupes dans la rangée de maisons qui bordaient le chemin de chaque côté de l'église de Sainte-Foye, et fit canonner l'avant-garde française qui se montrait sur sa gauche aux abords de la forêt. Lévis, qui en ce moment poussait avec Bourlamaque une reconnaissance sur le chemin de Lorette, comprit la position avantageuse prise par Murray. Le village de Sainte-Foye est situé sur une colline qui, du côté de l'est, s'élève à mesure qu'elle s'approche de Québec, où elle prend le nom de côte Sainte-Geneviève, et du côté de l'ouest se prolonge

en pente moins raide jusqu'à la rivière du cap Rouge. En face de Sainte-Foye, cette colline devient un plan incliné, au pied duquel s'étend une savane connue sous le nom de la Suète. Cette savane était couverte d'une épaisse couche de neige détrempée par la pluie. C'était le chemin que devait suivre l'armée. Lévis savait que Murray était fortifié avec du canon dans l'église de Sainte-Foye et dans les maisons voisines « qui se flanquaient ». Il aurait fallu, pour l'y forcer, monter l'artillerie par des chemins impraticables, déboucher ensuite à travers des bois marécageux et se former sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie. L'armée était d'ailleurs accablée par trente heures de fatigues, outre que le temps était encore affreux : une pluie glaciale continuait à tomber. Le chevalier résolut d'attendre l'entrée de la nuit pour se mettre en marche et tourner par la droite la position des ennemis. Il venait d'arrêter ses colonnes qui débouchaient du village de Lorette, lorsqu'il aperçut l'église de Sainte-Foye en flammes et le toit voler en éclats. Les Anglais se retiraient en faisant sauter leur dépôt de munitions. Le général ordonna immédiatement une marche en avant, et à 6 heures du soir il était en possession du village de Sainte-Foye. « Cette marche, dit Malartic, a été aussi dure que pénible. Tous les officiers l'ont faite à pied et ont eu à souffrir, aussi bien que les soldats, de la pluie, de la neige, ainsi que de l'incommodité de marcher dans l'eau jusqu'à demi-jambe. » La cavalerie et les grenadiers poursuivirent les Anglais jusqu'à une demi-lieue de la ville, où ils avaient un poste fortifié dans une maison, et un moulin à vent appartenant à un

nommé Dumont, situé au nord du chemin de Sainte-Foye, sur une petite éminence couronnant la côte Sainte-Geneviève. Sur l'emplacement de ce moulin s'élèvent aujourd'hui la colonne et la statue de Bellone, érigées en souvenir de la lutte héroïque qui s'y livra le lendemain. L'armée se cantonna dans les maisons et les granges du chemin de Sainte-Foye et des environs de Sillery.

Avec des forces toutes composées de troupes régulières et le magnifique train d'artillerie dont il disposait, Murray se croyait sûr de battre les restes de l'armée vaincue qu'amenait Lévis. Le ramassis de miliciens dont ce général l'avait augmentée ne lui inspirait que du mépris.

La nuit avait été calme et sereine. Aux premières lueurs de l'aurore, le chevalier de Lévis était monté à cheval et s'était avancé vers les plaines d'Abraham, pour choisir le terrain sur lequel il voulait attendre l'ennemi s'il se présentait. Sa tactique de la veille lui faisait croire qu'il se tiendrait sur une stricte défensive. Le général avait fait même dire aux transports d'aborder à l'anse du Foulon pour y descendre les vivres, qu'il avait l'intention de faire distribuer immédiatement à l'armée. Lorsque, suivi de son état-major et d'une escouade de cavaliers, il émergea du bois de Sillery, la plaine, éclairée par les rayons obliques du soleil levant, lui parut presque déserte. Des taches de neige ou des flaques d'eau glacée marquaient çà et là les ondulations du terrain. Les branches dénudées des buissons couverts de givre et de verglas étincelaient comme des cristaux sous les premiers feux du jour. L'herbe, qui commençait

à poindre sur les pentes orientales de la falaise, faisait pressentir le retour du printemps. A trois quarts de lieue en avant, le cap Diamant dressait vers l'est sa cime frangée de lumières. De rares détachements anglais se montraient à l'horizon. L'un d'eux abandonnait une redoute placée à droite sur une éminence dominant l'anse du Foulon. Le général la fit occuper par des cavaliers à pied, et s'avança au delà pour reconnaître de plus près le mouvement de l'ennemi.

Murray était sorti de la ville avec toute sa garnison, précédée de vingt-deux pièces d'artillerie, dont deux obusiers. Chaque soldat portait, outre ses armes, soit un pic, soit une bêche, comme si le général n'avait eu que l'intention de se retrancher en avant des fortifications. Était-ce pour dissimuler son véritable dessein, et laisser croire qu'il ne s'était déterminé qu'au moment de l'action? Il est assez difficile d'en douter, quand on considère sa précipitation à engager le combat. Arrivé aux Buttes-à-Neveu, il déploya ses régiments en ordre de bataille sur deux lignes de front, et se mit en marche vers les hauteurs où, l'automne précédent, Wolfe avait attendu l'armée de Montcalm. C'est à ce moment que Lévis les vit surgir du ravin, couvrant toute la plaine depuis la cime du rivage jusqu'au chemin de Sainte-Foye. Ils avançaient en étendant leurs lignes, afin d'occuper le plus d'espace possible sur le plateau. Dès que le chevalier eut reconnu qu'il avait affaire à toute l'armée anglaise, il fit retirer de la redoute les cavaliers, et donna ordre au major général Montreuil de resserrer ses troupes et de les pousser de l'avant. Il

enjoignit en même temps à Bourlamaque de placer cinq compagnies de grenadiers dans le moulin et la maison de Dumont, que les Anglais avaient abandonnés pendant la nuit, et de porter les cinq autres compagnies sur une petite hauteur commandant la droite. Ses deux ailes ainsi appuyées, il posta M. de Lapause au débouché du chemin de Sainte-Foye, par où s'avançait l'armée, pour indiquer à chaque commandant la place assignée à ses bataillons. Les deux brigades de la droite, celles de Royal-Roussillon et de Guyenne, eurent le temps de se mettre en position, et la troisième, celle de Berry, débouchait du chemin, lorsque l'armée anglaise, à qui Murray avait fait jeter ses outils, parut sur le terrain élevé au bas duquel défilaient les régiments français. En avant du moulin de Dumont, le brave d'Aiguebelle, avec ses grenadiers, contenait l'infanterie légère de Dalling, tandis que ceux de la droite refoulaient les volontaires et les rangers de Hazen. Murray, avec son état-major, se porta à quelques pas en avant de ses lignes. Il se vit alors en présence d'un spectacle capable d'enflammer une âme moins ardente que la sienne. Le terrain qu'il occupait était aussi favorable que celui où Wolfe, au mois de septembre précédent, avait foudroyé l'armée de Montcalm. Il avait, de plus, une artillerie formidable et une armée encore toute pleine du souvenir de sa victoire. Sur sa gauche, il était maître de la redoute que venaient d'abandonner les cavaliers français. A sa droite, l'infanterie légère n'était qu'à quelques pas du moulin de Dumont. En arrière de ce moulin se creusait, comme une défense naturelle, une ravine au

fond de laquelle coulait un ruisseau, gonflé par la fonte des neiges, et qui venait tomber en cascade dans la côte Sainte-Geneviève. Sur la lisière de la forêt de Sillery s'avançaient à grands pas les brigades de Berry et de la marine, qui allaient prendre poste au centre, tandis que le bataillon de Béarn émergeait du chemin de Sainte-Foye. La droite seule de Lévis achevait de se ranger en bataille.

Le moment ne paraissait pas pouvoir être plus propice pour écraser en détail chaque tronçon de l'armée française. Murray commanda l'attaque. L'artillerie ouvrit, à cent pas de distance, un feu de mitraille qui fit un effet terrible, principalement sur les deux dernières brigades en marche. Lévis aperçut le danger et prit sur-le-champ la résolution hardie de faire retraiter son armée à l'entrée du bois. Il alla lui-même ordonner ce mouvement, qui, dit-il, « s'exécuta avec la plus grande valeur et activité sous le feu du canon et de la mousqueterie. » Murray se méprit sur cette marche rétrograde : il crut à un commencement de fuite et ordonna à ses troupes de charger en inclinant vers la droite, pour s'emparer du moulin et de la maison de Dumont, qui commandaient le chemin de Sainte-Foye. Plusieurs pièces d'artillerie balayaient déjà cette route, en travers de laquelle commençait à se déployer la brigade de la Sarre, formant la gauche des Français. Une lutte furieuse s'engagea autour du moulin entre les grenadiers et l'infanterie légère. derrière laquelle s'avançait toute la droite anglaise, composée des régiments de Webb, d'Amherst et d'une partie du Royal-Américain, aux ordres du colonel Burton. Les grenadiers,

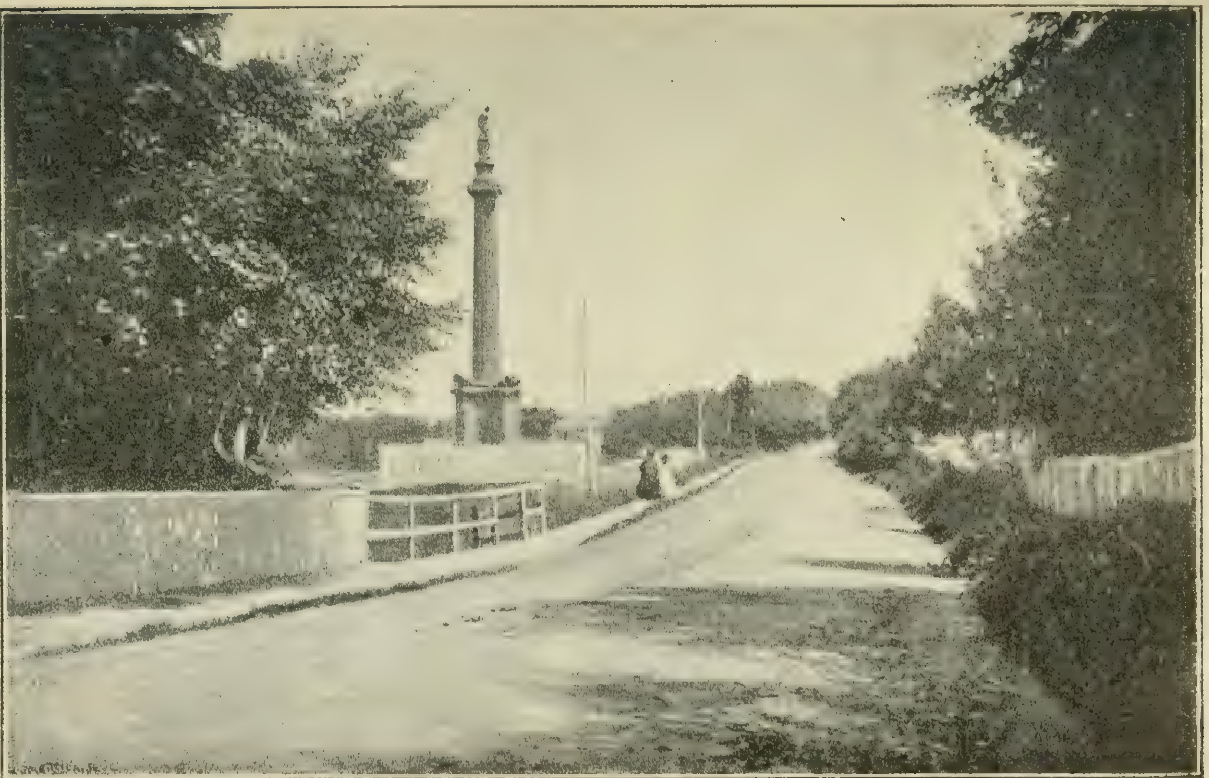
écrasés par le nombre, évacuèrent le moulin et se replièrent sur la Sarre. Lévis passait en ce moment devant sa ligne de bataille, tenant son chapeau au bout de son épée : c'était le signal convenu pour l'attaque générale. La brigade de la Sarre, que le vieux colonel Dalquier, qui la commandait, avait fait retirer un peu en arrière pour la former en alignement des autres brigades, ramena les grenadiers et reprit le moulin, ainsi que deux monticules voisins dominant la route. L'infanterie légère fut si maltraitée durant cette attaque, qu'elle se retira à l'arrière-garde et ne revint plus à la charge. A la droite, les cinq compagnies de grenadiers, soutenues par les francs-tireurs canadiens, venaient de chasser de la redoute les rangers et les volontaires et marchaient vers une seconde redoute, couronnant une butte à quelques pas plus loin. Les deux brigades de la droite, appuyées de trois pièces d'artillerie, disputaient le terrain avec opiniâtreté aux formidables Highlanders et aux deux régiments de Bragg et de Lascelles, formant la gauche des Anglais.

L'attention du général français se portait surtout sur ses deux ailes ; car le centre où combattait la masse des Canadiens, avec la marine et Berry, lui parut toujours inébranlable. Chaque bataillon était précédé et flanqué d'une nuée de coureurs de bois, aux ordres du vaillant Repentigny, qui éclaircissaient les rangs anglais avec une effroyable rapidité. Ces admirables tireurs, répandus dans les plis du terrain, ajustaient avec la même précision que s'ils eussent été à la chasse, et abattaient un homme à chaque coup de fusil. Ils se couchaient ensuite pour laisser

passer la mitraille ou une décharge de mousqueterie, puis se relevaient de nouveau pour mettre en joue. Pendant plus de deux heures que dura la bataille, le gros des ennemis, formé des meilleures troupes d'Angleterre, essaya de profiter de l'avantage de la position pour écraser ces miliciens mal armés. Chaque fois il fut forcé de reculer et d'aller se reformer sous la protection de son artillerie.

Le colonel de Bourlamaque communiquait à la gauche qu'il commandait son invincible ténacité. Au plus fort de l'action, il traversa un instant vers la droite pour aller prendre des ordres du général. Pendant qu'il redescendait vers le chemin de Sainte-Foye, son cheval fut renversé sous lui, et un boulet lui emporta une partie du gras de la jambe. Il fut transporté chez M. de La Gorgendière, établi dans le voisinage.

Un détachement d'Écossais, envoyé pour remplacer l'infanterie légère, s'égorgeait en ce moment au moulin de Dumont avec les grenadiers de d'Aiguebelle. « Antagonistes dignes les uns des autres! dit le chevalier Johnstone, les grenadiers, la baïonnette au poing, forçaient les Highlanders de sauter par les fenêtres de la maison, et ceux-ci, la dague à la main, revenant par la porte, obligeaient les grenadiers de sortir par le même chemin. La maison fut prise et reprise plusieurs fois, et la lutte aurait continué tant qu'il y aurait eu un Highlander et un grenadier, si les généraux des deux armées ne les avaient rappelés et abandonné pour le moment la maison comme un terrain neutre. Les grenadiers étaient réduits à quatorze au plus par compagnie, et les Highlanders décimés dans les mêmes proportions. » Le chevalier



Monument élevé en 1860 sur le champ de bataille de Sainte-Foye.

de Lévis accourut pour soutenir la brigade de la Sarre de sa présence et traversa ensuite « de la gauche à la droite entre les deux armées, ordonnant en passant à ses brigades de charger », et aux grenadiers de s'emparer de la dernière redoute. L'élan fut irrésistible, et les rangers culbutés avec les volontaires, laissant à découvert le flanc gauche du régiment de Bragg, qui commença à plier.

La brigade de la Sarre, après avoir traversé le ruisseau, s'avançait sans tirer sur l'aile droite des Anglais. Elle n'en était plus qu'à une trentaine de pas ; mais une épaisse couche de neige, dans laquelle elle s'enfonçait jusqu'aux genoux, l'empêchait d'aller plus loin. D'ailleurs, le terrain qu'elle occupait, s'affaissant graduellement vers la côte Sainte-Geneviève, l'exposait au feu plongeant des canons anglais chargés à mitraille. Elle souffrait si cruellement et se trouvait en si grand danger, que Lévis envoya M. de Lapause, puis un autre officier, dire de faire demi-tour à droite et de s'appuyer à quelques maisons rangées un peu en arrière. Quoique l'ordre fût transmis par un homme aussi intelligent que Lapause, il fut mal interprété et faillit compromettre la journée. Malartic, n'osant y contrevenir, se porta sans rien dire à quinze pas en avant de la brigade, afin qu'elle vît qu'il fallait avancer. Une minute après, Dalquier, tout saignant d'une blessure qu'il venait de recevoir au côté, le rejoignit et lui dit :

« Major, je prends sur moi de contrevenir à l'ordre du général. Profitons de l'ardeur de nos soldats. Ne tirons pas, tombons sur l'ennemi avec la baïonnette, et nous le vaincrons. »

Puis, s'adressant aux soldats :

« Mes enfants, s'écria-t-il, ce n'est pas le temps de se retirer quand on est à vingt pas de l'ennemi. Fonçons sur lui à la baïonnette, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. »

Le centre, voyant avancer la gauche, fit la même manœuvre. Les grenadiers se jetèrent dans le moulin et s'emparèrent des deux monticules, d'où il ne fut plus possible de les déloger. Lévis arriva en ce moment, et dit à Dalquier :

« Vous avez rendu au roi le plus grand service possible en ne faisant pas demi-tour à droite. Tenez cinq minutes : je vous réponds de la victoire. »

Le général disparut ensuite derrière les touffes d'arbres disséminées sur le plateau, et regagna la droite. Le moment était venu de porter un coup décisif. L'intention du chevalier était d'opérer un mouvement de flanc avec les brigades de Royal-Roussillon et de la Reine, de refouler l'armée anglaise vers la côte Sainte-Geneviève, de l'en précipiter et de lui couper la retraite sur Québec. Mais, par suite d'un ordre mal exécuté, la Reine se trouvait placé en arrière de l'aile gauche. Lévis prit sur-le-champ le parti d'opérer son mouvement avec la seule brigade de Royal-Roussillon, et en donna l'ordre à Poulariés, qui, profitant d'un pli du terrain, défila sans être aperçu le long de la falaise. La panique se répandit parmi les Anglais, quand ils virent briller les rangées de baïonnettes sur la crête du rivage. Murray, éperdu, jeta son corps de réserve sur ses deux ailes à la fois; mais il était trop tard. « L'ennemi, dit Johnstone, prit la fuite avec une telle précipita-

tion et une confusion telle, qu'au milieu de la panique pas un soldat anglais ne put être rallié par les officiers. »

« Si la brigade de la Reine, dit Lévis, eût été à son poste, on aurait enveloppé les ennemis par leur gauche, et vraisemblablement on leur aurait coupé la retraite sur la place, ce qui aurait été décisif. Mais ils se retirèrent avec tant de précipitation, et ils étaient si près de la place qu'on ne put les joindre, nos troupes étant excédées de fatigue; mais ils abandonnèrent toute leur artillerie, munitions, outils, morts et blessés. »

Les Canadiens s'étaient montrés aussi fermes en rase campagne que les troupes régulières. Pendant que celles-ci se formaient à l'entrée de la forêt, ils avaient établi en avant d'elles un cordon infranchissable. Les Anglais, effrayés de la précision de leur tir, n'osèrent jamais s'approcher du bois. « Les Canadiens des quatre brigades, dit Malartic, ceux qui étaient dans les intervalles ou en avant des brigades, ont tiré longtemps et fort à propos. Ils ont fait beaucoup de mal aux Anglais. »

Le capitaine de Laas, du régiment de la Reine, qui commandait un détachement de Canadiens à l'extrême droite, ne reçut pas l'ordre de tourner l'aile gauche anglaise avec Royal-Roussillon. Il le fit cependant avec autant d'intelligence que de bravoure, et Lévis a noté cette charge comme une des plus brillantes de la journée.

« L'armée des ennemis, dit le chevalier, était d'environ quatre mille hommes, et la nôtre d'environ cinq mille, dont deux mille quatre cents miliciens; mais

il y a eu plus de quatorze cents hommes dudit nombre. comme la brigade de la Reine et la cavalerie, qui n'ont jamais eu part à l'action. Nous avions été obligés de laisser des détachements derrière, et nos sauvages, s'étant retirés, ne combattirent point. »

A la fin de l'action, Malartic fut blessé par un raisin qui vint mourir sur sa poitrine. « Ce coup, dit-il, me renversa et me causa une grande commotion. En revenant à moi, je me trouvai entre les mains d'un sergent et d'un soldat qui voulaient me relever. Je les priai de me laisser mourir sur la place. Comme ils me soulevaient malgré moi, je sentis quelque chose de froid glisser sur l'estomac. J'ouvris ma veste, que je trouvai percée, la partie inférieure du sein gauche grosse comme le poing et fort noire. » Malartic fut transporté à l'hôpital général, avec les blessés des deux armées.

Les Anglais avouèrent une perte de plus de mille hommes tués, blessés ou manquants. Le chiffre exact des morts du côté des Français fut de deux cent soixante-six, dont trente-trois officiers ; celui de leurs blessés s'éleva à sept cent soixante-treize. Sur ce nombre, les Canadiens avaient deux cent trois morts et blessés. Ils eurent à regretter le commandant du bataillon de Montréal, le brave colonel Réaume, et quelques-uns de leurs meilleurs officiers partisans, tels que les capitaines de Saint-Martin et de Corbière. Les sauvages, qui, comme on vient de le voir, s'étaient lâchement tenus à l'écart durant l'action, ne poursuivirent pas les Anglais en déroute. Ils se répandirent sur le plateau, pendant que l'armée victorieuse s'attachait au pas des fuyards, et scalpèrent indistincte-

ment les Français et les Anglais restés sur le champ de bataille.

La nouvelle de la victoire de Sainte-Foye se répandit rapidement de paroisse en paroisse et fit éclater une explosion de joie. Au premier moment, on se crut sauvé. La plupart des Canadiens, s'obstinant à espérer que la France ne les avait pas abandonnés, s'imaginèrent que les secours demandés avaient été expédiés, et que la flotte qui les apportait allait, comme l'année précédente, devancer celle des Anglais et fournir à Lévis les moyens de reprendre Québec, ce qui aurait décidé de la campagne.

« Mon général, lui écrivait Bougainville, agréez mon compliment sur votre belle victoire. J'en suis d'autant plus enchanté que j'y vois belles manœuvres dans l'action, diligence incroyable dans votre marche, et fermeté faite pour être citée. Ma foi! vous serez notre père, puisque vous nous avez rendu l'honneur, et ne prissiez-vous pas la ville, vous n'en serez pas moins couvert de gloire. Ah! mon général, vous n'avez pas voulu que je fusse avec vous! J'en ai une douleur mortelle. Mais dans ce métier il faut obéir et non choisir. Nous avons bien perdu, il n'était pas possible de le faire à moins. C'est ici une jubilation sans égale. Nous attendons avec impatience des nouvelles de la suite. C'est affaire à vous de ne pas perdre de temps.

« Rien ici de nouveau; nous travaillons tandis que vous gagnez des batailles. »

Vaudreuil avait déjà écrit au chevalier :

« Il n'a fallu rien moins que votre expérience et votre coup d'œil militaire pour déterminer la victoire

en votre faveur. Cette journée sera mémorable et entièrement votre ouvrage. Il me serait bien difficile de vous exprimer la vive joie que je ressens.

« Je regrette infiniment les braves officiers, soldats et Canadiens que nous avons perdus : ils ne pouvaient que signaler leur valeur, combattant sous les yeux d'un général qu'ils aimaient également, et dont la bravoure doit être admirée. »

VIII

CAMPAGNE DE 1760. — CAPITULATION DE MONTRÉAL. LE CANADA CÉDÉ A L'ANGLETERRE. — CONCLUSION

« Les ennemis ont manqué un coup d'or (*a golden opportunity*). » écrivait Knox à la date du 2 mai. Il ajoute que si le général de Lévis eût donné l'assaut dans les trois jours qui suivirent la bataille de Sainte-Foye, il est très probable que Québec serait retombé entre les mains de ses anciens maîtres. La garnison était, en effet, complètement démoralisée. Les soldats, devenus incontrôlables, profitaient du désordre et de la confusion qui régnaient dans la ville pour se livrer à toutes espèces de violences. Ils pillaient les dépôts de provisions, enfonçaient même les maisons des particuliers afin de se procurer de l'eau-de-vie et de s'enivrer. Ces excès se commettaient en plein jour, sous les yeux des officiers incapables de les réprimer. « C'était, conclut l'annaliste, le résultat de la panique et du désespoir portés à leur comble par l'ivrognerie. »

Murray se vit obligé d'en venir aux dernières rigueurs pour rétablir la discipline ; il fit même pendre un des émeutiers sans aucune forme de procès.

Le chevalier de Lévis n'aurait pas laissé échapper une aussi bonne occasion de reprendre Québec s'il avait pu supposer une pareille désorganisation ; mais il n'en sut rien. Le soir même de la bataille, il fit camper son armée sur le revers des Buttes-à-Neveu, à six cents toises des fortifications. « Ce côté de Québec, dit-il, est défendu par une enceinte de six bastions revêtus, et presque sur une ligne droite. Un fossé peu profond, dont l'excavation en quelques endroits n'est que de cinq à six pieds ; quelques terres rapportées sur la contrescarpe, six ou sept redoutes de bois construites par les Anglais, couvraient cette enceinte. Le terrain pour les approches est pierreux ; il devient presque roc en approchant de la place, et les hauteurs même dont nous nous étions emparés ont à peine six pouces de terre. Il fut décidé, après avoir reconnu la place, qu'on couronnerait par une parallèle les hauteurs qui sont devant le front des bastions Saint-Louis, de la Glacière et du cap Diamant, et qu'on y établirait des batteries, d'où on espérait, malgré l'éloignement et la faiblesse du calibre de nos pièces, qu'elles pourraient faire brèche, le revêtement étant mauvais dans cette partie. »

Toute la journée du 29 fut employée à charroyer de l'anse du Foulon, où avaient abordé les frégates et les transports, une partie du matériel de siège, quelques pièces d'artillerie et une grande quantité de fascines apportées de Montréal. A l'entrée de la nuit, six cents travailleurs ouvrirent la tranchée. Elle fut

continuée sans relâche les jours suivants, « malgré des difficultés incroyables. » On cheminait sur le roc ; la terre gelée était presque aussi dure que la pierre ; il fallait, de plus, la prendre très loin et la transporter dans des sacs par des sentiers montueux.

Le 30 avril, Lévis écrivit à Vaudreuil :

« Les ennemis démasquent beaucoup d'embrasures, ce qui nous annonce un feu considérable de leur part. Tout cela ne serait rien si nous avions l'artillerie et les munitions nécessaires pour leur répondre ; mais il faut espérer qu'il nous viendra quelque chose de France. Si notre faible artillerie pouvait ouvrir le mur, je vous assure que j'y grimperais le premier, et que le succès ne dépendra ni de moi ni des troupes, qui sont très bien disposées. »

Murray, qui manquait de science stratégique, mais non de volonté, avait trouvé un moyen efficace de rétablir l'ordre dans ses troupes. Il les avait sorties de leurs casernes, dispersées dans les différents quartiers de la ville, et les avait rassemblées sous sa main en les faisant camper sur le terrain vague qui s'étendait en arrière des fortifications, depuis le bastion de la Caserne, placé au-dessus de la côte Sainte-Geneviève, jusqu'à celui du cap Diamant. Aucun soldat qui n'était pas de service ne pouvait sortir de l'enceinte du camp sans un permis. Le rhum ne leur était distribué que largement coupé d'eau et seulement en présence des officiers. Ceux-ci leur remontaient le moral en faisant eux-mêmes les travaux du soldat et en les assurant de la prochaine arrivée de la flotte anglaise. Le gouverneur de la place avait expédié le *Racehorse* à Halifax et Louisbourg pour la faire hâter. Lévis,

qui avait vu partir cette frégate, n'en espérait pas moins que la première voile qui paraîtrait devant Québec serait française.

Assiégeants et assiégés avaient les yeux tournés vers le bas du fleuve, attendant avec une égale anxiété les vaisseaux de leurs nations.

« Les Anglais dans Québec avouaient, dit Johnstone, que le premier pavillon qui apparaîtrait dans le Saint-Laurent déciderait de la question de savoir si le Canada resterait au pouvoir de l'Angleterre ou retournerait à la France. »

En attendant, les travaux d'attaque et de défense se poursuivaient avec une fiévreuse activité. Les obstacles que rencontraient les troupes françaises augmentaient chaque jour par les nouvelles batteries que démasquaient les Anglais. Outre les obus et les bombes lancés dans la parallèle, ils tiraient avec plus de soixante canons avant que les assiégeants eussent eu le temps de monter une seule pièce. Il ne se passait guère de jour sans que le drapeau parlementaire fût arboré d'un côté ou d'un autre, tantôt pour faire passer des effets ou des vivres aux blessés anglais soignés à l'hôpital général, tantôt pour traiter de l'échange des prisonniers.

A mesure que le siège avançait, le général anglais devenait plus soucieux. Du haut des remparts de l'ouest, il suivait avec une poignante inquiétude les progrès de la tranchée. Si par malheur les Français reprenaient Québec, il savait quel compte terrible lui demanderait l'Angleterre du sang qu'il avait inutilement fait verser le 28 avril. Dans la matinée du 9 mai, il était rentré à son quartier général de la rue Saint-

Louis, après une de ces visites, et se livrait à ses sombres pensées en se chauffant devant sa cheminée, lorsque le commandant de l'artillerie vint frapper à sa porte et lui annoncer qu'un navire de guerre apparaissait dans le chenal de l'île d'Orléans. Il se leva en sursaut, ordonna de faire hisser le drapeau anglais sur la citadelle et courut à la terrasse du château Saint-Louis. La nouvelle s'était répandue, et une foule de militaires de tous grades bordaient la cime du cap, depuis la grande batterie jusqu'à celle du fort Saint-Louis. Le vaisseau doublait lentement la pointe de Lévis, poussé par une fraîche brise de l'est. Était-il français ou anglais? Chacun se le demandait, hésitant entre la crainte et l'espérance. Tout à coup un pavillon parut à la tête du grand mât et déroula au vent les couleurs d'Angleterre.

Enfin la frégate jeta l'ancre devant le quai du Roi et dissipa tous les doutes en saluant la ville par vingt et un coups de canon. Le capitaine Deane, commandant du *Lowestoff*, descendit à terre et annonça qu'une escadre anglaise remontait le Saint-Laurent et ne tarderait pas d'arriver. « La joie des troupes est impossible à exprimer; officiers et soldats montèrent sur les remparts, en face de l'ennemi, et remplirent l'air de hourras, en agitant leurs chapeaux pendant près d'une heure. La garnison, le camp des ennemis, le bassin et tous les environs, à plusieurs milles de distance, retentirent de nos acclamations et du tonnerre de notre artillerie. Les canonniers étaient si transportés, qu'ils ne firent que tirer et charger pendant un temps considérable. »

Les Français sortirent de la tranchée en entendant

ce bruit, et répondirent à chaque hourra des Anglais par des cris de : « Vive le roi[1] ! »

Lévis dissimula ses appréhensions et poussa les travaux avec un redoublement de vigueur. Enfin, le 11 de mai, vers midi, il ouvrit le feu sur la ville. « Notre artillerie, dit-il, était de mauvaise espèce ; elle était composée de pièces de fer, la plus grande partie de dix-huit ou douze, excepté une seule de vingt-quatre, qui creva, ainsi que plusieurs des autres, les jours suivants. Le peu de poudre que nous avions et le peu d'effet qu'on devait attendre de cette artillerie, qui était d'ailleurs trop éloignée, obligèrent M. le chevalier de Lévis, pour ne pas se trouver totalement dépourvu, d'ordonner qu'il ne fût tiré que vingt coups par pièce dans les vingt-quatre heures et de continuer, en restant dans la situation où on était, jusqu'à l'arrivée des secours qu'on espérait recevoir, croyant que la cour les aurait fait partir de bonne heure. On avait instamment demandé, avec quelques vivres, de la grosse artillerie et de la poudre, et l'on ne doutait pas de part ni d'autre que la place ne fût assurée à celui qui recevrait les premiers secours. »

Chaque jour le feu des Anglais devenait plus vif. La certitude d'une prochaine délivrance les avait transformés, et ils couraient à l'ouvrage avec enthousiasme. Ils transportèrent, des batteries de la basse ville, plusieurs pièces de gros calibre, et en armèrent les murailles de l'ouest. Bientôt plus de cent quarante canons vomirent la mort sur la tranchée et sur les plaines d'Abraham, labourées par les boulets à plus

[1] *Journal de Malartic*, p. 324

d'une demi-lieue de distance. Ils abritèrent leurs artilleurs en accumulant sur les remparts des sacs de terre et des fascines, dont ils avaient fait de grands amas dans le cours de l'automne, construisirent des ouvrages extérieurs pour protéger la porte Saint-Louis et garnirent de chevaux de frise les parties les plus faibles de l'enceinte.

Cependant le courage des Français ne se démentait pas ; ils avaient approché leur parallèle jusqu'à deux cents toises de la place et placé près de la rivière Saint-Charles une batterie qui prenait à revers les fortifications. Les soldats, travaillant à tour de rôle, ne quittaient leurs outils que pour reprendre les armes. Ils étaient sur pied à peu près nuit et jour. Pendant les deux semaines que dura le siège, Desandrouins fut pour sa part dix fois de garde à la tranchée. Les soldats des divers corps, moitié vêtus en habitants, d'autres absolument comme des miliciens, tous harassés et couverts de boue, ressemblaient moins à des militaires qu'à des ouvriers surmenés.

L'indomptable Lévis persistait toujours à prendre Québec, quoiqu'il eût perdu à peu près tout espoir de secours. Le 13 mai, il écrivait à Vaudreuil :

« Vous devez être persuadé combien je suis pénétré de tous les accidents et malheurs qui nous arrivent. Pour peu que nous eussions eu du bonheur, nous aurions certainement réussi ; mais il faut se soumettre aux décrets de la Providence. »

Le 15, il insistait :

« Nous faisons moralement tout ce qu'il est possible de faire ; nous ne sommes point heureux, car si nos pièces de canon n'eussent point crevé, nous aurions

pu faire brèche. Il est temps que cela finisse d'une façon ou d'une autre ; je crois que cela ne tardera pas, attendu qu'il vente gros nord-est et que nous sommes aux grandes mers. Je suis peiné de voir que nous perdons tous les jours quelqu'un à la tranchée ; mais cela ne peut être autrement. Si nous sommes assez heureux pour qu'il nous arrive des secours, nous prendrons bientôt Québec. »

Dans l'après-midi du même jour, le général, assis dans sa tente agitée du vent et fouettée par la pluie, traçait ces lettres amères à l'intendant :

« Vous aurez vu, par ce que j'ai mandé à M. le marquis de Vaudreuil, notre situation. Elle est des plus inquiétantes. Je crains bien que la France ne nous ait abandonnés. Nous avons fait et faisons ce que nous pouvons. Je juge la colonie perdue sans ressource. Il n'y a point de notre faute, et il me semble que Dieu ait abandonné cette misérable colonie. »

A la tombée de la nuit, deux navires de guerre anglais, le *Vanguard* et la frégate *Diana*, mouillèrent dans la rade de Québec. Vers 11 heures du soir, un parti de sauvages arriva à la tente du chevalier avec un prisonnier qui lui assura que l'escadre anglaise était attendue d'heure en heure. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le *Vanguard* était un vaisseau de ligne de soixante-quatorze canons, qui, joint aux deux frégates ancrées près de lui, et au *Porcupine*, qui avait hiverné à Québec, donnait déjà une grande supériorité à l'ennemi sur le fleuve. Lévis expédia sur-le-champ les premiers ordres pour la levée du siège, et envoya un officier avertir Vauquelin d'appareiller avec ses frégates et les transports.

afin de mettre en sûreté les approvisionnements de l'armée. Malheureusement le temps était si affreux, la nuit si obscure, que l'officier ne put transmettre ses ordres avant le jour.

Les deux frégates anglaises, suivies de près par le *Vanguard,* étaient déjà parties de Québec et arrivaient à toutes voiles sur la flottille de Vauquelin. Celui-ci ordonna à ses vaisseaux de couper les câbles. La *Pomone* abattit trop en appareillant, et vint s'échouer sur la côte de Sillery. Son commandant y mit le feu et regagna l'armée avec son équipage. L'*Atalante* rejoignit les transports à la hauteur du cap Rouge, où ils l'avaient devancé. Vauquelin, s'apercevant qu'ils allaient être pris, leur cria de s'échouer. L'*Atalante* continua sa route jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, où les deux frégates l'atteignirent et lui coupèrent la retraite. Vauquelin échoua son vaisseau, débarqua tous les hommes qui ne lui étaient pas absolument nécessaires, et soutint avec le reste, pendant deux heures, un combat acharné, jusqu'à ce qu'il eût épuisé toute sa poudre. Le pont de l'*Atalante* était couvert de blessés. Les deux frégates, voyant qu'il n'amenait pas son pavillon, continuaient à le cribler de boulets. A la fin, un canot se détacha d'une des frégates, et l'officier qui le montait, s'approchant de l'*Atalante*, demanda à Vauquelin pourquoi il ne tirait plus ou n'abattait pas son pavillon. Vauquelin répondit fièrement que s'il avait eu de la poudre, il n'aurait pas gardé si longtemps le silence ; que, si on voulait prendre son pavillon, il fallait venir le descendre. Pour lui, son habitude était d'abattre les pavillons ennemis et non le sien.

L'héroïque marin, ramené à Québec couvert de blessures, fut l'objet de l'admiration générale et renvoyé en France, selon son désir.

Le combat de la Pointe-aux-Trembles fut le digne couronnement de cette expédition de Québec, qui a rendu à jamais immortel le nom de Lévis et jeté sur nos derniers malheurs un tel reflet de gloire, qu'ils ressemblent à un triomphe. Ce soulèvement d'un peuple désespéré, courant sous les drapeaux avec sa dernière bouchée de pain, est aussi touchant que sublime. « On peut être fier, dit un écrivain français, quand on a un ancêtre ou un compatriote parmi de tels héros ; mais aussi quels reproches amers l'histoire ne doit-elle pas adresser au triste gouvernement qui les a si lâchement abandonnés[1] ! »

Le chevalier de Lévis congédia les Canadiens du gouvernement de Québec, qui avaient rejoint l'armée en grand nombre depuis la bataille. Les Anglais les virent défiler toute la journée sur les chemins de Charlesbourg, de Beauport et de la côte du sud. Il était évident que le général français levait le siège ; cependant Murray n'osa se montrer hors des murs. La leçon du 28 avril, encore fraîche dans sa mémoire, lui inspirait une tardive réserve. La destruction de la flotte avait rendu impossible le transport de tout le matériel de siège. L'artillerie de fer fut jetée en bas de la côte du Foulon, et les canons de fonte, ainsi que les pièces de campagne, expédiés en avant. L'armée resta fièrement en position toute la journée du 16. Les sauvages profitèrent de la levée

[1] L'abbé Gabriel, *le Maréchal de camp Desandrouins*, p. 335.

du camp pour se livrer au pillage, s'enivrer et commettre des horreurs. Ils tuèrent un grenadier et en blessèrent un autre ; un troisième ne put éviter la mort qu'en tuant le sauvage qui voulait l'égorger.

A 10 heures du soir, l'armée se mit en marche, au bruit de toute l'artillerie de la ville, qui faisait ricocher des boulets sur la surface entière des plaines d'Abraham. C'était la seule poursuite qu'osait faire le général Murray. L'armée traversa le lendemain, au lever du jour, la rivière du cap Rouge, où elle fut occupée à charger les bateaux des vivres et des munitions restées sur les transports échoués, qui furent ensuite brûlés. Bourlamaque, qui se faisait porter sur un brancard, stationna toute la journée sur la grève pour diriger et hâter les travaux. Les bateaux, avec la flûte *la Marie*, qu'on parvint à remettre à flot, échappèrent à la vigilance des frégates anglaises, grâce à une nuit pluvieuse très obscure et au vent du nord-est, qui tourna à la tempête et fit périr quelques-uns des bateaux et une des frégates, le *Lowestoff*.

Dumas, en qui Lévis avait une entière confiance, fut laissé à Deschambault, avec un corps de onze cents hommes, pour barrer aussi longtemps que possible le passage de Montréal aux Anglais. Deux postes avancés étaient également sous ses ordres : l'un à la Pointe-aux-Trembles, gardé par La Rochebeaucour, avec quatre cents hommes ; l'autre à Jacques-Cartier, où Repentigny occupait le fort avec trois cents miliciens et soldats.

Il ne restait plus à l'armée que du pain pour nourriture. La plupart des Canadiens furent renvoyés

dans leurs foyers et les bataillons échelonnés au-dessus des Trois-Rivières, sur les deux rives du fleuve, où les habitants partagèrent avec eux le peu qui leur restait. Lévis se rendit à Montréal pour concerter avec Vaudreuil les derniers moyens de défense.

L'entrée en rade de l'amiral Colville avec l'escadre anglaise (19 mai) anéantit tout espoir de secours. Le blocus du Saint-Laurent était dès lors complet, et le Canada, resserré entre Jacques-Cartier, l'île aux Noix et le fort Lévis, se trouvait enveloppé dans un cercle de fer. Les petits corps d'armée préposés à la défense de ces trois frontières étaient encore plus dépourvus de munitions de guerre que de moyens de vivre. Néanmoins Vaudreuil ne songea pas à se rendre : il avait juré de se défendre jusqu'à l'extrémité, et il tenait parole. Sa force de volonté grandissait avec la crise. La dernière espérance était dans la paix, dont il était fortement question en Europe. Si elle se concluait avant qu'il eût capitulé, le Canada resterait à la France.

Les premières paroles qu'il avait adressées à Lévis, en apprenant la levée du siège, avaient été pour le consoler de son cruel désappointement : « Il n'y a pas de notre faute, disait-il. Nous aurons en tout temps la consolation de dire, et tout l'univers en conviendra, que nous avons fait même au delà de ce qui était possible aux hommes.

« Quant à moi, je ne vois rien de désespéré ; nous persévérerons l'un et l'autre de notre mieux : il faut espérer que la divine Providence bénira nos travaux... »

Le gouverneur tâchait en même temps de faire

peser le moins possible le fardeau de la guerre sur les malheureux Canadiens, « aussi dociles que braves, » qui se pressaient autour de lui et lui faisaient un rempart de leurs personnes. Il recommandait au général de Lévis de choisir de préférence pour le service les hommes non mariés, et de les prendre en égal nombre dans les diverses paroisses, afin que l'une ne fût pas plus pressurée que l'autre. Les pères de famille s'occuperaient à ensemencer les terres. « D'ailleurs, ajoutait Vaudreuil, ils sont toujours prêts et de bonne volonté à servir, et nous les trouverons au besoin. »

Tout le printemps se passa sans qu'on eût aucune nouvelle de France. Enfin, dans la nuit du 13 de juin, un courrier expédié de la baie des Chaleurs par M. de Danjac, qui s'y était réfugié avec quelques vaisseaux pour échapper à la poursuite des Anglais, apporta à Montréal les dépêches de Versailles. Le chevalier Le Mercier y avait trouvé installée une nouvelle créature de la *reine* Pompadour, le jeune comte de Stainville, petit roué, léger, ambitieux et intelligent. Il était à la veille de devenir célèbre sous le nom de duc de Choiseul. Grâce à la protection de Mme de Pompadour, il fut créé duc et pair de France, ministre à trois portefeuilles : les Affaires étrangères, la Guerre et la Marine. La Pompadour sacrifiait la France à sa vanité ; il l'immola à son ambition et à l'étranger. Son prédécesseur aux affaires étrangères, l'abbé de Bernis, promettait dix-huit mille hommes à l'Autriche ; il en donna cent mille et une somme annuelle de huit millions, sans compter ce que la France

payait, *elle seule*, à la Suède et à la Saxe, pour aider Marie-Thérèse à faire la guerre au roi de Prusse. La France, avec ce favori, perdit l'Inde et l'Amérique, c'est-à-dire l'empire du monde abandonné à l'Angleterre.

Sans l'influence du duc de Choiseul, la paix aurait été signée, et les espérances de Vaudreuil et de Lévis réalisées, leur héroïque résistance couronnée de succès. L'Autriche épuisée, la France haletante, effrayée de la banqueroute, voulaient la paix. Bernis osa en parler tout haut, il fut éloquent une fois dans sa vie. Le roi partageant son effroi, le dauphin, le conseil, appelaient la paix de leurs vœux. Bernis fut perdu, et Choiseul conclut cet étrange traité qui étonna le monde, la Turquie elle-même. La France y était livrée pieds et poings liés à l'Autriche : nulle paix sans elle. Tout ce que la France avait conquis, tout ce qu'elle pourrait conquérir, appartenait d'avance à l'Autriche.

Le roi et la cour accordèrent un soupir à Montcalm, puis détournèrent la tête. Le deuil du Canada faisait ombre dans le ciel de Babiole et de Trianon.

« Sa Majesté, écrivit Berryer à Vaudreuil et à Lévis.... compte sur votre zèle et votre expérience pour faire usage des forces qui se trouvent dans la colonie. »

Ce fut à peu près tout l'encouragement donné aux braves qui se faisaient tuer pour la France aux bords du Saint-Laurent. Les ministres eurent honte au dernier moment et frétèrent, deux mois trop tard, quelques vaisseaux qui vinrent se faire brûler par

l'escadre de lord Byron, au fond de la baie des Chaleurs (8 juillet 1760).

Le grand ministre qui gouvernait l'Angleterre attachait une toute autre importance au Canada. En apprenant la levée du siège de Québec, Pitt écrivit à sa femme :

« Joignez-vous à moi, ma chère, pour adresser au Tout-Puissant les actions de grâces les plus humbles et les plus ferventes. Heureux, heureux jour ! ma joie et mes transports sont inexprimables. »

Les Communes avaient accordé tous les subsides nécessaires pour achever la conquête du Canada, et obtenu le concours unanime des provinces américaines. Chacune de leurs législatures avait voté de puissants secours en hommes et en argent, afin de frapper un coup décisif. Trois armées envahissaient à la fois le Canada, ayant pour objectif Montréal, la dernière ville qui restait à conquérir. Le général en chef Amherst s'avançait par le lac Ontario, le brigadier Haviland par le lac Champlain, et Murray se préparait à aller leur donner la main pour enfermer les débris de l'armée française dans un triangle de baïonnettes. Ce plan, inventé par le cauteleux Amherst, était presque ridicule à force d'être prudent. Maître absolu du lac Champlain avec la flottille qu'il avait mis toute une campagne à construire, il n'avait qu'à débarquer à la sortie du lac son armée, jointe à celle de Haviland, et à marcher droit sur Montréal, comme le fit Haviland seul au mois de septembre. Il aurait eu à sa disposition, outre tous ses matelots armés, quatorze mille deux cent quarante-huit hommes, y compris ses sauvages, et « plus

de cent cinquante bouches à feu[1] » ! Montréal n'étant pas à l'abri d'un coup de main, Amherst aurait forcé Vaudreuil à capituler avant la fin de juin ; car les régiments français, réduits à deux cent cinquante hommes par bataillon, c'est-à-dire à deux mille hommes en tout, n'avaient plus de poudre que pour un seul engagement, et d'artillerie que les canons pris le 28 avril, avec quarante boulets à tirer par pièce. Rien ne démontre mieux que ces chiffres authentiques l'effroi qu'inspirèrent jusqu'à la fin les derniers restes de notre armée.

Le général Murray mit à la voile pour Montréal le 14 juillet, laissant dans Québec deux mille sept cent cinquante-neuf hommes de garnison, y compris les invalides. Il emmenait avec lui le reste de ses troupes, outre un très grand nombre de marins armés, distribués sur « une flotte de trois frégates de vingt, trente et quarante canons, de plusieurs brigantins et senaux armés, de douze chaloupes carcassières portant du 24, 18 et 12, et d'autres transports, faisant en tout trente-cinq voiles sans compter les bateaux[2] ».

Un renfort composé de deux régiments complets, venant de Louisbourg sur une escadre de vingt vaisseaux commandés par lord Rollo, était attendu de jour en jour. Au rapport de Murray lui-même, l'ensemble de ces deux corps donnait un effectif de six mille cinq cents hommes de débarquement. Ainsi, les forces ennemies qui allaient se réunir sous les

[1] *Journal de Lévis*, p. 303.

[2] *Journal de Lévis*, p. 292. Cinquante-deux voiles et vingt-six bateaux, d'après Mante, p. 333.

murs de Montréal formeraient une armée de vingt mille sept cent quarante-huit combattants, sans compter les équipages des trois divisions, faisant une réserve de plusieurs milliers d'hommes armés de toutes pièces.

Le 4 d'août, la flotte arriva en vue des Trois-Rivières, où Dumas, qui s'attendait à y être attaqué, avait rassemblé son détachement. « Mais, raconte Knox, il eût été absurde de s'y attarder, car ce misérable poste devait suivre le sort de Montréal, lors de la jonction de notre armée avec celles qui descendent par les lacs. »

Bourlamaque, rétabli de sa blessure, avait envoyé à Sorel, vers le 12 août, pour élever quelques retranchements et disputer le passage des îles. « En vérité, écrivait-il à Lévis, il est fou de vouloir garder autant de pays avec huit cents mauvais hommes. Presque pas de voitures sur cette route. »

L'impatience de se signaler fit commettre à Murray des cruautés qui étaient contre son caractère. Il lança une proclamation qu'il fit distribuer dans les paroisses, annonçant qu'il ferait brûler les maisons, granges, étables et autres dépendances de tous les habitants qu'il trouverait absents de chez eux, tandis qu'au contraire il protégerait la personne et les propriétés de ceux qui mettraient bas les armes et resteraient paisiblement sur leurs terres.

L'exécution suivit de près la menace. Lord Rollo, arrivé le lendemain, se chargea de cette triste besogne, à laquelle il s'était endurci après la prise de Louisbourg, en incendiant tous les établissements français de l'île Saint-Jean.

Dans la matinée du 22, tout le bas de la paroisse de Sorel fut livré aux flammes. Murray sentit le besoin de s'excuser auprès du premier ministre. Il écrivit à Pitt : « J'ai été dans la cruelle obligation de brûler la plus grande partie des maisons de ces malheureux habitants. Je prie Dieu que cet exemple suffise, car ma nature se révolte quand cela devient une partie de ma tâche. »

L'effet produit sur l'esprit des Canadiens fut terrible. Bourlamaque s'en indignait en l'apprenant à Lévis : « Les habitants de Sorel, qui avaient très bien servi jusqu'à cette heure, sont tous retournés chez eux. Ceux de Saint-Ours, que j'avais gardés chez eux pour le service de l'armée, refusent tout service, et je suis obligé d'envoyer un détachement de soldats dans cette paroisse pour en tirer quelques secours. J'ai fait à main armée une levée dans Masca et les autres paroisses : ils désertent tous. Agréable besogne ! »

Le chaos augmentait chaque jour. Presque tous les soldats mariés désertaient à la suite de ces miliciens et regagnaient leurs foyers. L'exaspération de Bourlamaque le rendait impitoyable. Il écrivit tour à tour à Lévis et à Vaudreuil pour obtenir l'autorisation de faire quelques exemples, afin de rétablir la discipline.

Le gouverneur était trop enclin à la mansuétude pour se porter à des mesures extrêmes. Il est vrai que pour contre-balancer l'effet de la proclamation de Murray, il avait fait battre un ban par lequel il décrétait la peine de mort contre ceux qui remettraient leurs armes aux Anglais ; mais ce n'était qu'une menace dont secrètement il défendait l'exécution.

Bourlamaque s'en plaignit à Lévis : « Ce ban que j'ai fait battre a néanmoins l'air d'une plaisanterie. »

Le sort des Canadiens était trop lamentable pour que Vaudreuil, Canadien lui-même, songeât à l'aggraver par d'inutiles rigueurs. Une dernière iniquité de la cour de Versailles, révélée par les dépêches, avait consommé leur ruine. Le roi refusait de payer les lettres de change : c'était la seule monnaie livrée par ses agents en retour de tout ce qu'ils avaient enlevé en son nom aux habitants du pays.

Soit que Murray ait reculé à la dernière heure devant un second coup d'audace, soit qu'il ait reçu des ordres formels, il n'osa pas devancer les deux autres armées et s'arrêta vis-à-vis l'île Sainte-Thérèse, où il fit camper une partie de ses troupes. Il n'était qu'à quatre lieues de Montréal.

A l'île aux Noix, Bougainville n'avait que mille quatre-vingts hommes, Canadiens et Français, à opposer aux trois mille quatre cents qu'amenait Haviland. Le 21 août, il écrivit à Vaudreuil : « Il n'y a pas un endroit de l'île à l'abri. Lorsque les batteries joueront, il faudra que tout le monde soit à la belle étoile ; nul blindage, nul coin que le boulet ou la bombe ne laboure. J'entre dans ce détail, non que je sois intimidé par l'armée qui m'avoisine, mais afin qu'on tienne pour certain ce qui l'est, qu'il s'en faut beaucoup que nous soyons inexpugnables. Voilà le vrai. Après cela, comptez que les troupes et moi ne manqueront ni de vigueur ni de tête, et que, si nous sommes pris, d'autres l'auraient été. »

Il y avait six jours que Haviland était devant l'île aux Noix, au moment où Bougainville instruisait Vau-

dreuil de sa situation. L'armée anglaise était partie le 11 de Saint-Frédéric, sur « cinq bâtiments armés de canons de dix-huit à vingt pièces chacun, deux batteries flottantes portant du 24, et nombre de carcassières. »

Le 23 au soir, Haviland « démasqua une batterie de seize pièces de canon et une chambre à bombes de huit mortiers, qui firent un feu continuel toute la nuit ». Quatre nouvelles batteries furent érigées les jours suivants.

Après dix jours de tâtonnements, Haviland devina le plan qu'aurait dû suivre, l'année précédente, le général Amherst : celui de prendre à revers l'île aux Noix. L'infanterie légère du major Derby, soutenue des rangers du major Rogers, traînèrent sept ou huit pièces de campagne à travers la plaine boisée qui s'étendait à l'est de l'île aux Noix, et vinrent les braquer sur la petite marine française mouillée au-dessous de l'île. Cette marine se composait d'une grande et d'une petite tartane, d'une barque et de quatre chaloupes canonnières. Le capitaine Le Sage, commandant de la grande tartane, fut tué après quelques heures de combat, et l'équipage se rendit. La barque, poussée par un vent d'ouest, alla s'échouer sous le feu de l'ennemi. Les chaloupes canonnières furent jetées à terre en cherchant à échapper par la fuite. Cet échec, qui mettait en danger les communications avec Saint-Jean, décida du sort de l'île aux Noix.

La place avait été canonnée et bombardée pendant seize jours. Bougainville assembla un conseil de guerre, où il fut décidé d'évacuer le fort. Un officier de la colonie d'une bravoure éprouvée, M. Le Borgne,

devait y rester avec quarante hommes, pour continuer le feu, afin de dissimuler la sortie de la garnison. Le 27, à 10 heures du soir, elle se rangea en ordre de bataille dans le plus profond silence, sans le moindre cliquetis d'armes, vis-à-vis un endroit marécageux de la rive gauche du Richelieu, où les Anglais n'avaient pas encore établi de postes. Le passage de la rivière se fit sans désordre ni confusion et avec si peu de bruit, que les ennemis n'en eurent pas le soupçon, quoiqu'on entendît distinctement la voix des sentinelles sur la droite.

« Aussitôt la rivière traversée, dit le chevalier Johnstone, qui assistait à cette retraite, nous partîmes pour Montréal à travers les bois, distants seulement de huit lieues de l'île aux Noix. Nous courions continuellement les uns à la suite des autres, sans nous arrêter. Après avoir ainsi marché depuis minuit jusqu'au lendemain midi, dans des marécages couverts de mousse, de fougères, où l'on enfonçait souvent jusqu'à la ceinture, nous restâmes foudroyés en nous apercevant que, bien loin d'être près de Montréal, nous n'étions qu'à une demi-lieue de l'île aux Noix. Notre guide, s'étant égaré, nous avait fait continuellement tourner pendant douze heures.

« Nous étions si près d'un poste anglais, qu'un grenadier du régiment de Berry, voyant son commandant Cormier tomber de fatigue et incapable d'aller plus loin, enleva un cheval de ce poste qui se trouvait près du bois, y fit monter son commandant; autrement il aurait été abandonné, fait prisonnier par les Anglais ou scalpé par les sauvages.

« Ayant perdu toute espérance d'arriver à Montréal

par les forêts, nous prîmes le chemin du fort Saint-Jean, bâti quatre lieues plus bas que l'île aux Noix. Mes forces étaient tellement épuisées, que je pouvais à peine traîner mes jambes l'une après l'autre. Mais la crainte de tomber entre les mains des sauvages, l'idée des horribles cruautés qu'ils font subir à leurs prisonniers, m'empêchèrent de tomber de lassitude et me donnèrent des forces pour continuer.

« Arrivé, vers 4 heures du soir, à un établissement situé à une lieue et demie environ du fort Saint-Jean, Bougainville fit faire halte pour la première fois depuis notre départ de l'île aux Noix. J'eus seulement la force de me jeter dans un bateau que j'aperçus, se dirigeant vers le fort Saint-Jean. Nous perdîmes dans cette marche environ quatre-vingts hommes; ceux qui ne purent suivre furent abandonnés et devinrent victimes des sauvages. »

M. de Lapause, qui se trouvait à Saint-Jean, se hâta d'écrire à M. de Lévis : « Mon général, il faut que la munitionnaire mette tout en usage pour donner des vivres aux débris du pauvre corps de l'île aux Noix, qui est exténué et excédé de fatigue. On fera en sorte d'attendre ici jusqu'au dernier moment, pour sauver le plus de monde qu'il sera possible des gens qui sont perdus dans les bois. M. de Bougainville va arriver; Launay et Manneville le sont, ayant trouvé un canot au détroit. On porte sur un brancard M. de Trivio. »

Roquemaure n'avait avec lui que mille quarante-trois hommes, soldats et miliciens, presque nu-pieds, manquant de vivres, et pas un seul sauvage. Du jour où les Canadiens avaient appris l'incendie de Sorel,

il n'avait plus été possible de les retenir, et ils déclaraient ouvertement leur intention de retourner chez eux, malgré la défense faite par Roquemaure de s'absenter du camp sous peine de vie. « Vous voyez par là, mandait cet officier à Lévis, dans quelle situation je vais me trouver. Je ne puis compter que sur les deux bataillons, qui ne montent qu'à quatre cents hommes. »

A l'approche de l'armée de Haviland, Roquemaure et Bougainville abandonnèrent le fort Saint-Jean après y avoir mis le feu, et se replièrent sur Longueuil, où Bourlamaque les avait devancés. Au nord du fleuve, Dumas, qui avait disputé le terrain d'étape en étape, était refoulé dans l'île de Montréal. Haviland et Murray réunis n'eurent qu'à attendre l'arrivée d'Amherst.

Le généralissime avait mis tout le printemps et l'été à faire l'inutile détour d'Albany à Oswego, et de là à la sortie du lac Ontario. Le 15 août, sa flotte de bateaux, la plus nombreuse qu'on eût vue depuis le commencement de la guerre, émergea des Mille-Iles. Enfin, le 18, elle parut devant le fort Lévis. « Toute leur armée, dit Pouchot, resta près de quatre heures en bataille dans des bateaux, au commencement des courants. Elle formait un très beau coup d'œil. »

Amherst fit descendre une partie de ses troupes au-dessous de l'île, afin d'attaquer le fort par plusieurs côtés à la fois. Pendant le défilé des bateaux sous le feu de la place, Pouchot, qui se tenait debout sur les remparts, reconnut plusieurs officiers anglais avec qui il avait souvent causé durant son séjour dans les colonies américaines. Plusieurs le saluèrent au passage, en lui souhaitant le bonjour ou en lui criant de ne pas tirer sur eux, parce qu'ils étaient ses amis. Le

fort Lévis, de forme irrégulière, couvrait à peu près toute la surface de l'îlot sur lequel il était construit, et n'avait pas trois cents pieds de diamètre intérieurement. Il avait pour toute garnison deux cent trente hommes, dont la plus grande partie était des miliciens.

Trois jours après l'investissement du fort, les ennemis démasquèrent leurs batteries, formées de soixante-quinze pièces d'artillerie, les unes placées sur la rive du sud, les autres dans les îlots voisins du fort. Trois de leurs vaisseaux, embossés au-dessous de l'île, ouvrirent le feu avec vingt-cinq canons. Avant la fin du jour, la petite enceinte fut couverte de boulets, d'éclats de bombes et de mitraille, qui avaient fait voler le fort en pièces. Pouchot, quoique blessé, n'en continua pas moins à commander. Amherst, le croyant déconcerté, fit approcher les vaisseaux à la portée du pistolet. Ils étaient remplis de monde jusque dans les hunes, et soutenus par le feu de toutes les batteries de terre. Trois mille hommes, montés sur des bateaux, se tenaient à l'abri des îles voisines, prêts à voler à l'assaut au premier signal. Heureusement pour les assiégés que les vaisseaux ne purent approcher que l'un après l'autre. Pouchot les fit battre successivement avec tant de vigueur, qu'il en força deux à s'échouer ; le troisième, qui s'était jeté à terre sur l'île, fut si maltraité, qu'il amena son pavillon. Il était servi par trois cent cinquante hommes. Le capitaine en second et quelques matelots descendirent sur l'île pour capituler ; mais Pouchot, « ne pouvant recevoir tout ce monde qui aurait été plus nombreux que sa garnison, les garda en otages. » Cet échec

empêcha Amherst d'ordonner l'assaut. L'action avait duré depuis 5 heures du matin jusqu'à 7 heures et demie du soir. Quarante hommes de la garnison avaient été tués ou blessés. Officiers, soldats et miliciens s'étaient montrés admirables de sang-froid et de fermeté. Les canonniers, qui étaient presque tous des matelots, avaient fait des merveilles. « Trois ou quatre de ces derniers, dit Pouchot, étaient impayables, à cause de leur adresse et de leur vivacité à servir leurs pièces.

« Une chose qui amusa la garnison dans des moments si sérieux, fut que les sauvages qui étaient montés sur les tranchées et les batteries pour voir le combat de ces vaisseaux qu'ils regardaient comme à eux, à cause du nom qu'on leur avait donné[1], et parce qu'ils portaient un sauvage peint sur leurs grands pavillons, faisaient des cris affreux, les voyant si maltraités. Les Anglais leur avaient persuadé qu'avec ces bâtiments seuls ils nous feraient rendre. Lorsque ces sauvages les virent dériver en travers pour aller s'échouer, ils redoublèrent leurs cris et chantèrent pouille aux Anglais, en leur disant : « Tu n'as pas voulu tuer notre père à Niagara, vois comme tu le prendras. Si tu nous avais crus, nous ne le trouverions pas ici. Une poignée de Français te fait bouquer. »

Pendant trois jours consécutifs, les Anglais concentrèrent leur feu, augmenté de nouvelles batteries, sur l'étroit îlot dont les fortifications n'étaient plus qu'un monceau de décombres. Les assiégés ne tiraient presque plus, faute de munitions. Enfin, le 25, Amherst,

[1] *L'Outaouaise* et *l'Oneyout*.

furieux d'une si opiniâtre résistance, inonda la place de boulets rouges et de pots à feu. Les survivants restés autour de Pouchot ne suffisaient pas à éteindre les flammes. Il n'y avait plus que deux canons en état de tirer, et pas un seul boulet. Ce ne fut cependant qu'à la tombée du jour que la brave garnison consentit à capituler.

Lorsque, le 26 au matin, les Anglais entrèrent dans la place, « ils furent extrêmement surpris de ne voir que quelques soldats dispersés dans les postes qu'ils remettaient, et une soixantaine de miliciens, un mouchoir sur la tête, tous en chemises » et déguenillés. « Ils demandèrent à M. Pouchot où était donc sa garnison. Il leur répondit qu'ils la voyaient toute. » Des officiers qui avaient survécu, pas un seul n'était sans blessure. Ainsi, deux cent trente hommes derrière une bicoque avaient retardé pendant huit jours les dix mille soldats d'Amherst. Plusieurs colonels vinrent complimenter le capitaine Pouchot et le conduisirent à la tente du général. Elle était entourée d'un grand nombre de sauvages, parmi lesquels Pouchot reconnut plusieurs des principaux chefs, à qui il reprocha d'être passés aux Anglais.

« Ne sois pas fâché, mon père, répondirent-ils; tu vas de l'autre côté du grand lac. Nous nous débarrasserons bien des Anglais. »

Ceux-ci furent surpris de les voir si tranquilles[1].

Amherst choisit parmi les Canadiens trente-six guides pour conduire les bateaux, et il renvoya le reste de la garnison par Chouaguen à New-York.

[1] Pouchot, p. 284.

Restaient à franchir les passages les plus difficiles de la route, les rapides du Saint-Laurent, épouvantail de tous les Anglais, mais dont les Canadiens se jouaient depuis plus d'un siècle. Les bateaux descendirent en longues files et sans beaucoup de difficultés les Galops, le Rapide-Plat, le Long-Saut; mais en franchissant le Coteau-du-Lac, qui n'est pas le plus dangereux, plusieurs embarcations furent mises en pièces et une partie de leurs équipages noyée. Peut-être, observe malicieusement Pouchot, leurs guides canadiens choisissaient-ils les passages les plus mauvais. Les pluies fréquentes avaient grossi les eaux du fleuve, et les formidables rapides des Cèdres, du Buisson, des Cascades, rugissaient en fouettant leurs troupeaux de vagues à crinières blanches, au grand soleil d'août. Quarante-six bateaux volèrent en éclats, dix-huit furent défoncés, et quatre-vingt-quatre hommes se noyèrent. Enfin l'armée respira à l'aise après avoir sauté la dernière cascade, et la flotte de bateaux glissa tranquillement sur la nappe unie du lac Saint-Louis.

Le chevalier de La Corne avait été envoyé, avec un détachement de Canadiens, pour retarder la marche d'Amherst aux différents portages des rapides; mais la désertion s'était mise dans les rangs à la nouvelle proclamation de Murray, et le chevalier était revenu presque seul. En apprenant la sortie d'Amherst du lac Saint-Louis, Lévis avait replié ses bataillons dans l'intérieur de Montréal et s'était contenté d'aller, de sa personne, observer à Lachine le débarquement de l'armée anglaise, qui vint, le soir du 7 septembre, camper sous les murs de la ville. Le lendemain, Murray débarqua ses troupes à la Longue-Pointe, et, le

même jour, Vaudreuil et Lévis purent apercevoir de la terrasse du château les tentes de Haviland dressées à Longueil.

Montréal, aujourd'hui la plus grande et la plus belle ville du Canada, n'était à cette date qu'un assemblage de maisons d'une modeste apparence, la plupart en bois, d'un ou deux étages, d'où surgissaient les clochers des églises de la paroisse, des Jésuites, des Récollets, de l'Hôtel-Dieu et des Sœurs de la congrégation de Notre-Dame. Il n'y avait d'autres édifices importants que le château du gouverneur, le séminaire de Saint-Sulpice et les couvents. La ville n'était protégée que par une longue et étroite enceinte de murailles de deux ou trois pieds d'épaisseur, armée de cinq ou six petits canons. A l'intérieur, un cavalier surmontant une éminence située du côté de l'est, et à l'extérieur un fossé sec et peu profond, complétaient ce système de défense, fait pour résister à une incursion de sauvages, mais nullement à l'artillerie. Une foule de familles, réfugiées de Québec et des campagnes, encombraient les maisons. Les derniers miliciens restés à l'armée se hâtaient de rentrer dans leurs foyers, afin d'éviter les nouvelles rigueurs inventées contre eux. A Varennes, plusieurs maisons venaient d'être incendiées et d'autres livrées au pillage. Les généraux anglais ne cessaient de répéter que tous les Canadiens pris les armes à la main seraient transportés en France, comme les troupes régulières. Nombre de soldats mariés avaient, comme on l'a vu, rejoint leurs femmes, de sorte que tout ce qui restait de combattants ne dépassait guère deux mille hommes. Les derniers événements avaient en outre tellement anéanti

la discipline, que les troupes ne pouvaient guère plus être commandée que par la persuasion. Le rigide Bourlamaque en était au désespoir. Le 1er et le 2 septembre, après avoir averti son général que la désertion s'était mise même parmi les grenadiers, il ajoutait : « Les officiers disent que la plupart des soldats ont résolu de ne pas retourner en France. » Il terminait une autre lettre par ce cri de rage : « La maraude se joint à la désertion ; je viens de faire passer par les verges, mais il faudrait bientôt fouetter toute la troupe. »

Lévis avait à peine assez de munitions pour une affaire de mousqueterie, et des vivres pour quinze à vingt jours seulement, tandis que son adversaire, abondamment pourvu de tout, pouvait s'approcher dans une heure avec ses trois armées réunies, formant, on le sait, plus de vingt mille hommes, outre ses milliers de matelots et plus de cinquante bouches à feu.

Pendant la nuit du 6, le gouverneur avait assemblé au château un conseil de guerre, composé des principaux officiers des troupes de terre et de la marine. Tous déclarèrent unanimement que, vu l'état de l'armée, réduite à un effectif de deux mille cent trente-deux soldats presque sans moyens de défense, « l'intérêt de la colonie exigeait que les choses ne fussent pas poussées à la dernière extrémité, et qu'il convenait de préférer une capitulation avantageuse au peuple et honorable aux troupes qu'elle conserverait au roi, à une défense opiniâtre qui ne différerait que de deux jours la perte du pays[1]. » Vaudreuil fit

[1] *Journal de Lévis*, p. 304.

ensuite lire par l'intendant un projet de capitulation, qui fut adopté à l'unanimité.

Dans la matinée du 8, Bougainville se rendit à la tente d'Amherst pour demander une trêve de six mois. Sur le refus du général anglais, Bougainville fut renvoyé à 10 heures avec les articles de la capitulation. Ils furent acceptés, avec quelques modifications qui ne parurent pas essentielles; mais Amherst eut la bassesse de refuser les honneurs de la guerre à la brave armée de Lévis, et d'exiger qu'elle ne servît pas de toute la guerre. Tous les officiers protestèrent avec indignation contre cet outrage, et Lévis, de concert avec le gouverneur, renvoya Bougainville au camp; mais Amherst demeura inflexible. Enfin, durant la nuit, M. de Lapause fit une troisième tentative, qui n'eut pas plus de succès. Le chevalier de Lévis adressa alors au marquis de Vaudreuil un mémoire, dans lequel il lui proposait de rompre toutes négociations et de se défendre jusqu'à l'extrémité. « Il serait inouï, conclut-il, de se soumettre à des conditions si dures et si humiliantes pour les troupes sans être canonnés.

« Si M. le marquis de Vaudreuil, par des vues politiques, se croit obligé de rendre présentement la colonie aux Anglais, nous lui demandons la liberté de nous retirer avec les troupes dans l'île Sainte-Hélène, pour y soutenir en notre nom l'honneur des armes du roi, résolus de nous exposer à toutes sortes d'extrémités plutôt que de subir des conditions qui nous y paraissent si contraires. »

Le gouverneur, tout en admirant la conduite du général français, répondit que l'intérêt de la colonie, dont le sort lui était confié, ne lui permettait pas de

refuser les conditions favorables qui lui étaient offertes. Toute la population qui encombrait la ville était affolée et le suppliait de ne pas la livrer à la fureur des sauvages et d'une armée exaspérée.

Amherst donna pour raison de son refus les cruautés commises par les sauvages alliés des Français, dont il rendait l'armée responsable ; mais ce n'était là qu'un prétexte pour cacher son véritable motif : il voulait venger la honteuse capitulation de Closter-Severn, qu'il avait été forcé de subir avec l'armée du duc de Cumberland, lequel avait perdu en cette occasion sa réputation d'homme de guerre. La conduite d'Amherst est d'autant plus injustifiable, que les Anglais, aussi bien que les Français, avaient accepté comme alliés les nations sauvages avec leur manière de faire la guerre. Bien plus, les Anglais seuls avaient donné l'exemple d'un corps d'armée tel que celui des rangers, scalpant leurs ennemis absolument comme les Indiens. On se rappelle avec quelle énergie Montcalm avait flétri cette pratique, indigne d'un peuple civilisé, et l'avait fait contraster avec la conduite des Français.

En apprenant que toute espérance était perdue, Lévis brisa son épée et ordonna aux officiers « de brûler leurs drapeaux pour se soustraire à la dure condition de les remettre aux ennemis ». Il refusa ensuite de voir le général Amherst.

Le matin du 8 septembre fut signée cette célèbre capitulation, qui fit passer la Nouvelle-France au pouvoir de l'Angleterre. « Ainsi tomba, dit Henri Martin, cette race d'hommes que l'habitude de vivre au sein de la nature sévère du Nord avait rendue

forte et simple comme les anciens. Dans l'Inde, on avait pu admirer quelques grands hommes; ici, ce fut tout un peuple qui fut grand. »

La capitulation était, en somme, trop avantageuse pour que Vaudreuil pût se dispenser de la signer. Elle a été la sauvegarde des Canadiens, qui en ont conservé un souvenir reconnaissant au dernier des gouverneurs français. Le libre exercice de la religion catholique était garanti aux nouveaux sujets; les séminaires et les communautés de femmes maintenus dans la possession de leurs biens, constitutions et privilèges. Quant aux articles concernant les ordres religieux d'hommes, les dîmes, les lois, usages et coutumes, ils furent réservés à la sanction du roi. Le peuple aurait la jouissance de ses propriétés, et les seigneurs celle de leurs droits féodaux et autres. Tous les officiers civils et militaires, les soldats et les matelots seraient renvoyés en France sur les vaisseaux de Sa Majesté britannique. Enfin, tous les miliciens détenus prisonniers dans les colonies américaines seraient renvoyés sur leurs terres. Le même droit était demandé pour les malheureux Acadiens; mais il fut refusé.

Murray, qui s'était mesuré avec les troupes du Canada, les appréciait bien mieux qu'Amherst. S'il eût été général en chef, il eût consenti aux mêmes conditions honorables qu'avait faites Townshend à la garnison de Québec. Il l'insinua délicatement, peu de jours après la capitulation. A un dîner auquel il avait invité M. de Malartic, il le combla de politesses et le plaça à côté de lui. Au cours de la conversation, il lui dit : «

« Vous devez tous être bien contents. Vous vous êtes couverts de gloire en défendant pendant six campagnes cette colonie, que nous aurions dû prendre dans une.

— Nous le serions, reprit Malartic, sans la dure capitulation qu'on nous a imposée. »

Murray le saisit par le bras et lui dit vivement :

« Vous n'y êtes pas compris, si vous le voulez. Je vous considère toujours comme officier de garde à l'hôpital général. »

Et il lui fit délivrer, peu de jours après, l'autorisation de servir pendant la guerre.

Le roi d'Angleterre répara autant que possible l'affront qu'avait reçu M. de Lévis, en levant dès son retour en France la défense qui lui avait été faite de servir durant la guerre.

Le général ne garda pas rancune à Vaudreuil. Il lui rendit pleine justice dans son rapport au ministre de la Marine : « Je crois pouvoir dire, écrivait-il, que M. le marquis de Vaudreuil a mis en usage, jusqu'au dernier moment, toutes les ressources dont la prudence et l'expérience humaines peuvent être capables.

« J'ai fait de mon côté tout ce qui a dépendu de moi pour le seconder, soit pour le concert des sentiments les plus unanimes entre nous deux, soit en exécutant ses ordres ou en lui suggérant les moyens qui me paraissaient devoir être utiles au bien du service.

« Les troupes de la colonie, celles de terre, les habitants même, ont fait des prodiges de valeur. Ils ont donné des preuves réitérées, surtout le 28 avril

dernier, que la conservation de la colonie ne pouvait dépendre ni de leur zèle pour la gloire de Sa Majesté, ni de leur courage à se défendre, ni de leur bonne volonté à endurer les plus grandes fatigues et la privation des choses les plus nécessaires.

« C'est une suite des malheurs auxquels depuis quelque temps cette colonie était en butte, par une fatalité inexplicable, que les secours envoyés cette année de France ne soient pas arrivés dans le moment critique. Quelque médiocres qu'ils fussent, joints au succès des armes du roi le 28 avril, je crois pouvoir assurer que Québec aurait été repris. »

Du moment que la capitulation eut été signée, Vaudreuil avait tourné toute sa sollicitude au soulagement de la misère publique. Il se mit au service de tous ceux qui, ruinés par la guerre, vinrent assiéger son château. Le plus pauvre habitant était reçu avec la même affabilité que le grand seigneur. Aux uns et aux autres, il promettait la même protection auprès du roi.

Dans la dépêche expédiée aux ministres de Louis XV pour annoncer la capitulation, Vaudreuil avait déjà rendu hommage aux habitants du Canada : « Avec ce beau et vaste pays, la France perd soixante et dix mille âmes, dont l'espèce est d'autant plus rare que jamais peuples n'ont été aussi dociles, aussi braves et aussi attachés à leur prince. Les vexations qu'ils ont éprouvées depuis plusieurs années, et particulièrement depuis les cinq dernières avant la reddition de Québec, sans murmurer ni oser faire parvenir leurs justes plaintes au pied du trône, prouvent assez leur docilité. »

La guerre était finie de ce côté de l'Atlantique. Elle avait duré six ans, six campagnes marquées chacune par un succès de nos armes sur un ennemi incomparablement plus fort en hommes et en ressources de tout genre : Monongahéla, Chouaguen, William-Henry, Carillon, Montmorency, Sainte-Foye. Les trois revers du lac George, de Louisbourg et d'Abraham, n'en font que mieux ressortir le prestige. La cause en était due à la supériorité des généraux français, à la solidité de l'armée régulière, mais surtout au concours des Canadiens, obéissant comme un seul homme, et dont l'élite était de tout temps endurcie à la guerre. Quelques poignées d'hommes échelonnés sur cinq cents lieues de frontières les avaient défendues, presque toujours victorieusement, contre des voisins quinze fois plus nombreux, et pour lesquels l'Angleterre était aussi prodigue que la France se montrait avare pour nous. Le nombre devait finir par triompher ; mais la plus large part de gloire est restée aux vaincus. Trois noms en sont sortis immortels : Montcalm et Lévis du côté des Français, Wolfe du côté des Anglais. Mais, comme il arrive toujours, la gloire a été trop exclusivement confisquée à leur profit. On a souvent répété que ce sont les soldats qui gagnent les batailles, et les généraux qui en profitent. Ce paradoxe apparent est plus vrai ici qu'ailleurs. Les plus grands héros de cette guerre sont les chefs d'expédition, ces officiers partisans dignes d'être chantés par Homère, qui, en éclairant les armées par des marches prodigieuses et des luttes corps à corps dans les bois, ont préparé les victoires. C'est là le côté vraiment épique de cette histoire, par où elle touche au merveilleux

dans ses détails, autant qu'à la grandeur dans son ensemble.

Le lendemain de la capitulation, les grenadiers anglais et quelques compagnies d'infanterie légère, aux ordres du colonel Haldimand, prirent possession de Montréal. Les sauvages alliés des Anglais s'étaient déjà répandus dans les campagnes, où ils jetaient l'épouvante en se livrant à des actes de violence et de brigandage. Des maisons furent pillées jusque dans la ville de Montréal. Le marquis de Vaudreuil se plaignit hautement de cette rupture de la capitulation. Amherst fit pendre un des principaux coupables, et envoya des détachements en différentes directions pour maintenir l'ordre. La plupart des familles possédant encore quelques biens, surtout parmi la noblesse, se préparèrent à passer en France en même temps que les officiers civils et l'armée. Elles y étaient fortement encouragées par les nouveaux maîtres du pays, qui espéraient par ce moyen parvenir plus facilement à asservir la population. Une partie de ces familles ne purent trouver place dans les navires, dont le nombre était insuffisant, et durent attendre à l'année suivante.

Les régiments s'embarquèrent successivement, du 13 au 17 septembre, sur tout ce qui put être rassemblé de transports, de goélettes et de bateaux. Ils ne comptaient que seize à dix-sept cents hommes sur deux mille deux cents tout compris, malades et invalides, etc., qu'ils étaient au jour de la reddition de Montréal. « Le reste, ajoute Lévis, est demeuré dans le pays, où ils ont pris des établissements. » Le marquis de Vaudreuil ne fut libre de partir que le 21 sep-

tembre. La descente de Montréal à Québec fut accompagnée de contre-temps et de délais inouïs. Des semaines entières de vent contraire, des tempêtes qui plusieurs fois mirent en danger les embarcations, retardèrent leur marche, au point que les derniers navires n'arrivèrent à Québec que vingt-cinq jours après leur départ.

Le chevalier de Lévis, connaissant les sentiments du général Murray, se rendit aux invitations qu'il lui fit à son retour à Québec. Les deux généraux se traitèrent ensuite en frères d'armes, et Murray ne perdit aucune occasion de lui faire oublier la journée du 8 septembre. En souhaitant au chevalier une heureuse traversée, au moment de son départ, « il l'assura, dit Malartic, que l'Angleterre consentirait à rendre le Canada à la France, à condition qu'on n'y enverrait pas pour gouverneur général M. de Lévis, vu qu'elle ne pourrait pas le reprendre. »

La cour d'Angleterre était tellement sous cette impression, qu'en déliant le chevalier de son engagement de ne point servir, elle restreignit son autorisation à l'Europe seulement : « Si le roi excepte l'Amérique, fut-il répondu, c'est votre faute ; vous y avez servi avec trop de distinction. »

Le 18 octobre, le navire *l'Aventure* et la flûte *la Marie* mirent à la voile pour l'Europe. *L'Aventure* emportait à son bord le marquis et la marquise de Vaudreuil, MM. de Rigaud, de Longueil, Dumas et quelques autres officiers de la colonie. Le général de Lévis emmenait avec lui le chevalier de Montreuil, le commissaire Bernier, La Rochebeaucour, Pontleroy, Montbeillard, Lapause et le célèbre officier par-

tisan Wolff. Bourlamaque était resté à Québec pour surveiller le départ des derniers régiments.

Les vaisseaux qui portaient Vaudreuil et Lévis arrivèrent en France dans les derniers jours de novembre. L'*Aventure* aborda à Brest, la *Marie* à la Rochelle, où était déjà débarquée une partie des troupes. Les autres entrèrent en rade les jours suivants. L'impression pénible causée par la perte du Canada se réveilla au passage des débris de l'armée dans les différentes provinces où elle fut envoyée en garnison. Le peuple, blessé dans son orgueil national, ne pardonnait pas au gouvernement l'abandon de la grande politique de Henri IV et de Richelieu. La déchéance apparaissait aux yeux des moins clairvoyants. Il fallut satisfaire l'opinion publique, dont le grondement précurseur des tempêtes du règne suivant arrivait jusqu'au pied du trône. Les ministres saisirent avec empressement l'occasion que leur offraient les scandales administratifs du Canada pour détourner l'attention. Bigot fut accueilli à Versailles par les reproches de tous les ministres. En le voyant entrer au bureau de la Marine, Berryer lui dit :

« C'est vous qui avez perdu le Canada. Vous avez trahi tous vos devoirs, votre administration a été criminelle, vous vous êtes joué des deniers publics. Vous avez enrichi vos favoris et fait vous-même une fortune immense. Attendez-vous à toutes les rigueurs de la justice. »

L'intendant fut jeté à la Bastille, avec les chefs de la Grande Société. Ce fut le signal de dénonciations qui atteignirent les innocents comme les coupables. Vaudreuil fut de ce nombre et n'échappa point à la

Bastille. Il n'y eut pas jusqu'à l'honnête Pouchot qui ne fût inculpé par d'ignobles délateurs. Des accusations d'un autre genre brisèrent la carrière de braves officiers de l'armée : Dalquier et Poulariés perdirent leurs grades de commandants de bataillon, qui furent donnés à de jeunes officiers plus agréables aux dames de la cour.

En décembre 1761, une commission, présidée par M. de Sartines, lieutenant général de police, et composée de vingt-sept juges au Châtelet, fut chargée de prononcer souverainement dans le procès intenté au nom du roi « contre les auteurs des monopoles, abus, vexations et prévarications commis en Canada ». Bigot et Cadet nièrent tout effrontément, tant qu'on n'eut pas mis sous leurs yeux les preuves irrécusables de leur culpabilité. Alors ils tâchèrent de se défendre en enveloppant autant de personnes que possible dans leurs accusations. Les juges mirent quinze mois à dépouiller l'énorme masse de documents qui formaient le dossier du procès.

Vaudreuil parut plutôt comme juge que comme accusé dans la cause. Le calme et la contenance honnête de ce vieillard sexagénaire, blanchi au service de l'État, la dignité de sa défense concise et probante, firent impression sur ses juges. « Lorsque, dit-il en commençant son plaidoyer, un gouverneur a été chargé d'une administration purement militaire, qu'il s'en est acquitté avec honneur et de la manière la plus distinguée, sans jamais sortir du cercle tracé par ses instructions et ses pouvoirs, il a le droit de regarder une procédure dont l'objet est de discuter l'administration des finances et l'emploi des deniers

du roi comme une affaire qui lui est totalement étrangère. » Le marquis de Vaudreuil avait gouverné la Nouvelle-France durant une des périodes les plus difficiles de son existence. Après avoir servi l'État pendant cinquante-six ans et avoir eu toute espèce d'occasions de s'enrichir, il était rentré pauvre en France. Tour à tour gouverneur des Trois-Rivières, de la Louisiane et du Canada, il avait été obligé de vendre les belles plantations qu'il avait acquises au bord du Mississipi pour soutenir sa dignité de gouverneur général. Durant la dernière guerre, il avait sacrifié tout son traitement et jusqu'à sa vaisselle d'argent pour le soutien de l'armée. Selon sa propre expression, toute sa fortune consistait « dans l'espérance des bienfaits du roi ».

Dédaignant de se justifier davantage des perfides insinuations de Bigot, il ne songea qu'à défendre ses compatriotes les Canadiens, que cet intendant et ses complices cherchaient à dépouiller de leur honneur, après leur avoir enlevé tous leurs biens.

Le président de la commission rendit son arrêt contre les accusés le 10 décembre 1763. Vaudreuil fut déchargé de toute accusation, Bigot et le trésorier Varin bannis à perpétuité du royaume, et leurs biens confisqués. Cadet fut condamné à être banni neuf ans de Paris et à restituer six millions. Les autres concussionnaires : Bréard, Pénisseault, Péan, Maurin, Corpron, Estèbe, Martel, eurent à restituer des sommes variant de trente mille à six cent mille livres. Des vingt et un accusés, dix furent condamnés, six acquittés, trois admonestés, et deux renvoyés faute de preuves. Sept des contumaces furent condamnés à diverses peines.

En apprenant l'acquittement de Vaudreuil, le roi lui écrivit une lettre de félicitations et lui accorda une pension de six mille livres.

Mme Pénisseault, dit-on, sut gagner les bonnes grâces du duc de Choiseul, qui lui accorda des lettres de justification pour son mari et lui conserva des gains frauduleux qu'il avait été condamné à rendre. Bréard légua à son fils le soin de venger la flétrissure que lui avait infligée son souverain. Jean-Jacques Bréard, né à Québec en 1751, fut élu membre de la Convention et vota la mort de Louis XVI.

Louis XV témoigna sa satisfaction au chevalier de Lévis en le créant, dès son retour, lieutenant-général par une promotion spéciale. A l'ouverture de la campagne, il alla rejoindre l'armée du Rhin, sous les ordres du maréchal de Soubise. Après avoir assisté aux combats de Fillinghausen et de Schedinghem, il vint renforcer en Hesse le maréchal de Broglie, avec un corps de dix mille hommes. Chargé en 1762 du commandement de l'avant-garde du corps de réserve, placé sous les ordres du prince de Condé, il soutint victorieusement toutes les attaques du prince héréditaire de Brunswick. Il eut une large part à la brillante affaire de Gremighen. Attaqué par vingt-cinq mille hommes à deux lieues de l'armée, il ne put jamais être entamé. Durant une des nombreuses charges qu'il eut à repousser, il eut un cheval tué sous lui d'un coup de pistolet. Ce fut Lévis qui décida du succès des armées françaises à Johannisberg. Il y commanda la gauche de l'armée, qui eut à soutenir tous les efforts du prince de Brunswick. Cinq jours après, n'ayant avec lui que quatre mille

hommes, il se maintint pendant plus de trois heures sur la montagne de Johannisberg contre dix-neuf bataillons et trente pièces de canon.

Les compagnons d'armes de Lévis, privés de se battre à ses côtés, applaudissaient de loin à ses succès. Bourlamaque lui écrivit de Paris : « Voulez-vous bien, mon général, recevoir mon compliment sur l'affaire du 25, et sur ce qui l'a précédée? J'apprends avec grand plaisir que vous avez eu grande part au succès en cette affaire. N'allez pas, je vous en prie, vous faire tuer au moment de la paix. Elle paraît sûre. »

Bougainville, de son côté, lui disait : « Mon général, il faudra donc tous les ordinaires vous faire un compliment nouveau? Recevez, je vous prie, le mien sur la part que vous avez certainement eue à la victoire de M. le prince de Condé. Elle est belle et bien glorieuse pour la nation et bien agréable au moment de la conclusion. C'est bien finir et rester sur la bonne bouche. M. de Nivernais part demain matin et pourra se montrer à Londres la tête plus haute. »

A la mort du duc de Chaulnes (1765), le général de Lévis fut créé gouverneur de la province d'Artois. En 1771, il fut nommé capitaine des gardes de M. le comte de Provence, depuis le roi Louis XVIII. Enfin, comme couronnement de sa glorieuse carrière, il fut créé chevalier des ordres du roi, maréchal de France, puis duc héréditaire. Il mourut d'apoplexie à Arras, le 26 novembre 1787, à l'âge de soixante-sept ans.

Il serait superflu de tracer ici le portrait de Lévis : il ressort de l'ensemble de cet ouvrage. On l'a

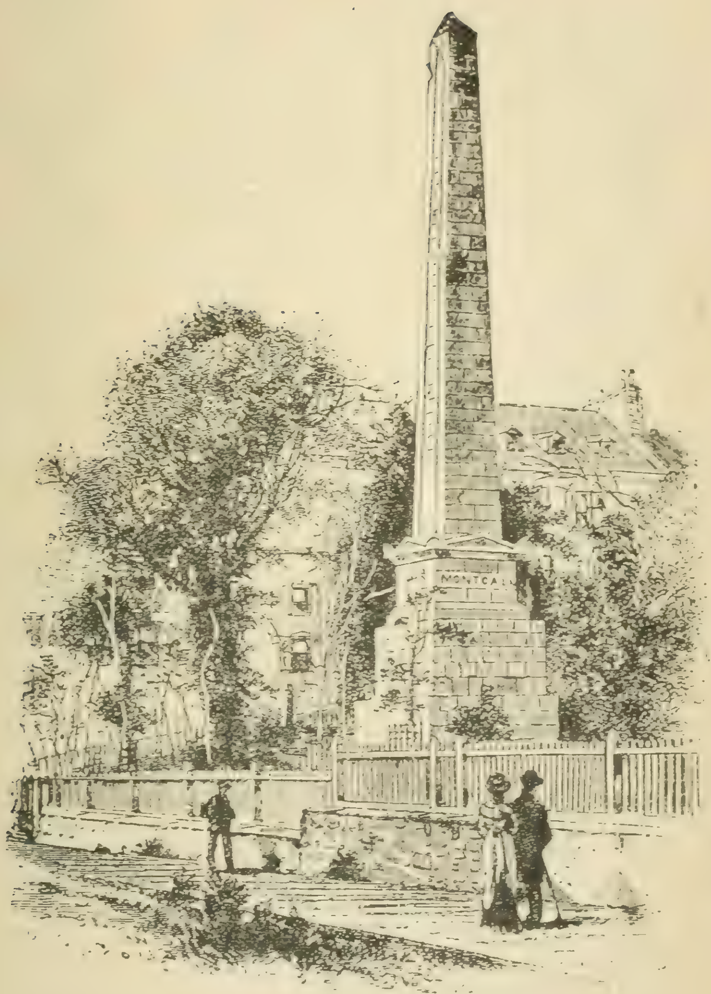
entendu parler, on l'a vu agir. Il s'est montré supérieur à tout ce qui l'environnait. Montcalm n'hésitait pas à reconnaître sa supériorité. Sa correspondance témoigne du soin qu'il prenait de toujours le consulter, de modifier au besoin ses idées pour ne pas être en opposition avec lui. Lévis fut le seul homme dont l'impérieux marquis subit l'ascendant. Il se sentait dominé par sa haute et froide raison, par l'empire qu'il avait sur lui-même, la sagesse de ses conseils, la prudence de sa conduite. Montcalm et Lévis avaient de commun de grandes qualités militaires, une bravoure à toute épreuve, une science et une expérience consommées dans l'art de la guerre; mais Lévis avait plus de sûreté dans le coup d'œil, plus de largeur dans les vues, plus de sang-froid et de fermeté dans l'action. Ce fut la bonne fortune de Wolfe de ne pas rencontrer Lévis sur les plaines d'Abraham. La journée de Montmorency n'avait été qu'un échec, celle du 13 septembre eût été un désastre.

La guerre de Sept ans touchait à sa fin. Un million d'hommes y avaient péri, sans changer la carte de l'Europe. Toutes les puissances belligérantes soupiraient après la paix, l'Angleterre victorieuse aussi bien que la France vaincue. La mort du vieux George II, auquel succédait son petit-fils, George III, modifia la politique de la Grande-Bretagne. Le jeune roi, seul souverain vraiment anglais qui eût régné depuis la chute des Stuarts, fut salué avec transport à son avènement au trône. La puissance de Pitt fut dès lors ébranlée, car le roi le haïssait. Son favori, lord Bute, conseille la paix.

En France, le duc de Choiseul était devenu tout-puissant. Il avait acquis la terre de Chanteloup, voisine d'Amboise, en Touraine, où il tenait une sorte de cour. Il entama des négociations avec l'Angleterre, après avoir conclu le fameux pacte de famille qui unissait dans une étroite alliance les différentes branches de la maison de Bourbon. Pitt traîna les négociations en longueur, afin de frapper de nouveaux coups. L'Espagne perdit Cuba et Manille. Le drapeau anglais flotta sur le territoire de France : Belle-Isle fut prise, malgré la belle défense de M. de Sainte-Croix.

Les négociations recommencèrent en septembre 1762. Pitt n'était plus ministre ; le roi et son conseil, fatigués de son arrogance, avaient accepté sa démission, qu'il avait offerte, et lord Bute était devenu premier ministre. Le duc de Bedford fut envoyé à Paris, le duc de Nivernais à Londres. Bute exigeait l'abandon de l'Inde et du Canada ; de plus, la démolition de Dunkerque, « comme un monument éternel du joug imposé à la France. »

Dans les deux royaumes, une question passionnait les esprits : le Canada serait-il rendu à la France? Voltaire, chez qui le sentiment national était éteint, en réclamait l'abandon. L'occupation de ces *quelques arpents de neige* ne serait, selon lui, « qu'une cause éternelle de guerre et d'humiliations. » Les esprits clairvoyants, — Bougainville et le commissaire Bernier étaient de ce nombre, — pensaient bien différemment. Bougainville écrivit un mémoire très curieux, plein d'idées fécondes, sur la Nouvelle-France, ses ressources, son avenir, le grand intérêt qui s'attachait à sa conservation.



Monument de Wolfe et de Montcalm, à Québec,
érigé en 1827 par les soins de lord Dalhousie,
gouverneur du Canada.

Bernier écrivait de son côté à M. de Crémille : « Je pleurerai avec vous et tous les vrais patriotes la perte de cette belle colonie. Si elle doit revenir à la France, c'est un bien ; si elle doit être séparée pour toujours, la perte en est irréparable. »

En Angleterre, les esprits étaient également divisés ; mais la masse de la nation, partageant les sentiments de Pitt, voulait retenir le Canada. L'homme d'État le plus éminent des colonies anglaises, Franklin, se moquait de ceux qui prophétisaient que l'acquisition du Canada amènerait leur prochaine indépendance. « J'ose dire, écrivait-il, que l'union entre elles pour un tel objet est non seulement improbable, mais impossible. » L'Amérique allait, dans bien peu d'années, lui donner un éclatant démenti.

A Québec, le général Murray se montrait plus perspicace.

« Croyez-vous que nous vous rendions le Canada ? dit-il un jour à M. de Malartic.

— Je ne suis pas assez versé dans l'art de la politique pour voir les choses de si loin, répondit celui-ci.

— Si nous sommes sages, repartit Murray, nous ne le garderons pas. Il faut que la Nouvelle-Angleterre ait un frein à ronger, et nous lui en donnerons un qui l'occupera en ne gardant pas ce pays-ci. »

Les préliminaires de la paix signés à Fontainebleau (3 septembre 1762) entre la France, l'Angleterre et l'Espagne, soulevèrent de longs et vifs débats dans le Parlement anglais. Pitt, quoique souffrant de la goutte, s'y fit transporter. Il affecta d'y entrer au milieu de la séance, soutenu par deux de ses amis. Il parla pendant trois heures, tantôt debout, tantôt

assis, contrairement aux usages parlementaires. La scène théâtrale qu'il avait montée n'eut pas l'effet qu'il en espérait. Il fut écouté assez froidement, la Chambre voulait la paix.

Par égard pour l'Autriche, le cabinet de Versailles avait ajourné la signature du traité, qui ne devait être que la reproduction exacte des préliminaires. La France cédait le Canada et tout ce qu'elle possédait dans l'Amérique du Nord, à l'est du Mississipi, à l'exception de la Nouvelle-Orléans et d'un petit territoire adjacent. Elle renonçait à toutes prétentions sur l'Acadie, le Cap-Breton et toutes les îles du Saint-Laurent, ne conservant que le droit de pêche sur une partie des côtes de Terre-Neuve et les petites îles Saint-Pierre et Miquelon comme station maritime, mais à condition que ces îles ne seraient ni fortifiées ni munies de garnison. Dans les Antilles, l'Angleterre restituait les îles de la Guadeloupe, la Martinique, Marie-Galante et la Désirade, qu'elle avait conquises. La France ne gardait des îles neutres que Sainte-Lucie. L'Espagne recouvrait la Havane, mais cédait en retour la Floride et toutes les possessions à l'est du Mississipi. La France lui livrait en compensation la Nouvelle-Orléans et toute la Louisiane, c'est-à-dire l'immense territoire s'étendant à l'ouest du Mississipi jusqu'au Pacifique.

En Europe, la France se soumettait à l'humiliante condition de démolir les fortifications de Dunkerque. Elle rendait Minorque aux Anglais, et l'Angleterre lui restituait Belle-Isle. Les deux puissances s'obligeaient à ne plus fournir aucun secours à leurs alliés respectifs qui resteraient engagés dans la guerre

d'Allemagne. La France abandonnait le Sénégal, où elle ne gardait que les îlots de Gorée. Dans l'Inde, elle perdait tous les territoires qu'elle avait acquis depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, mais recouvrait quelques postes de commerce, en s'engageant à n'en fortifier aucun dans le Bengale.

Le traité de Paris, signé le 10 février 1763, mit fin à la guerre de Sept ans. Il paraissait n'avoir rien changé à la physionomie de l'Europe; en réalité, il marquait une évolution dans l'histoire de l'humanité. La France, confinée dans le vieux continent, allait se replier sur elle-même, se livrer tout entière aux idées nouvelles qui fermentaient dans son sein, et qui, avant la fin du siècle, devaient faire explosion sur le monde. L'éclatante revanche qu'elle prit sur l'Angleterre, vingt ans après le traité de Paris, fut le prélude de ce vaste embrasement qui a creusé un abîme entre le passé et le présent.

Le traité de Versailles, conclu en 1783, a consacré l'indépendance des colonies anglaises, devenues la république des États-Unis. Par ce traité, l'Angleterre ne conservait plus en Amérique qu'une partie de la Nouvelle-France, avec le petit peuple qu'elle avait conquis et qui commençait à renaître de ses ruines. Si M. de Malartic, interrogé par le général Murray, avait pu lire l'avenir, il lui aurait répondu :

Le cabinet de Londres sera moins prévoyant que vous; il ne laissera pas de frein à ronger aux colonies voisines, qui avant peu briseront celui de leur allégeance. Devenus indépendants, les États-Unis étonneront l'univers par leur rapide accroissement.

Dans un siècle, ils formeront un peuple de cinquante millions d'hommes. Vous me demanderez sans doute comment s'accomplira ce prodige? Il viendra de toutes les parties de l'Europe un tel flot d'émigration, que les invasions des Barbares peuvent seules en donner une idée. Il vous est facile d'en prévoir les conséquences. Cette invasion pacifique sera plus funeste aux colons primitifs des États-Unis, que ne le sera pour les Canadiens la conquête violente de la Nouvelle-France. A la fin du XIX[e] siècle, les descendants des Pilgrim Fathers, c'est-à-dire vos colons les plus intelligents et les plus actifs, auront à peu près disparu de la Nouvelle-Angleterre. Ils auront été remplacés par d'autres races qui donneront au pays une tout autre physionomie, si bien que si les Elders du temps de Cotton Mather revenaient sur la terre, ils ne retrouveraient plus rien des mœurs, des usages, de la religion d'autrefois.

Il en sera tout autrement des Canadiens. Délaissés par la France dans un état de ruine inconcevable et livrés à un vainqueur qui emploiera sa toute-puissance à les anéantir comme race, ils survivront à tout. Sans émigration étrangère, par le seul développement de leurs familles, ils s'accroîtront si rapidement, qu'à la fin du siècle prochain ils formeront un peuple homogène de plus de deux millions d'individus, uni comme un seul homme et resté si français, qu'un de leurs poètes pourra dire en toute vérité

> Nous avons conservé le brillant héritage
> Légué par nos aïeux, pur de tout alliage,
> Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Ils jouiront alors des libres institutions de la Grande-Bretagne, qu'ils auront conquises par des luttes non moins héroïques que celles qu'ils viennent de soutenir. Et ils n'auront plus qu'à rester fidèles à eux-mêmes pour réaliser les desseins que la Providence a eus en vue dans la fondation de la Nouvelle-France.

FIN

TABLE

36478. — TOURS, IMPR. MAME

